

ПБб 538

O. LOURIE.

LA RUSSIE

EN

1914-1917.

ID=44571663 13-XV-

Лука Теловић
БЕОГРАД

Luka Čelović
BEOGRAD

LA RUSSIE EN 1914-1917

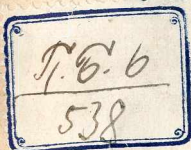
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

- La philosophie de Tolstoï** (Académie des sciences morales et politiques. Prix Audiffred. R.), 1 vol. in-12, 3^e éd. 2 fr. 50
- Pensées de Tolstoï.** 1 vol. in-12, 3^e éd. 2 fr. 50
- Nouvelles Pensées de Tolstoï.** 1 vol. in-12. 2 fr. 50
- La philosophie russe contemporaine.** 1 vol. in-8, 2^e éd. 5 fr. »
- La psychologie des romanciers russes au XIX^e siècle.** 1 vol. in-8, 2^e éd. 7 fr. 50
- La philosophie sociale dans le Théâtre d'Ibsen.** 1 vol. in-12, 2^e éd. 2 fr. 50
- Bonheur et Intelligence.** 1 vol. in-12 2 fr. 50
- Croyance religieuse et croyance scientifique.** 1 vol. in-12 2 fr. 50
- Langage et verbomanie** (Académie de médecine. Prix Lorquet. M. H.). 1 vol. in-8, 2^e éd. 5 fr. »

LA RUSSIE



УНИВ. БИБЛИОТЕКА
EN И. Бр. 45542

1914-1917

PAR

OSSIP-LOURIÉ

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1918

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Cet ouvrage est composé de *Chroniques russes* trimestrielles, publiées intégralement dans la *Bibliothèque universelle*, Lausanne, juillet 1914-janvier 1918.

LA RUSSIE EN 1914-1917

I

JUILLET 1914

L'effort vers le progrès, en Russie, et le résultat obtenu. — Tourguéniev. — Le sommeil et le réveil. — Alcoolisme. — L'interdiction de fêter le centenaire de Chevtchenko. — La poésie petite-russienne, Gogol et l'Ukraine. — Centenaire de Lermontov. — Le calme littéraire. — La Russie n'exporte plus de romanciers, mais des danseurs. — Le mouvement philosophique. — Un ouvrage sur Soloviov. — Lettres inédites d'Alexandre Herzen. — La mort de Viroubov.

La *Bibliothèque universelle* a déjà rendu hommage à son fidèle collaborateur, Michel Delines, emporté par la mort implacable. Qu'il me soit permis, à mon tour, de m'incliner devant la tombe de cet excellent écrivain et parfait honnête homme.

Il y a quarante ans que Delines avait quitté la Russie du knout pour venir goûter les bienfaits relatifs de l'Occident. L'effort que

la Russie a fait vers le progrès, durant ces quarante années, est immense; pourquoi faut-il que la disproportion entre l'effort et le résultat obtenu soit si grande ?

Les paroles que Tourguéniev met dans la bouche de Nejdanov, un des personnages de *Nove* (1877), me reviennent, involontairement, à la mémoire : « Il y a longtemps que je n'ai revu le lieu de ma naissance, mais je n'y trouve pas le moindre changement. Torpeur de mort, maisons sans toit, murailles ruinées, et fange, et puanteur, et pauvreté, et misère, regards d'esclaves, insolents ou mornes, tout est resté pareil. Notre peuple est affranchi et sa main, comme autrefois, pend inerte à son côté. Rien, rien n'est changé. Jamais mes chers compatriotes n'ont dormi d'un si terrible sommeil ! Tout dort : partout, au village, à la ville, en tégue, en traîneau, le jour, la nuit, assis, debout... le marchand, le tchinovnik dort; dans sa tour dort le veilleur, sous le froid de la neige, sous l'ardeur du soleil ! Et le prévenu dort et le juge sommeille ; les paysans dorment d'un sommeil de mort ; ils moissonnent, ils labourent, ils dorment ; ils battent le blé, ils dorment encore ; père, mère, enfants, tous dorment ! Celui qui frappe et celui qu'on frappe dort également. Seul, le caba-

ret veille, l'œil toujours ouvert ! Et serrant entre ses cinq doigts un cruchon d'eau-de-vie, le front au pôle Nord et les pieds au Caucase, dort d'un sommeil éternel notre patrie, la Russie sainte. »

Non, non, la Russie ne dort plus à l'heure actuelle, elle se réveille, mais que ce réveil est pénible, et douloureux... et lent, terriblement lent ! Tout se réveille, tout, excepté le cabaret qui n'a jamais eu le temps de dormir. Les méfaits de la vodka deviennent monstrueux, si monstrueux que le gouvernement lui-même, qui en a monopolisé la vente, pour vivre, est effrayé des résultats de l'encouragement à l'intoxication alcoolique que ses tchinovniky ont prodigué au peuple. La liberté de s'enivrer pleine et entière, individuelle et collective, est la seule liberté que les compatriotes de Tolstoï ont obtenue jusqu'à présent.

Malgré les avantages considérables de l'alcoolisme pour un État comme la Russie : l'homme ravagé par l'alcool ne sent pas la faim, il ne demande ni pain ni instruction ; les ressources matérielles dues à l'alcool permettent de remplir les caisses des serviteurs fidèles du tsarisme et d'augmenter le nombre des prisons ; la déchéance physique et morale des alcooliques aide à organiser,

par exemple, des pogromes, etc.; malgré tous ces « bienfaits », le gouvernement russe, dis-je, est effrayé du ravage alcoolique et il songe aux remèdes pour l'enrayer.

*
* *

En attendant, la majorité de la Douma, sur la suggestion amicale du gouvernement, trouve que la poésie est moralement nuisible au peuple russe. Aussi a-t-on interdit de fêter le centenaire (1814-1914) du grand poète petit-russien; Chevtchenko, poète-martyr, dont la poésie, imprégnée d'un coloris tout personnel, fait sentir le souffle lointain d'un génie oriental mêlé à celui du Nord. Chevtchenko est le poète par excellence de l'Ukraine. C'est le peuple tout entier qui chante par la bouche de son élu. Il personifie les traditions, les tendances et les aspirations nationales.

Le père de Tarass Chevtchenko, charron, esclave, apprit à lire à son fils esclave. A l'âge de onze ans, le futur poète resta orphelin sous la dépendance d'une marâtre qui l'obligea à mener paître les pourceaux. A quinze ans, on le mit à l'office du maître comme aide-cuisinier. Depuis sa tendre enfance, Tarass aimait à dessiner. Un soir, le

terrible barine trouva son petit serf dessinant à la lumière d'une chandelle, il le fit fouetter par le cocher, puis se décida à le mettre en apprentissage chez un peintre décorateur, à Vilna et ensuite à Saint-Pétersbourg. Il avait seize ans. Sa misère fut extrême. Son rêve était d'entrer à l'École des Beaux-Arts, mais on n'y admettait guère de serfs.

Le grand poète Joukovsky eut l'idée de racheter Tarass à son maître, il mit en loterie son portrait fait par Brüllov, l'auteur du *Dernier jour de Pompéi*, tableau injustement célèbre en Russie. La loterie rapporta dix mille roubles. Tarass fut racheté et reçut la liberté le 22 avril 1834. Tout en étudiant la peinture, il s'adonna à la versification. Son premier recueil de poésies, en langue petite-russienne, paru en 1840, sous le titre de *Kobzar* (barde, chantre populaire), obtint un très grand succès en Ukraine. Il s'établit alors à Kiev, vit de sa peinture et écrit des vers qui le rendent célèbre. Il se lie avec les membres d'une société secrète dont le but est la libération des serfs. Arrêté en 1847, il est envoyé, comme simple soldat, à Orenbourg et on lui interdit d'écrire et de dessiner, mais il ne cesse de travailler en cachette. Libéré en 1857, il est arrêté encore

une fois et meurt en 1861, après avoir racheté toute sa famille du servage, la veille de la libération des serfs par Alexandre II.

Avant de mourir, il demanda à être enseveli sur une colline, dans la steppe, au bord du Dniéper, en Ukraine¹. Le rêve du poète fut exaucé. Sa tombe, lieu de pèlerinage pour tous les Ruthènes, est très simple : une croix de fer peinte en blanc. De cette tombe on jouit de toute la splendeur du Dniéper, si bien décrit par Gogol, qui, de tous les écrivains slaves, a le mieux compris la nature petite-russienne : « ... Connaissez-vous la nuit de l'Ukraine ? L'air est frais et pourtant il oppresse, chargé de langueur et de parfums. Nuit divine ! Nuit enchanteresse ! Immobiles et pensives, les forêts reposent pleines de ténèbres, projetant leurs grandes ombres. Voici des étangs silencieux ; leurs eaux sombres et froides sont tristement emprisonnées dans les murailles de verdure des jardins. La petite forêt vierge de merisiers et de prunelles risque timidement ses racines dans le froid de l'eau ; par moments, ses feuilles murmurent comme en un frisson d'abandon, quand le vent de nuit se

1. *Iak oumrou, to pokhovaïté méné na Vkraïni...*

Chevtchenko, *Kobzar*, p. 666 (Kiev, 1867, Kojantchikov, éd.).

glisse à la dérobée et la caresse. Tout l'horizon dort, tout respire, tout est auguste et imposant. Et dans l'âme, comme au ciel, s'ouvrent des espaces infinis; une foule de visions argentines se lèvent avec grâce de ses profondeurs. Nuit divine! Ukraine enchanteuse!

Si Gogol a bien compris la nature petite-russienne, c'est Chevtchenko qui a le mieux chanté l'énergie créatrice, les douleurs, les espérances de son pays natal. La steppe petite-russienne a fait naître toute une pléiade d'écrivains, nul n'a jamais dépassé Chevtchenko. Cependant, le folklore ukrainien est d'une grande richesse. Aux époques les plus belles de la gloire des Cosaques de la Petite-Russie, une foule de ballades et de chants réellement artistiques nous frappent par leurs incomparables beautés, par leurs harmonieuses mélodies et par leur complète conformité avec la vérité historique. Il y a tout lieu d'admettre que, si toutes les ballades et tous les chants composés par le peuple de la Russie méridionale à l'époque cosaque s'étaient conservés jusqu'à nous, aucun peuple slave n'aurait pu rivaliser avec les Petits-Russiens.

La Petite-Russie est un pays de chants et de rêves. Livrée aux quatre vents de la

steppe, ouverte jadis au passage de toutes les hordes asiatiques; elle est comme un trésor que la nature a laissé tomber de sa main et qu'elle a abandonné sur la grande route. Le Petit-Russien apporte au sillon tous ses sentiments, toutes ses aspirations, il en fait un confident de ses chagrins. Lorsque des soucis le chassent de sa *khata* (maisonnette), il s'en va dans les champs : la nature l'apaise.

Le Petit-Russien ne fait rien sans chanter; son travail de tous les jours, ainsi que les événements importants de sa vie, sont accompagnés d'un chant. Quand sa faux siffle dans le blé, il chante, il chante en conduisant sa charrue, et l'alouette invisible lui répond. Ils se comprennent tous les deux. La nuit, quand il mène au pâturage son bétail et ses chevaux, il chante tandis que tout dort dans la campagne. Et alors, ce n'est pas un seul homme qu'on entend, c'est toute une bande nombreuse qui, en chevauchant dans l'obscurité, entonne un chœur. Les pleurs funèbres, chez les Petits-Russiens, c'est encore un chant.

J'ai assisté un jour, — il y a bien longtemps, — en Ukraine, à l'enterrement d'une jeune fille. Les pleurs de la mère étaient d'une beauté effrayante. Lorsque son der-

nier sanglot se perdit dans l'espace, quelqu'un me dit : « Comme c'est beau, ce qu'elle a pleuré ! » Paroles étranges, sauvages et belles.

Les chants populaires de la Petite-Russie évoluent, en passant de bouche en bouche, sans jamais rien perdre de leur caractère primitif. Ils germent comme les fleurs de la steppe que le vent sème et que la rosée féconde. Qui les a créés, ces chants ? Personne et tout le monde et, comme les fleurs de la steppe, à tout le monde ils appartiennent.

Chevtchenko, qu'on peut comparer, sous certains rapports, à Shelley et à de Vigny, a bien mérité de l'Ukraine¹.

*
* *



La Russie intellectuelle fête également cette année le centenaire de Lermontov (1814-1914). Mort à vingt-sept ans, le Byron russe a laissé une œuvre considérable, célèbre depuis longtemps en Europe. Doué d'un riche tempérament poétique, d'une imagination forte et sombre, capable d'élan généreux et d'enthousiasme, il prit, peu à peu, la société en haine ; son amour-propre dégénéra en misanthropie et il devint le poète du

1. Voir pp. 238, 246 et *Appendice IX*.

doute et du désespoir. Le scepticisme de Byron, qui fit tant d'adeptes, le fascina.

Démon est la plus belle œuvre de Lermontov. Le démon, chassé du ciel, erre dans le monde, fait le mal par plaisir ou par bravade. Il rencontre la belle Tamara et comprend toute la grandeur de l'amour, de la vertu, de la beauté. Son cœur s'ouvre au bien et, cependant, malgré lui, il ne cesse de faire du mal et en même temps, mécontent de lui-même, il aspire vers la solitude.

Lermontov comprend la nature, il y découvre l'idée de liberté et de force morale prise dans son ensemble. « Salut, Caucase au front blanchi!... O libre terre des montagnes, tu es sauvage, mais que tu es belle!... » *Le Héros de notre temps* est un pur chef-d'œuvre. La fine psychologie des personnages, les descriptions du Caucase et des mœurs de ses habitants, tout rend captivant ce roman ou plutôt ce poème en prose. En le lisant, on pense à la *Confession d'un enfant du siècle* d'Alfred de Musset. Pétschorine, le personnage principal du roman, est un proche parent d'Oniéguine (Pouchkine), tous deux sont des ancêtres de Roudine (Tourguéniev), d'Oblomov (Gontscharov), de Lévine (Tolstoï).

Au mois d'août 1913, excursionnant en Suisse, dans les Alpes valaisannes, je me trouvais à la cabane de Bertol. Tous les ascensionnistes, groupés sur la petite terrasse qui environne la cabane, admiraient le merveilleux panorama qui se déployait sous nos yeux. Subitement une jeune fille blonde, énervée, sans doute, par la chaleur, la marche, l'altitude (3423 m.), le spectacle, se mit à pleurer. La crise passée, je l'entendis murmurer la fameuse *Prière* de Lermontov : *Molitva*, dont voici la traduction bien imparfaite (on ne traduit pas la poésie de Lermontov !):

Aux instants difficiles de la vie,
Une tristesse oppresse-t-elle mon être,
Je murmure par cœur
Une prière merveilleuse.

Il est une force salutaire
Dans la cadence de ces mots vivifiants,
Ils ont un effet mystérieux,
Ils sont pleins d'un charme pieux.

Et l'âme est comme soulagée d'un fardeau,
Ses doutes sont aussitôt dissipés, —
On croit, on pleure,
On se sent léger, léger...

*
* *

Le mouvement littéraire est bien calme, tout est à la politique, à la lutte acharnée des partis, aux grèves. Après un long séjour en Italie, Gorki est de retour, mais on ne s'occupe plus de lui, ni de ses écrits. En 1905, dans mon ouvrage *la Psychologie des romanciers russes au dix-neuvième siècle*, page 414, j'écrivais : « La tâche de Gorki, comme romancier, est terminée. Il a dignement achevé le dix-neuvième siècle littéraire. L'auteur de *la Famille Orlov* est jeune, il écrit beaucoup, mais tout ce qu'il écrira désormais ne sera qu'une répétition, une réédition de ce qu'il a déjà écrit. Il fait partie intégrante du siècle précédent et non de celui qui commence. » Mes paroles, malheureusement, se sont réalisées. Gorki, c'est déjà le passé; le présent, au point de vue littéraire, est vide, bien vide.

La Russie n'exporte plus à l'étranger des romanciers, mais des ballerines. Chaque printemps, des danseuses et des danseurs envahissent Paris, à la grande joie des amateurs et aussi des snobs. Il est à présumer que le nouveau directeur de l'Opéra, M. Jacques Rouché, et le secrétaire général,

M. Louis Laloy, musicographe distingué, tous deux amis des Russes, feront venir encore plus souvent les ballets moscovites. La Russie doit bien cela à la France... pour ses écus.

*
* *

Si le mouvement littéraire est nul, le mouvement philosophique est intense. C'est le mysticisme et la métaphysique qui dominent, comme toujours. Le prince E.-M. Troubetzkoy¹ vient de publier deux gros volumes sur *Vladimir Soloviov* (1853-1900). L'auteur considère son illustre ami comme un grand génie. Génie ! c'est beaucoup dire. J'ai connu personnellement Soloviov ; le premier, j'ai signalé, dans la *Revue philosophique*, ses travaux ; le premier chapitre de mon livre, *la Philosophie russe contemporaine*, lui est consacré. Tout cela prouve que Soloviov m'est sympathique, ce qui ne m'empêche pas de

1. *Mirosozertsanié V. S. Soloviova*. Moscou, 2 vol. in-8-xvi-631 + 415 p.

Le frère décédé de l'auteur du livre dont il est question, Serge Troubetzkoy, ancien recteur de l'Université de Moscou, se trouva à la tête de la députation du 19 juin 1905, désignée pour présenter une adresse au tsar, lui demandant de conclure la paix et de « convoquer avant qu'il soit trop tard une représentation nationale élue par le suffrage universel ».

ne pas partager certaines de ses idées. Eh bien, franchement, je ne puis pas décerner le titre de *génie* à l'auteur de la *Justification du bien*.

Soloviov a beaucoup de mérite : après la mort d'Alexandre II, à peine nommé professeur à l'Université de Saint-Petersbourg (il avait 27 ans), il y fit une conférence sur la nécessité impérieuse d'abolir la peine de mort. On l'obligea de donner sa démission. Nous ne pouvons pas oublier cela. Après la suspension de son cours, Soloviov ne vécut que de sa plume, et très pauvrement. « Dîner tous les jours, disait-il, est une simple habitude. L'homme peut parfaitement ne dîner que tous les *deux* jours, surtout s'il permet par là à l'un de ses semblables de dîner tous les deux jours. » Les paroles de Soloviov n'étaient jamais en contradiction avec ses actes. Nous devons l'aimer pour sa tolérance religieuse : orthodoxe, il était un grand ami et un ami éclairé du peuple juif, ce qui peut nous sembler naturel, peut-être, mais, en Russie, la vraie tolérance religieuse est rare. Je connais des Russes qui se disent très avancés quand ils sont en Europe et qui se montrent réactionnaires et antisémites dès qu'ils traversent la frontière russe. La tolérance religieuse de Soloviov n'était pas

fondée sur un intérêt personnel, ni même sur le sentiment, mais sur l'idée.

Tout cela n'a rien à voir avec le *génie*. Soloviov a-t-il son système de philosophie? Point. Mais il n'est pas nécessaire, pour être philosophe, d'avoir son système.

Soloviov est un honnête, un noble penseur, un philosophe mystique, sans être sectaire; il est, avant tout, un moraliste¹. Sa morale, c'est l'idéal souverain, intérieur, indéfinissable en mots, mais réalisable en actions de tout instant de la vie. L'homme seul, de tous les êtres vivants, peut avoir à son propre égard une attitude critique, il a le pouvoir de juger consciemment sa conduite et la vie même et de se dire que cette conduite et cette vie ne sont pas ce qu'elles pourraient et ce qu'elles devraient être. L'homme peut se juger et ce jugement est une condamnation. Une voix intérieure nous pousse vers la perfection et notre raison nous signale constamment notre imperfection. L'homme veut être meilleur et au-dessus de la réalité, et s'il le veut réellement, il le peut, et s'il le peut, il le doit. Si l'homme est le produit d'une réalité déterminée et antérieure à la loi, il a aussi le pouvoir, par

1. Ossip-Louréi, *Un philosophe russe* (*Revue philosophique*, février 1914).

la force intérieure de son être, de réagir contre cette réalité, et cette réalité devient telle que l'homme lui-même la fait.

*
* *

J'ai eu l'occasion de feuilleter, tout dernièrement, à la Bibliothèque nationale, département des manuscrits, les nouvelles acquisitions françaises, et j'ai eu l'agréable surprise de découvrir neuf lettres autographes d'Alexandre Herzen à Edgar Quinet¹. Vu la date de l'acquisition des manuscrits de Quinet et la date du classement de sa correspondance, on peut, il me semble, affirmer que ces lettres sont inédites. Leur valeur est purement documentaire, pour ne pas dire de simple curiosité. En tous cas, j'estime intéressant de les reproduire ici, en résumé :

I. Genève, 14 décembre 1865. — Herzen recommande à Quinet un compatriote, Alexandre Mordvinov, historien des religions. Il lui annonce qu'il a lu son ouvrage sur la *Révolution* et aurait voulu lui présenter quelques objections, objections que nous trouvons dans la lettre suivante.

II. Genève, 30 décembre 1865. — « ... Le rapport de l'homme au sol tel que nous l'en-

1. *Fonds Quinet*. Nouv. Acq. Fr., n° 20790, t. X, pp. 85-96.

tendons n'est pas une nouvelle invention en Russie, mais un fait primordial, *naturel*, pour ainsi dire; nous l'avons trouvé en naissant, nous l'avons négligé, méconnu, nous voulons maintenant, avec un remords sincère, le développer à l'aide de la science et de l'expérience occidentale... Nous n'échangerons pas notre loi agraire dans son état d'embryon contre la vieille codification latine, contre la législation anglo-saxonne... La Russie n'a été envisagée jusqu'à présent que comme une avalanche qui menace; eh bien, nous autres, nous voulons montrer qu'au-dessous de la neige il y a une terre et que cette terre est possédée d'une autre manière que la terre historique du vieux monde. » Herzen parle d'une lettre adressée à Michelet « sur le peuple russe et le socialisme ». Il annonce l'envoi d'une brochure, *Situation de la Russie*, publiée par Ogarev à Londres. « L'édition française du *Kolokol* ne paraît plus. M. Fontaine a l'intention de rédiger une revue composée de la traduction de nos articles. »

III. Ni date, ni lieu. — Lettre d'excuses de ne pas pouvoir accepter une invitation. Recommandation d'un ami.

IV. Genève, 5 janvier 1866. — Remerciements pour une lettre de Quinet... Excuses

de ne pas pouvoir venir à Veytaux avant une dizaine de jours.

V. 27 janvier 1866. — Regrets d'avoir manqué une visite de Quinet. « J'ai trouvé quelque chose de très bon à Vevey, non loin de la gare, du côté de la promenade. » Envoi d'un article du journal *le Nord* où il est question de l'expropriation du clergé en Pologne.

VI. Genève, 9 septembre 1866. — Recommandation d'un compatriote.

VII. Nice, 8 janvier 1869. — « Votre lettre du 4 a été une grande consolation pour moi. Je vous en remercie beaucoup et de tout cœur. On se raidit, on se dessèche sans des paroles de sympathie venant des personnes que nous sommes habitués à estimer, à aimer. » Herzen parle de la suppression du *Kolokol* : « Grâce aux acharnements de nos ennemis... Nous continuerons notre travail... » Il croit que la Russie va heurter « dans un an (en 1870) à un formidable rocher », il prévoit « la fin du rachat des terres », couronnement de l'émancipation des paysans... « Je vous suis de loin, et dans le livre de Mme Quinet, *l'Exil*, et dans vos *Montagnes*... »

VIII. Genève, 12 juin. — Herzen envoie une poésie italienne qu'il a copiée pour Mme Quinet.

IX. Bruxelles, 22 juillet 1869. — « Un jeune savant, M. Robin, vient d'être expulsé de Belgique pour ses opinions socialistes ¹. J'ai fait sa connaissance à Paris chez le rédacteur de la *Philosophie positive*. C'est un homme marié et sans moyens. Il va en Suisse chercher des leçons ou une occupation quelconque. Je prends la liberté de lui donner une lettre... » Herzen compte aller, pour une dizaine de jours, à Paris, pour voir « si l'on peut faire quelque chose avec Delacroix ou la *Revue des Deux Mondes*... »

Le rédacteur de la *Philosophie positive* dont parle Herzen, Viroubov, positiviste bien connu, Russe naturalisé Français, professeur au Collège de France, collaborateur de Littré, vient justement de mourir à Paris. Sans être positiviste, il faut reconnaître qu'il a exercé une certaine influence sur le mouvement des idées dans le dernier quart du dix-neuvième siècle. Sa mort a passé inaperçue à Paris. En Russie, les *Rousskiïa Viédomosty* de Moscou et le *Viestnik Evropy* de Saint-Pétersbourg lui ont consacré des articles très sympathiques.

1. Il s'agit, sans doute, de Paul Robin, le premier directeur et le véritable fondateur de la célèbre école de Cempuis, école mixte de coéducation des sexes.

II

OCTOBRE 1914

La guerre. — Le poète belge Verhaeren en Russie. — Une phrase qui fait couler beaucoup d'encre. — L'union nationale. — Anecdote. — Résurrection de la Pologne? — Les droits civils et politiques des Israélites. — Un livre sur l'évolution de la Russie. — Curieuse statistique. — Enseignement du français et de l'allemand dans les écoles russes. — Le thaumaturge Raspoutine. — Vœux et souhaits.

D'autres, plus compétents que moi, étudieront sans doute, dans la *Bibliothèque universelle*, la guerre effroyable dans laquelle des fous et des criminels ont jeté l'Europe; ils fixeront la part qui revient à la Russie dans cette tuerie épique. Moi, depuis les premières hostilités, je n'arrive pas à chasser une vision que je dois à l'impression produite sur moi jadis par le tableau du célèbre peintre russe Véréstchaguine, disparu pendant la guerre russo-japonaise. La toile représente des crânes,

des crânes, des crânes... Je vois des amputés et des malades, et des poitrines arrachées et des yeux brillants de fièvre, et des mourants qui se tordent et gémissent plus encore à cause du martyre moral que de la souffrance physique qu'ils endurent... Et je pense aux *Souvenirs de Sébastopol* de Tolstoï... Vous vous rappelez cette page ? « Des milliers de corps mutilés, fraîchement ensanglantés, qui, deux heures avant, étaient pleins d'espérance et de volontés diverses, sublimes ou mesquines, gisent, les membres raidis, dans la vallée fleurie et baignée de rosée qui sépare le bastion de la tranchée, ou sur le sol uni de la petite chapelle des morts dans Sébastopol : les lèvres desséchées de tous ces hommes murmurent des prières, des malédictions ; ils se retournent sur le flanc, les uns abandonnés parmi les cadavres de la vallée en fleur, les autres sur les brancards, les lits et le plancher humide de l'ambulance ; malgré cela, tout comme aux jours précédents, le ciel s'embrase de lueurs d'aurore, les étoiles scintillantes pâlisent, un brouillard blanchâtre se lève sur la houle sombre et plaintive de la mer, l'aube empourpre l'orient, de longs nuages de flamme courent sur l'horizon d'azur ; comme aux jours précédents, le grand flam-

beau monte lentement, puissant et superbe, promettant au monde ranimé la joie, l'amour et le bonheur... »

Mais est-ce le moment de dissenter ? Malgré la répulsion naturelle, la révolte que nous inspire le torrent de sang répandu, il est impossible, hélas ! de ne pas accepter le fait brutal : le canon tonne, les hommes tombent... Au lieu de raisonner ou de gémir ; ne vaut-il pas mieux chercher à faire son devoir, chacun dans son domaine ?

J'écris ces lignes à Paris en état de siège et cependant pavoisé, Paris si beau moralement à l'heure actuelle, où l'on vit des instants inoubliables, faits d'angoisse et d'espérance. J'appartiens à la territoriale et j'attends d'un moment à l'autre mon appel à l'activité ; je ne sais même pas s'il me sera donné de terminer cette chronique et de la faire parvenir à sa destination. Et sur quoi écrire ? Partout, tout est à la guerre et les événements d'hier semblent si petits et si lointains ! Qui sait de quoi demain sera fait ?

*
* *

Le poète belge Verhaeren a fait, quelque temps avant la guerre, un voyage en Russie. Il a visité Moscou en même temps qu'un cé-

lèbre « roi du cinéma ». Le succès de ce dernier fut considérable, on le porta en triomphe, tandis que les deux conférences de Verhaeren sur *l'Enthousiasme* et sur la *Flandre* n'obtinrent qu'un succès d'estime. Un poète russe avait bien annoncé une causerie sur *Verhaeren et la poésie de l'avenir*, mais la police, bien entendu, mit son veto.

Dans ses interviews, Verhaeren laissa échapper une phrase qui fournit matière à de nombreuses discussions : « Je salue, dit-il, la race russe *en train de devenir* une grande nation. » — « Et Tolstoï ? et Dostoïevsky ? s'écrièrent les Russes, et nos rues qui ne se distinguent en rien de celles des grandes villes occidentales, et nos élégantes mondaines qui s'habillent avec tant d'art à Paris, comme toutes les Européennes qui se respectent, et nos hôtels munis de tout le confort moderne?... »

Les échos de cet émoi ne sont pas encore calmés. Une femme de lettres russe s'indigne, dans une revue peu lue. Les railleries que Verhaeren a inspirées aux périodiques illustrés et aux jeunes revues ne l'étonnent pas. « S'il avait parlé en philosophe, s'il avait défendu un système, — encore qu'on ne puisse réclamer un système à un poète ! — il eût eu plus de succès auprès des Russes ! »

Un système! Le mot est caractéristique. Ils réclament des systèmes à tout prix. Celui qui n'a pas de système complet capable de trancher nettement tous les problèmes qui ont tourmenté l'humanité depuis la naissance du monde, celui-là est tout au plus digne d'être un Européen, mais il ne lui est pas donné de pénétrer les mystères de l'âme russe.

« On ne considère donc pas encore la Russie comme un pays civilisé? » se demande un publiciste connu, dans une grave revue russe. Cela dépend. Pour ma part, je détermine le degré de civilisation d'un pays non d'après l'éclat extérieur de ses rues, mais suivant le sentiment de tolérance, de liberté individuelle enraciné dans le cœur de ses habitants. Le pâtre suisse qui, isolé pendant des mois entiers à la haute montagne, porte en lui la conscience instinctive de sa dignité d'homme, est un civilisé. Sans réflexion ni analyse, il admet la liberté pour les autres, comme pour lui-même; il est toujours prêt à partager son pain dur et son fromage, sans demander à celui qui frappe à la porte de sa cabane quelle est la divinité devant laquelle il se prosterne. Les moujiks de Kiev qui ont acquitté Beïlis, malgré tous les mensonges accumulés autour du procès,

ont mérité le titre de civilisés. Tolstoï et Dostoïevsky sont des génies et il y a beaucoup de civilisés en Russie, mais jusqu'à présent il y existait encore bien des barbares, hélas ! La guerre actuelle, dont le but, paraît-il, est la vraie civilisation, apprendra, à coup sûr, à tous les Russes le sens des mots tolérance, liberté individuelle et sociale.

*
* *

Pour le moment, tout est à l'union nationale et, si les prisonniers politiques ne restaient pas toujours dans leurs cachots, cette union serait complète. Les grèves ont cessé, on s'embrasse dans les rues, tout le monde s'enrôle et l'on crie déjà *victoire* ! Certains prétendent que c'est à l'amour de ses fonctionnaires pour le pot-de-vin que la Russie dut sa défaite dans la guerre avec le Japon. Soyons persuadés que dans la guerre actuelle l'habitude de « prendre » ne jouera aucun rôle. Malgré les tristesses du moment, permettez-moi de vous raconter, à ce propos, une anecdote.

Un Anglais, pour obtenir une concession, avait besoin de disposer en sa faveur un ministre russe. Il se présenta chez ce dernier,

au mois de juillet, par un temps splendide, avec un immense parapluie sous le bras. Étonnement du ministre :

« Il fait si beau !

— Je parie dix mille roubles qu'il pleuvra dans une demi-heure. »

Le pari fut accepté et gagné.

*
* *

Le rescrit sur la reconstitution éventuelle de la Pologne a produit, naturellement, en Russie plus qu'ailleurs, un retentissement considérable. Les ennemis mêmes des Polonais, et ils sont encore nombreux dans le pays des tsars, se sont tus. Ils savent que le moment serait mal choisi pour discuter l'autonomie et aussi la question de la délimitation, question grave, qui se posera, à coup sûr, au moment donné, comme celle des provinces mixtes, où les populations sont mélangées. Si la Silésie, par exemple, doit, sans aucun doute, revenir à la Pologne, certaines régions de la Podolie, de la Volhynie, de la Russie-Blanche seront certainement laissées en dehors du royaume unifié. Nous n'en sommes pas encore là.

Dans la proclamation du grand-duc Nicolas, généralissime des armées russes, une

phrase a paru obscure aux non initiés : « Le glaive qui frappa les ennemis auprès de Grünewald n'est pas encore rouillé. » C'est une allusion à l'une des victoires les plus célèbres de l'histoire de la Pologne. Grünewald, en Prusse, aux environs de Königsberg, fut le théâtre d'une bataille livrée, le 15 juin 1410, entre les Polonais commandés par Wladislaw Jagellon et les Chevaliers teutoniques. Les Chevaliers perdirent 70.000 prisonniers ; le grand-maître Ulrich de Jungingen fut capturé ; cinquante-deux étendards furent pris et suspendus dans la cathédrale de Cracovie. Ce fut la fin de la puissance de l'État chevaleresque. La victoire de Grünewald entraîna la prise de Thorn, assura le pays de Dobrzyn à la Pologne et la Samogitie à la Lituanie¹.

La France et l'Angleterre ne sont pas étrangères à la promesse si habilement faite aux Polonais par Nicolas II, elles sont également pour beaucoup dans la proclamation, qu'on dit très prochaine, accordant aux Israélites les mêmes droits civils et politiques qu'aux autres sujets de l'empire. Cette proclamation sera, peut-être, chose faite quand ces pages parviendront en Suisse. Une personne très autorisée m'affirme que c'est une ques-

1. La lettre *h* n'existant pas dans la langue lituanienne, il est plus correct d'écrire Lituanie sans *h*.

tion de jours¹. Attendons !... La veille de la déclaration de guerre, on était sur le point d'expulser de Kiev 5.000 familles juives, pour la plupart composées d'artisans ! Les universités vont, sans doute, s'ouvrir pour tous et aucun Russe n'aura plus besoin d'aller demander l'hospitalité à l'étranger. La Russie a bien des souvenirs à effacer du cœur des Polonais et des Israélites.

*
* *

L'ère nouvelle qui s'annonce sera le couronnement des événements si caractéristiques de ces dix dernières années. Il a surgi une littérature abondante relative à l'histoire de cette époque ; mais, s'il y a des livres qui projettent quelque lumière sur tel ou tel problème particulier, aucun ne nous donne un tableau complet et fidèle. La tâche est lourde et les questions à étudier, embrouillées. La première chose qu'on constate quand on parcourt les ouvrages sur cette époque, ce sont les contradictions des historiens. Chez beaucoup, les récits des mêmes événements ne s'accordent nullement. La lutte des passions

1. Ne soyons cependant pas étonnés si ce manifeste tarde à venir. Les circonstances nous permettent même de faire crédit au gouvernement jusqu'à la fin de la guerre.

est encore trop chaude pour que les écrivains puissent envisager leur sujet d'une manière objective. Le livre de M. Adolf Törnngren (Finlandais), *l'Évolution de la Russie pendant 1904-1907*, est une tentative honorable, mais il manque à l'auteur, comme à beaucoup d'autres, le coup d'œil général indispensable. D'autre part, il prétend fonder son exposé sur des documents et publications d'une valeur indiscutable et même avoir été lui-même témoin de certains événements. Or, la bibliographie qu'il donne à la fin du volume est très pauvre, on y trouve des ouvrages datant de 1885, mais des travaux récents manquent.

Je retrouve chez M. Törnngren une curieuse statistique sur les principales sources de revenus en Russie pendant les années 1902-1907; elle illustre ce que je disais sur l'alcoolisme dans ma dernière chronique.

Années	Droits de douane Roubles	Monopole de l'eau-de-vie Roubles	Chemins de fer de l'État Roubles
1902	224 990 120	484 557 923	407 911 954
1903	241 466 152	542 288 341	453 253 541
1904	218 794 401	543 483 991	454 588 041
1905	212 794 731	609 364 980	431 502 958
1906	241 270 463	697 503 833	490 884 686
1907	260 477 300	707 141 404	510 338 376

On remarque qu'en 1905, année de la

crise politique à laquelle on donne le nom de révolution, les droits de douane et les revenus des chemins de fer ont diminué, tandis que le bénéfice du monopole de l'eau-de-vie a augmenté considérablement.

*
* *

M. Lannes, lecteur français à l'université de Moscou, étudiant, dans le dernier *Bulletin de l'Alliance française à Moscou*, l'état actuel de la langue française en Russie, en tant que langue scientifique et instrument de travail pour l'enseignement supérieur, constate qu'elle subit une crise au profit de l'allemand. Ainsi, parmi les ouvrages de référence en langues étrangères mentionnés dans les programmes de l'université, les ouvrages français n'occupent qu'une place minime. A la faculté historico-philologique, l'allemand est obligatoire pour tous les étudiants dès la première année, tandis que le français figure, à côté de l'italien et de l'anglais, comme « seconde langue ». L'auteur voit la cause principale de ce recul du français dans l'organisation des universités et, d'une façon générale, de l'instruction, sur le type allemand. On sait que les premiers professeurs des universités russes ont été des Allemands;

L'Allemagne est toujours restée le modèle. Les pères allaient à Heidelberg et à Goettingue, les fils vont se perfectionner à Berlin.

Les Russes font valoir une autre cause : la production scientifique de l'Allemagne, non seulement en travaux originaux, mais surtout en traductions, est supérieure à la production française. Cette remarque n'étonne pas ceux qui savent combien les Russes aiment les traductions. Ils traduisent énormément, d'abord parce qu'ils produisent eux-mêmes peu, ensuite parce que tout le monde en Russie, jusqu'en ces derniers temps, avait le droit de ravager les écrivains étrangers. Enfin, les Russes sont portés vers les productions allemandes en raison de leur indifférence absolue pour la composition, le plan, la forme littéraire. Ils sont, à tort, persuadés que « les côtés brillants » dans les œuvres françaises ont parfois pour rançon le manque de profondeur et d'érudition.

Déjà, en 1901, j'avais signalé¹ la crise du français en Russie; il est très facile de comprendre pourquoi cette crise s'est accentuée. Les Allemands, soucieux de répandre leur

1. *Le Figaro*, 7 janvier 1901.

langue en Russie, y avaient organisé des écoles où l'on n'enseignait que l'allemand. On trouve de ces écoles dans toutes les principales villes russes. Il y a même des lycées allemands. Avant la guerre, dans certaines écoles de l'État, l'allemand était obligatoire ; dans les gymnases, l'élève avait le droit de choisir entre le français et l'allemand, et le 70 p. 100 choisissait l'allemand. Même constatation en ce qui concerne les écoles de commerce.

Les Russes regrettent bien maintenant leur inclination inavouée pour l'Allemagne, ils voient ce que cachaient les « sympathies » allemandes.

*
* *

Malgré les terribles événements, le fameux thaumaturge Raspoutine est encore à l'ordre du jour. L'opinion ne cesse de s'occuper de lui. Il est presque rétabli de deux coups de couteau qu'une fanatique lui octroya dans l'abdomen, il y a deux mois. On le crut mort. On crie maintenant au miracle, à la résurrection. Les journaux citent les noms de grandes dames qui viennent se prosterner devant le ressuscité et le supplier de prier pour la victoire des armes russes. Si cela

continue, il est impossible de prévoir jusqu'où ira la glorification de ce paysan illettré.

Quelle figure curieuse que ce moujik de Sibérie ! A l'âge de trente ans, il quitte son village natal où il est méprisé et haï, parce que fainéant et ivrogne. Il va pieds nus de monastère en monastère et aboutit à Saint-Petersbourg. La rencontre fortuite d'une dame très, très haut placée, décide de sa fortune, vraiment extraordinaire. Il est introduit à la cour et, dès ses premiers pas, il jouit d'une grande influence. Rien ne se fait désormais sans lui. Il traite d'égal à égal avec les ministres, qu'il tutoie. Dispensateur de charges et de faveurs, c'est lui qui fait nommer évêques et généraux. Les plus hauts personnages s'inclinent devant lui et prêtent une oreille attentive à ses prédications et à ses avis dans les questions politiques les plus graves. Sur un signe de lui, la cour se déplace, en grande pompe, pour aller sanctifier les restes d'un martyr, trouvés, paraît-il, dans une forêt lointaine.

Le comte Witte considère Raspoutine comme un « surhomme », et à la Douma on s'insurge ouvertement contre l'ingérence suspecte de « cet homme de la nature » dans les conseils de l'État ; on parle « d'en-

voûtement inexplicable et plein de danger ». Le leader octobriste, M. Goutchkov, — il y a trois ans, — porte à la tribune du parlement des protestations contre ce prophète, et de nombreux orateurs, — il y a à peine trois mois, — viennent dénoncer son rôle néfaste, le vice et la dissolution qu'il répand dans les familles.

Tout en portant la soutane noire, à laquelle il n'a pas droit, car le saint-synode lui refuse l'ordination que de puissants protecteurs et protectrices prétendent obtenir de lui, ce quasi-inspiré sait admirablement faire ses propres affaires.

En 1909, à la suite de faits qui n'ont aucun rapport avec la sainteté, Raspoutine connut pourtant la disgrâce. Sur l'initiative du président du Conseil et pendant deux ans, il ne parut pas à Saint-Pétersbourg, mais cela ne l'empêcha pas de suivre la famille impériale dans ses villégiatures et de l'accompagner en Crimée. En 1911, les rives de la Néva le virent revenir plus influent que jamais.

Dès que l'attentat du mois de juillet dernier fut connu à Saint-Pétersbourg, un véritable exode de grands personnages s'organisa pour Pokrovskoïé, lieu du crime, village de Sibérie où Raspoutine était allé visiter

sa famille. Un train spécial bondé de grandes dames amena « le saint » dans la capitale.

Il faudrait un numéro spécial de la *Bibliothèque universelle* pour expliquer le cas Raspoutine. C'est un verbomane, possédant un grand pouvoir de persuasion, un observateur qui a compris sur quelles bases fluides est fondé le mysticisme des sphères dirigeantes ; en favorisant les Raspoutine, la haute société se donne l'illusion d'être en contact avec le peuple. Je ne dirai rien des hystériques trop heureuses de saisir une occasion de manifester leur exaltation pathologique. Ce qui est triste, ce n'est pas tant l'histoire de Raspoutine que l'état de dépravation morbide des uns et de courtisanerie des autres. Ce sont des choses d'hier et qui paraissent déjà si vieilles !...

Faisons des vœux pour que le sang innocent qui coule à flots lave à jamais toutes les souillures du passé et pour que la Russie entre franchement, loyalement et définitivement dans le mouvement du vrai progrès et de la vraie civilisation. Souhaitons également que cette sinistre guerre soit le dernier vestige de la barbarie policée et qu'une nouvelle aurore, aux plus belles teintes de beauté, s'élève enfin sur l'humanité souffrante !

III

JANVIER 1915

La guerre et la vie sociale. — Pétrograd. — La chasse aux Allemands. — Une révolution pacifique. — Élan national et persécutions. — La misère en Pologne. — Voix moscovites en faveur des Juifs. — Blessés et prisonniers de guerre. — Les cosaques. — La vie intellectuelle.

Les hommes continuent à s'entre-tuer. Le sang arrose la terre, il rend pourpre les fleuves. Le nombre d'orphelins, de veuves, de mutilés augmente de jour en jour, et c'est sur la détresse universelle que s'achève la sanglante année 1914. Cependant, aucune guerre ne fut jamais si populaire en Russie que celle d'aujourd'hui. On l'appelle communément « la guerre sainte » et personne ne semble remarquer l'antinomie qui existe entre ces deux vocables. On entend partout : « Il faut que le Russe mange l'Allemand ou que l'Allemand mange le Russe. » Bien en-

tendu, tout le monde est convaincu que c'est l'Allemand qui servira de festin aux Russes et aux Alliés.

La vie sociale, les conditions d'existence et de travail n'ont pas été profondément modifiées par la guerre. Les écoles et les universités sont ouvertes ; les banques fonctionnent régulièrement ; les chemins de fer marchent ; les journaux ont gardé leur format habituel, le même nombre de pages, et publient la même quantité d'annonces. Les théâtres donnent leurs spectacles, comme en temps ordinaire, et les concerts ne chôment pas. Les auteurs allemands sont rayés du répertoire, on ne représente que des classiques russes et des œuvres patriotiques, exaltant le génie slave.

Quelques écrivains habiles ont déjà trouvé le moyen de bâcler et de faire jouer des drames de circonstance dont le succès est assuré, mais d'où l'art est absent. L'une de ces pièces peint les atrocités de la guerre en Pologne russe. Dès la première représentation, une spectatrice, ne pouvant supporter la vue des brutalités des soldats allemands, lança sa lorgnette à la tête du principal acteur. Les crises de nerfs ne se comptent plus au Maly-Théâtre de Saint-Pétersbourg, — pardon, de Pétrograd.

Disons à ce propos combien ce changement de nom a été bien accueilli. Les Russes croient à la magie des mots ; ils se voient déjà débarrassés de l'influence germanique. *Pétro-grad*¹ : le mot est joli, plus doux que *Saint-Pétersbourg* ; mais il n'est pas nouveau, il se trouve déjà dans Pouchkine.

Donc, Pétrograd et toutes les grandes villes ont gardé leur ancienne physionomie. Si la circulation est moins intense, la vie normale poursuit son cours. Le réservoir inépuisable d'hommes permet au gouvernement de dispenser beaucoup de monde du service militaire « obligatoire ». Les fils uniques, les fonctionnaires de presque tous les corps constitués et des services publics, même les employés de grandes administrations privées ne sont pas astreints à porter les armes, sans parler des publicistes d'une certaine presse, des amis des ministres et des grands personnages, etc.

Le pays supporte cette guerre avec une étonnante facilité. On peut dire que les 175 millions d'habitants de l'empire continuent leur vie régulière. En dehors de la zone des opérations militaires, les paysans non appelés ont rentré les blés de ceux qui

1. *Grad* est le terme poétique de *gorode*, ville.

combattent, ont ensemencé leurs champs et exécuté les autres travaux agricoles. Grâce à cette solidarité, les horreurs d'une grave crise économique sont conjurées.

L'industrie, elle, va souffrir. Depuis quelques années, elle avait recours au crédit; la guerre paralyse forcément ce crédit. Un autre problème très important se présente. Un quart des chefs d'usines étaient Allemands. Ils sont partis, il faut les remplacer, mais comment et par qui? La chasse aux Allemands continue. Le nombre des colons allemands et autrichiens est considérable en Russie; dans le seul gouvernement de Volhynie, on en trouve 200.000 possédant près de 500.000 hectares de terre. Leur expropriation avait déjà été discutée sous le ministère Stolypine. On réalise aujourd'hui le rêve d'hier. L'interprétation du droit international et du droit des gens devient tellement variable!

*
* *

Vous n'ignorez pas que la vente de l'alcool est interdite pendant la durée de la guerre. Cette mesure a déjà modifié une grande partie du peuple et même l'aspect des rues; on n'y voit plus d'ivrognes. Ce

phénomène vaut la peine d'être signalé et le geste qui en est la cause hautement loué. Pour en comprendre l'énergie, il suffira de noter que, dans le budget de 1914, la recette nette que le monopole de l'eau-de-vie devait fournir au Trésor était prévue par 696 millions de roubles, soit 1.740 millions de francs !

Pour le moment, l'un des résultats de cette interdiction est l'augmentation des dépôts à la Caisse d'épargne nationale. En septembre dernier, la somme déposée a été supérieure de 24 millions de roubles à celle des dépôts du mois de septembre de l'année passée. Et nous sommes en état de guerre, et le moujik, l'ouvrier, le petit bourgeois préfèrent garder leur bas de laine plutôt que de le confier à d'autres.

Dans le gouvernement de Koursk, les actes criminels, durant le premier mois de l'interdiction de l'alcool, sont tombés de 1.670 à 180, en comparaison de l'année précédente, et les cas d'incendie dans les villages ont diminué de 195 à 38¹. Une assemblée départementale réunie à Koursk a reconnu que les ouvriers sont devenus méconnaissables (*niéouznavaïemy*) pendant cette pé-

1. On observe le même phénomène dans tous les départements.

riode d'abstinence forcée. A l'unanimité, l'assemblée décida la suppression complète des boissons alcooliques, non seulement pendant la durée de la guerre, mais de façon définitive. Si cette sage résolution est imitée par d'autres départements, la régénération du peuple russe en sera la conséquence imminente¹.

Les disciplines morales, auxquelles les habitudes antialcooliques obligent à se plier, exerceront sur les mœurs la plus heureuse influence. Le moujik n'est pas méchant; la source de son empoisonnement supprimée, ses bonnes dispositions naturelles se réveilleront et nous assisterons à sa complète transformation:

*
* *

Tandis qu'en France le gouvernement, pour mieux sceller l'union nationale, admit dans son sein MM. Guesde et Sembat, socialistes, en Russie on inaugura, pour ainsi dire, la guerre par des perquisitions et des arrestations. A Pétrograd, on emprisonna l'historien politique Bourtzev, rentré de l'exil, cinq députés de la Douma et plusieurs écrivains démocrates; à Moscou, on arrêta

1. Voir p. 133.

l'avocat Nikitine¹, défenseur des ouvriers de la Léna dans le procès contre leurs massacreurs ; à Moscou également, on supprima *l'Église*, revue des vieux-croyants, et à Samara le journal démocrate *Zaria Povoljia* (L'aube de la région de la Volga), etc., etc.

La Russie vibrante réclamait l'amnistie et quelques réformes intérieures des plus urgentes, un adoucissement, par exemple, à la situation intolérable des Juifs ; et à l'élan unanime du pays, on répondit par des persécutions.

Le 0/0 universitaire des étudiants juifs n'est pas modifié cette année ; ceux qui ne sont pas sous les drapeaux attendent le moment favorable pour aller de nouveau encombrer — malgré eux — les universités étrangères. Le directeur de l'Institut féminin de Moscou et les professeurs de l'Institut féminin de Pétrograd ont sollicité du ministre de l'Instruction publique la permission d'agréer les jeunes filles juives, empêchées par la guerre de se rendre à l'étranger. Réponse négative au nom du Conseil des ministres. Les portes des gymnases restent closes aux enfants juifs. Cela n'empêche pas les Israélites d'être dans l'armée au nombre

1. Ministre de l'Intérieur dans le gouvernement provisoire.

de 250.000. Ils font très bien. Les Finlandais s'enrôlent aussi et pourtant la promesse d'autonomie faite aux Polonais doit sonner étrangement à leurs oreilles. Cette autonomie leur a été octroyée jadis solennellement¹...

Toute la partie de la Pologne russe qui a été envahie par l'ennemi est jalonnée d'ineffaçables traces d'incendies et de destructions systématiques, à côté desquelles les exploits des Allemands en Belgique et dans le Nord de la France paraissent n'être que de timides essais. La misère est effrayante et les ruines immenses. Des comités se sont formés partout pour venir en aide aux populations éprouvées.

Un philanthrope moscovite, M. N. Schakhov, a envoyé au journal *Rousskita Viedomosty* son obole de 10.000 roubles avec une lettre qui a eu un grand retentissement. Le donateur demande que les secours soient distribués à toutes les victimes sans distinction de religion, et il ajoute : « N'oublions pas que les malheureux Juifs sont dans l'impossibilité de quitter les contrées dévastées, puisqu'il leur est interdit de sortir de leur ghetto... Pourtant le nombre de Juifs cités à

1. Appendice I.

l'ordre du jour et décorés sur le champ de bataille est considérable ! »

On cite des cas vraiment révoltants. Tel soldat juif, amputé d'un bras ou d'une jambe, est obligé de quitter la ville où il a été opéré parce qu'elle ne se trouve pas dans la zone où les Juifs ont « droit de vivre ». Dans les circonstances actuelles, cette délimitation est une monstruosité de la catégorie du sac de Louvain et de Reims. Quand on a l'honneur de combattre, pour le droit et la justice, à côté de la France, de l'Angleterre et de la Belgique, on commence par abolir sur son propre territoire des ghettos moyenâgeux.

Le prince P. Dolgoroukov publie dans les mêmes *Rousskîa Viédomosty* un chaleureux appel en faveur des Israélites. « Six millions de citoyens, dit-il, donnent à la patrie le sang de leurs meilleurs enfants et ils sont tous privés des droits primordiaux dont on prive seulement les criminels... La Russie a-t-elle vraiment besoin de ces persécutions ? » La noblesse russe semble seulement découvrir cette si vieille et si troublante question. Est-ce parce qu'elle ne trouve plus dangereux de la poser à son tour ? Mais est-elle vraiment décidée à la résoudre ?

Les prisonniers politiques de Moscou ont

adressé au ministre de la Justice une curieuse sollicitation collective. Ils demandaient à s'engager dans l'armée active et promettaient de rejoindre leur prison pour terminer leur peine, si la mort les épargnait au champ de bataille. Le ministre a refusé. Toutefois, il a fait savoir aux autorités qu'il accueillerait les demandes individuelles des prisonniers qui lui exprimeraient par écrit leur *mea culpa* et feraient la promesse de modifier, dans l'avenir, toutes leurs idées.

En d'autres termes, Son Excellence dit à chaque condamné politique : « Renie ta pensée et nous te permettrons de te faire tuer au champ d'honneur. Mais, si tu veux rester fidèle à toi-même, à ta sincérité, à ta conscience, à tes frères qui gémissent dans d'autres cachots, tu n'es digne que de mourir, petit à petit, dans les froides casemates où sont déjà morts, lentement, les turbulents enfants de la démocratie russe. »

Les prisonniers politiques de Moscou ont décliné la délicate proposition du ministre.

Malgré tout, chacun s'efforce de faire son devoir, tout le monde fait de son mieux et ce mieux n'est pas de qualité médiocre. Jamais l'élan national ne fut si émouvant dans toute la population, sans distinction de religion et de race.

Non, la Russie n'a jamais été tendre pour les Polonais, les Israélites, les Finlandais, les Ukrainiens, pour les intellectuels, pour les âpres lutteurs et les doux rêveurs; néanmoins, tous sentent aujourd'hui qu'ils doivent affirmer leur unité et leur solidarité, même si à l'heure des règlements de comptes personne ne veut s'en souvenir. Que la guerre n'amène d'autre changement à l'intérieur qu'une nouvelle exaltation du tsarisme, c'est encore possible, mais les Russes savent fort bien que de cette guerre dépend la restauration de la brave et noble Belgique, qui vient de donner à l'univers une fière leçon de haute morale; l'existence même de la France, qui a fait l'impossible pour éviter la tuerie universelle; peut-être même l'établissement d'un nouveau système européen, plus digne des hommes et des peuples qui se croient civilisés. Et comme il ne manque pas en Russie, comme ailleurs, d'hommes dont l'idéal échauffe l'âme et le cœur, la guerre actuelle, malgré ses monstruosité, est, je le répète, très populaire et le concours public est assuré aux combattants.

L'initiative privée se manifeste surtout dans l'organisation du service de santé. L'Union des zemstvos (états généraux) a

organisé, à elle seule, dans les villes de province, 64.000 lits pour les blessés avec l'assistance médicale la plus complète et la plus parfaite. Elle a équipé cinquante trains sanitaires pour le transport des blessés. Les dépenses engagées par les zemstvos s'élèvent à trente millions de roubles. Les municipalités de Moscou, de Pétrograd, de Kiev et de toutes les grandes villes rivalisent de zèle. A Moscou, il y a de la place pour 40.000 blessés. Beaucoup de familles reçoivent des blessés et des convalescents. Les femmes accomplissent des prodiges de dévouement pour soulager les souffrances des victimes de la guerre.

En Russie, comme en France et en Angleterre, on ne fait point de différence entre les blessés nationaux et les blessés prisonniers; on a également le droit d'affirmer que les Russes traitent très humainement leurs prisonniers de guerre; dans toutes les villes on les accueille avec courtoisie. Pour le peuple, « prisonnier » et « malheureux » sont synonymes. Même pour les cosaques, un ennemi réduit à l'impuissance acquiert par là même une sorte d'inviolabilité et le droit à la pitié.

*
* *

On parle beaucoup des cosaques, mais on les connaît très peu en dehors des frontières russes. Depuis la fin du seizième siècle, ils forment une fraction très importante des forces militaires de la Russie. Ils ont pris la part la plus active aux guerres contre les Turcs, à la conquête du Caucase, du Turkestan. Ce sont eux qui ont conquis la Sibérie. Jadis leur organisation politique était toute démocratique. Les cosaques en âge de porter les armes se réunissaient en assemblée (*voïenny kroug*) pour élire leur chef suprême, l'ataman, dont l'inseigne était la *boulava*, bâton de commandement. Tous étaient égaux et pouvaient espérer mériter la *boulava*. Tous les chefs étaient choisis par le suffrage universel. Les cosaques vivaient, pour ainsi dire, toujours en guerre, à peine campés, véritable armée en opérations continuelles. Toute culture était interdite. Les Zaporogues disaient : « Si un cosaque labouré la terre, il sera battu jusqu'à la mort. » Le cosaque était l'idéal non seulement du guerrier, mais de l'homme libre, d'où sa popularité, même de nos jours.

A la fin du règne de Pierre le Grand, une

transformation presque complète a été introduite dans la vie de ces farouches cavaliers. En échange des pillages arbitraires et du butin dont le tsar les privait, il les amena à se livrer à la culture ; mais, peu à peu, tous leurs privilèges furent détruits, non sans révolte. La célèbre insurrection de Mazepa amena une répression particulièrement terrible. Plus de 12.000 hommes furent pendus, empalés, écartelés ou cloués sur des planches et abandonnés au courant du Dniéper.

L'organisation définitive des cosaques date du règne de Catherine II. Jusque-là ils n'étaient, au point de vue militaire, que des auxiliaires irréguliers. En 1799 on établit une véritable correspondance de grade entre les cosaques, définitivement soumis au pouvoir central, et les troupes régulières. La loi de 1868 leur permit de changer d'état et aux non-cosaques de le devenir et d'acquérir des terres sur certains territoires des *voïskos* (communautés armées). Depuis lors la population cosaque s'est beaucoup accrue.

De nos jours elle est composée d'environ six millions d'hommes, dont la moitié seulement sont des cosaques d'origine. Ils sont répartis sur toute la surface de l'empire, en Europe et en Asie. Les *voïskos* du Don, du Térék, de l'Oural, d'Orenbourg forment cha-

cun un groupe indépendant; ceux de la Sibérie, de l'Amour, de la Transbaïkalie constituent un groupe à peu près compact. Chaque voïsko a son administration particulière, avec un ataman en tête. La direction commune est centralisée à Pétrograd, avec un chef suprême qui est généralement un grand-duc. L'ataman de chaque voïsko est un fonctionnaire à la fois militaire et civil. Le voïsko est divisé en *stanitsas* (villages cosaques). La stanitsa est en principe propriétaire de son territoire. Dans certains voïskos, comme celui de l'Oural, les terres sont toutes en commun sur l'ensemble du voïsko.

L'instruction publique varie d'un voïsko à un autre. Il n'existe pas sur les territoires cosaques d'établissements d'instruction supérieure. Les voïskos accordent aux jeunes gens des bourses, destinées à leur permettre de compléter ailleurs leur instruction secondaire. Le voïsko d'Orenbourg est le plus développé : 20 p. 100 savent lire et écrire, tandis qu'au Térék, par exemple, nous en trouvons 5 p. 100 seulement.

L'agriculture est une des principales occupations des cosaques. Ils cultivent les céréales, l'orge, le blé, le seigle, l'avoine. Le tabac est planté au Kouban, en Sibérie, dans l'Amour. La vigne est cultivée dans le

Térek et le Don. La cire et le miel rapportent aux voïskos du Kouban et du Térek un million annuellement. L'élevage du bétail, la pêche et la chasse sont des facteurs importants de la prospérité des cosaques. Dans l'Oural, la pêche occupe en moyenne 10.000 hommes en été, et 60.000 hommes prennent part aux pêches de l'hiver. Les fleuves, les rivières et les rivages de la mer sont propriété collective des voïskos. La pêche représente pour l'ensemble des communautés cosaques un rapport annuel d'environ 20 millions de francs; la pêcherie de l'Oural rapporte seule 12 millions de francs. On y capture en moyenne 52 millions de kilos de poisson et 120 millions de produits accessoires, caviar, colle et graisse. La chasse est très développée dans les voïskos de la Sibérie orientale, de l'Amour, de la Transbaïkalie. Le voïsko du Don est riche en charbon et en minerai de fer, mais les cosaques n'exploitent pas eux-mêmes les mines. Ceux de l'Oural peuvent recueillir du sel dans les lacs appartenant au voïsko, mais il leur est interdit de l'exporter. Les cosaques ne pratiquent presque pas le commerce, ils se contentent de vendre les produits naturels du pays.

La durée générale du service militaire est de vingt ans pour le cosaque, en temps de

paix, et commence à l'âge de dix-huit ans. Il passe trois ans dans le service préparatoire, douze ans dans le service actif, cinq ans dans la réserve. En temps de guerre, les cosaques sont à la disposition de l'État. Ils forment près de la moitié de la cavalerie russe, en temps de paix; leur contingent est triplé en temps de guerre. Ils conservent sous les drapeaux leurs droits de membres de leur stanitsa et la jouissance de leur lot de terre.

Les cosaques de la Transbaïkalie n'ont pas très belle apparence, ceux du Terek et de l'Oural sont de superbes gaillards. Tous sont des cavaliers remarquables, des tireurs habiles et d'une bravoure rare. Ils montent à cheval dès l'enfance. Leur exercice national, la *djighitieva*, les oblige à être hardis et entreprenants. Les écoliers s'exercent à monter à toute allure sans selle, à ramasser des objets sur le sol, étant au galop, sans descendre de cheval, à se suspendre sur le flanc de leur monture, à galoper debout sur leur selle. La souplesse, et on peut dire la virtuosité, du cheval cosaque est admirable. Lancé au galop, il sait s'arrêter net et se coucher pour protéger son maître. La discipline du cosaque est spéciale. Il se permet de fumer en présence de son supérieur, mais il exécute ponctuellement et malgré

tous les obstacles l'ordre reçu. Il n'aime pas être brutalisé, se contente de peu et a beaucoup d'amour-propre.

Les cosaques ont une très mauvaise réputation. Les journaux racontent que leur conduite en Galicie n'a pas été correcte¹. *A priori*, je les suppose capables de détruire les universités et les bibliothèques; je les crois incapables de massacrer méthodiquement des enfants, des femmes et des vieillards. Par le temps qui court, ce sont des titres très sérieux à l'admiration universelle.

*
* *

La vie intellectuelle est calme. Rien à signaler dans le domaine littéraire et artistique. La guerre de Crimée marqua les débuts de Tolstoï; celle d'aujourd'hui va-t-elle nous révéler un grand romancier, un grand poète? Cela n'est pas impossible. Pour le moment, je ne vois personne possédant les accents nécessaires pour exprimer tout ce que cette guerre comporte de sentiments, de méditations, d'idées, capable surtout de trouver des sanglots assez puissants pour traduire les tristesses et les douleurs du temps présent, qui ne sont pas toutes sur les champs de bataille.

1. *Appendice II.*

IV

AVRIL 1915

Le printemps et la guerre. — Lettres du front. — Le *Mur* d'Andréev. — Condamnation de Bourtzev. — La guerre et les philosophes. — Grote et Ostwald. — La musique russe et Beethoven.

Voici le printemps, et le soleil, et les papillons d'or, et les fleurs écloses. Le ciel rit à la terre et la terre au ciel bleu ; tout dans la nature sourit, tout respire, tout chante : les grillons, les oiseaux dans les jeunes ramures, l'onde sous les roseaux et la brise dans les bois frémissants. Partout l'amour, partout la joie. Tout croît, la fleur naît, l'arbre verdissant boit la sève avec ivresse, tout de bonheur tressaille, aime et se réjouit.

Seul l'homme massacre et tue, frémit et sanglote. Et c'est l'homme qui s'arroe le sceptre de l'univers ! C'est lui qui se prétend capable d'expliquer l'élaboration mystérieuse

des événements, de comprendre les secrets renfermés dans notre conscience et les drames émouvants qui s'y accomplissent, sans trêve ni repos ! L'homme, susceptible d'amour et de tendresse, de doute, d'espoir et de foi, capable de descendre dans les profondeurs de son être, d'y rencontrer quelque chose de plus grand que lui-même, un idéal de vérité, de bien et de beauté, dépassant infiniment son intelligence, l'homme tue, massacre et sanglote !

Depuis des siècles, nous répétons les douces paroles : « Aimez-vous les uns les autres », nous labourons, nous arrachons des mystères à la matière, nous meublons nos cerveaux de riche savoir et nos bibliothèques de traités de morale... et nous aboutissons à la vie de tranchées et à l'extermination hideuse de toute une partie du genre humain !

Et nous avons nettement conscience que ceux qu'on extermine sont moins à plaindre que ceux qui restent. *Das Leben ist der Güter höchstes nicht*¹, disait Schiller, qui n'aurait pas signé le fameux manifeste de ses 93 compatriotes. Oui, il y a quelque chose de plus précieux que la vie, c'est la dignité

1. La vie n'est pas le plus grand des biens.

humaine, c'est l'idéal. Et notre dignité est outragée, notre idéal est profané. Quelle que soit l'issue de la guerre, nos âmes resteront longtemps, bien longtemps meurtries, plus meurtries que les pierres des cités détruites.

[poir ?
Répondez, jours nouveaux, nous rendrez-vous l'es-
Dites, ô jours lointains, nous rendrez-vous l'élan ?

Pour le moment, on ressent à chaque instant des poussées d'indignation, de révolte pour tant de carnages, d'immense pitié pour tant de victimes, d'admiration et de fierté pour tant d'abnégation et d'héroïsme. Certes, l'héroïsme guerrier n'est qu'un héroïsme de chair, de bête qui se défend, héroïsme inconscient le plus souvent, mais dans lequel on découvre quand même de beaux mouvements d'âme qui, en d'autres circonstances, auraient pu être utiles à la vie, et non à la destruction.

*
* *

Dans une lettre sur les atrocités de la guerre, un médecin russe m'a raconté cette petite histoire navrante. Un officier est chargé, en Pologne, d'enlever, avec ses hommes, une ferme solidement occupée par

les Allemands. Il s'acquitte bravement de sa tâche. La ferme est enlevée, l'officier n'est pas blessé, mais il éprouve une commotion cérébrale telle qu'il devient aphasique, c'est-à-dire qu'il perd l'usage de la parole. Il est soigné dans un hôpital de Kiev.

Un jeune peintre, engagé volontaire, m'écrivit du front russe, au mois d'août, tout au début de la guerre : « C'est beau et terrible. L'air, la lumière me baignent de caresses ; les rayons de soleil, se reflétant dans les mares de sang, prennent des teintes inexprimables. » Le même, au mois de février : « Vous ne pouvez pas vous figurer l'effet de tant de sang sur l'immensité de la neige ; c'est terriblement grandiose, comme l'héroïsme sauvage de ceux qui tombent. » Et de ceux qui tuent ?

Mon correspondant était un pacifiste avant la guerre, toute brutalité lui faisait horreur. Comment va-t-il nous revenir de sa tranchée, s'il a la chance d'en revenir ? Le retour de ces millions d'hommes ayant supporté tant de misères et leur rencontre avec ceux qui sont restés à l'arrière est un problème angoissant.

Je pense au *Mur* d'Andréev, que je ne goûte pas comme romancier. Mais le *Mur* est symboliquement caractéristique.

Des lépreux essaient en vain d'escalader ou d'abattre le mur qui les sépare des *autres*. Ils se heurtent de leur poitrine contre les pierres, se couvrent du sang de leurs blessures mortelles, mais le mur reste immobile, « il se tait et il semble qu'un ricanement méchant le secoue, et ce ricanement gonfle de douleur les cœurs oppressés et déchus ». Ils tombent dans le désespoir et se mettent à hurler, en s'adressant au Mur :

« Rends-moi mon frère !

— Rends-moi mon père !

— Rends-moi mon fils !

— Rends-moi à moi-même ! »

L'un des lépreux rit : « Ceux qui veulent abattre le mur sont des imbéciles. Là-bas, de l'autre côté, il fait aussi sombre que chez nous. » Et tous de sangloter : « Tuez-nous ! Tuez-nous ! Vous tuez bien des gens beaux et forts, pourquoi avez-vous peur de nous tuer, lâches ? » Tout à coup des cris retentissent :

« Le mur tremble ! le mur tremble !...

— Oui, il tremble, regardez, il cède...

— Erreur, frères, c'est votre imagination malade qui tremble, le mur est plus solide que jamais. Et qu'importe s'il ne bouge pas ?

— dit à ses camarades un vieux lépreux, — nous sommes des milliers et des milliers,

jonchons la terre de nos cadavres ; sur ces cadavres, nous en mettrons d'autres, et ainsi nous parviendrons à atteindre le haut du mur. Et s'il ne reste vivant qu'un seul parmi nous, celui-là du moins verra le monde nouveau. »

Et tous de crier, de danser, de rire, de sangloter, de hurler aujourd'hui, comme hier, comme demain, derrière le mur, le terrible mur... que la guerre va, à coup sûr, consolider.

*
* *

La réaction sévit plus que jamais. Nombreux sont les périodiques supprimés, les rédacteurs arrêtés, les indésirables exilés et déportés. La condamnation de l'écrivain Bourtzev à la déportation en Sibérie, après cinq mois de prison préventive, n'a surpris personne en Russie. Au commencement de la guerre, le gouvernement, pour réchauffer l'enthousiasme national, a cru bon de faire croire à la possibilité d'une ère nouvelle. Beaucoup y ont cru. Pénétré de la nécessité de l'union nationale, Bourtzev était rentré en Russie, confiant dans les paroles de la presse réactionnaire qui chantait tous les jours : *Oubli et pardon* ou *Embrassons-nous !*

Les articles pour lesquels Bourtzév est condamné ont été publiés, il y a des années, dans un petit journal russe paraissant irrégulièrement à Paris et dans lequel l'auteur flagellait surtout les agents provocateurs de la police politique, la fameuse *Okhrana*. C'est Bourtzév qui démasqua Azev, traître abject qui s'était affilié au parti socialiste à seule fin de le trahir.

Je n'ai jamais vu Bourtzév, pour la simple raison que je ne m'occupe pas de politique. Je n'ai jamais fréquenté les milieux politiques russes à l'étranger. Je n'ai jamais appartenu à aucun parti, aucune société, aucun groupe, aucun cénacle politique, dans aucun pays : question de tempérament et de caractère. Mais toute ma sympathie, il est inutile de le dire, va aux victimes du knout et aux pionniers de l'avenir. On dit que Bourtzév est un désintéressé et qu'il n'existe pas de contradiction entre ses idées (?), ses actes et son genre de vie. Tous les politiciens, même russes, ne lui ressemblent pas sous ce rapport. Dans ses articles, paraît-il, Bourtzév ne se montre pas un de ces révolutionnaires qui aspirent à faire table rase de tout ; sa culture et sa mentalité sont celles de la grande bourgeoisie française du dix-huitième siècle ; son désir est de voir la

Russie se transformer, sans révolution violente, en un État démocratique moderne, pareil, sinon à la République française, du moins à la libre Angleterre. C'est ce démocrate que la cour d'assises russe, siégeant sans jury, a condamné à la déportation en Sibérie. Le tsarisme, on le voit, ne désarme pas. Les esprits sont très troublés en ce moment en Russie, même les philosophes sont inquiets.

*
* *

Il existe à Moscou une revue, *Problèmes de philosophie et de psychologie* (*Voprossi*, etc.), fondée, il y a juste vingt-cinq ans, par le professeur Grote. Organe de deux importantes sociétés scientifiques, dont j'ai le plaisir d'être membre titulaire, la Société de psychologie de l'université de Moscou et la Société de philosophie de l'université de Pétrograd, les *Voprossi* sont une revue fermée, abstraite, exclusivement consacrée à la philosophie et à la psychologie. Même les événements de 1905 n'ont point trouvé d'écho dans les pages du périodique moscovite. Or, en tête du premier numéro paru depuis la guerre, se trouve un court article intitulé *la Guerre*.

L'auteur constate que non seulement la puissance matérielle des peuples traverse à l'heure actuelle une terrible épreuve, mais aussi « les principes de culture » dont vivent ces peuples. En Allemagne, le mouvement intellectuel a subi l'influence désastreuse de l'absolutisme étatiste, considéré déjà par Hegel comme « la divinité terrestre » et qui a fait naître un nationalisme agressif si néfaste à l'humanité contemporaine. Cependant, nous ne devons pas rendre la culture germanique en bloc — langue, littérature, philosophie, science — responsable des horreurs commises par l'armée allemande. (Et les 93 ?) La seule leçon à tirer des événements est celle-ci : les principes de l'étatisme et du nationalisme conduisent à la destruction et à la décadence, ils ne doivent pas tenter la Russie. La victoire russe sur le germanisme ne serait pas une victoire sur la culture européenne, mais seulement « la purification de cette culture ». C'est dans la culture européenne purifiée et non en dehors d'elle que se trouve « le verbe nouveau qui invite à la vie nouvelle le monde slave... Nous apprécions les services rendus à la pensée russe par le panslavisme, mais nous ne pouvons pas ne pas reconnaître que ses tendances ont toujours été liées aux concep-

tions historiques étroites et bornées... L'Allemagne nous montre jusqu'où peut conduire un nationalisme égoïste... »

Les lignes citées sont d'autant plus symptomatiques qu'elles voisinent avec des articles sur le *Problème transcendantal de la religion*, le *Libre arbitre dans la philosophie de Descartes*, les *Idées pédagogiques de Platon*, l'inévitable étude sur Vladimir Soloviov, etc. En tout cas, les pages sur la *Guerre* prouvent que les philosophes russes sont inquiets et que le culte de la métaphysique pure n'est plus l'unique consolation et le suprême remède qui s'offre à leurs esprits en quête de salut.

Le numéro suivant des *Voprossi* a été saisi par la police, quelques jours avant son apparition, pour un article d'Iline : *La contradiction morale de la guerre*. Il faut remarquer que l'étude de la philosophie allemande occupe généralement une très grande place dans la revue. Ainsi, l'année dernière, elle a consacré un gros numéro spécial, et très intéressant, à Johann-Gottlieb Fichte, à propos du centenaire de sa mort. Ce pieux hommage s'explique très bien : la philosophie russe doit beaucoup à Fichte.

Donc, le fondateur de la revue philosophique de Moscou est Nicolas Grote. Figure

très curieuse. Son œuvre n'est pas considérable, il est mort jeune (1852-1899)¹. Il commença par être positiviste, devint ensuite métaphysicien et finit par cultiver la psychologie. Son travail principal est *la Causalité et la conservation de l'énergie dans le domaine de l'activité psychique*. L'auteur attache à l'énergie psychique un sens aussi rigoureusement scientifique que celui qu'on attribue à l'énergie physique. Il est persuadé que cette énergie psychique est soumise à la loi de la conservation exactement comme l'énergie calorifique, rayonnante, magnétique et toutes les autres énergies de la nature. La somme, la qualité, l'équilibre de cette énergie psychique constituent chez l'individu ce qu'on nomme *caractère, personnalité*, etc.

L'hypothèse du philosophe russe, insuffisamment développée, n'a rien donné... en Russie. Mais elle a été reprise plus tard par M. Ostwald, chimiste, philosophe, politicien, etc. La base de la théorie énergétique d'Ostwald, qui lui a valu tant de célébrité, n'est autre chose que l'hypothèse de Grote, développée, modifiée, germanisée. Le travail de ce dernier fut publié en allemand

1. Ossip-Lourié, *la Philosophie russe contemporaine*, 2^e éd., Paris, Alcan.

dans l'*Archiv für Systematische Philosophie*, 1898, sous le titre *Die Begriffe der Seele und der psychischen Energie in der Psychologie*.

Puisque nous parlons du professeur Ostwald, un petit souvenir. En 1912, l'Université nouvelle de Bruxelles invita M. Ostwald à inaugurer les cours. Le lauréat de l'Institut Nobel (pour la chimie) accepta l'invitation et promit de faire une conférence sur le *monisme*. Quelque temps après, il prévint qu'il lui serait impossible de se rendre à Bruxelles à la date fixée. Celui qui écrit ces lignes fit ce jour-là (le 22 septembre) une petite causerie sur la *verbomanie*. Quand un professeur de l'université de Leipzig donne sa parole, même à une institution d'un petit pays, il semble qu'il devrait la tenir, mais on ne se gêne pas avec les petits pays !

*
* *

Les professeurs et les universités d'Allemagne ont une très mauvaise presse en Russie. Ils la méritent. Pour être juste, il faut admettre que les universités et les professeurs de beaucoup de pays ne doivent pas avoir la conscience tranquille à l'heure actuelle. Ils sont rares, les professeurs ayant le

droit moral de signer ces lignes de Fichte¹, que j'ai nommé plus haut : « Je suis prêtre de la vérité, je suis à son service ; je me suis engagé à tout faire, tout oser, tout souffrir pour elle. Si pour elle je suis haï et persécuté, si je dois mourir, ferai-je rien de plus, rien autre chose que ce qu'il me faut absolument faire ? » Les universités se contentent maintenant de fabriquer des docteurs en philosophie ou ès lettres, des privat-docents ou des agrégés, des verbomanes et des graphomanes ; elles ne donnent pas assez d'exemples de virilité civique et, pour ainsi dire, de morale vécue, elles ne forment pas assez d'hommes capables d'exercer une surveillance répressive continuelle sur eux-mêmes, de réagir de bonne heure sur certains mouvements instinctifs d'attaque et de destruction qui se manifestent encore, malgré toute notre science, dans la vie individuelle et collective des particuliers et des nations.

Non seulement les professeurs, mais tous, écrivains et artistes, ont leur responsabilité dans les tristes événements d'aujourd'hui, chacun de nous a quelque chose à se reprocher. Au lieu d'indiquer *comment vivre*, en

1. *Reden an die deutsche Nation*. Voir Appendice III.

cultivant son petit jardin fleuri, chacun se précipite sur la place publique pour hurler avec la foule et non pour la guider. Et cette foule, ne voyant pas d'exemples salutaires, a fait de la force son dieu, elle ne veut plus et ne sait plus écouter ceux qui, dans les moments de crise douloureuse, se souviennent de la mission qui leur incomberait s'ils n'avaient pas abandonné « le parfum des saintes solitudes », comme disaient jadis les rêveurs, qui deviennent une véritable rareté. Elles sont sombres, les époques qui n'ont pas de rêveurs susceptibles de s'extasier devant un mirage et de s'apitoyer sur une âme en peine ou sur une fleur brutalement séparée de sa tige.

Lorsqu'une rose se balance,
 Qu'une main vers elle s'élançe
 Pour interrompre sa chanson,
 Alors passe au fond de mon âme
 Un frisson, et je trouve infâme
 Qu'on cueille la rose au buisson.
 Car toutes les roses coupées
 Sont autant de larmes versées
 Sur les épines du buisson.
 Un crime est lourd dans cette vie.
 Ah ! ne troublez pas l'harmonie
 Qui fait une âme en sa chanson !
 Car toutes les âmes blessées
 Sont autant d'âmes affaissées,
 Telles les fleurs loin du buisson ¹.

1. Auteur inconnu.

La disparition de la poésie et l'arrivisme morbide qui sévissait avant la guerre dans tous les pays, dans toutes les sphères, dans tous les domaines sociaux, voilà l'une des causes morales de cette guerre. Arriver vite et jouir ou avoir l'air de jouir, arriver coûte que coûte, en écrasant ceux qui gênent...

Ce n'est point seulement en Allemagne que retentissent les terribles paroles : « Soyons durs ! » La botte allemande et le knout moscovite, par exemple, se valent. Tout le monde le sait en Europe et tout le monde se tait en ce moment : la délivrance de la France et de la Belgique est en jeu. Un ministre français¹, parlant dernièrement aux membres de son parti, s'est exprimé ainsi : « Vous pouvez dire sans crainte que sans la Russie nous aurions été débordés. Réfléchissez à cela chaque fois que vous êtes heurtés par quelque conséquence du régime intérieur de ce grand pays. N'oubliez pas que les Alliés, tous ensemble, combattent pour la cause du droit. » Évidemment. Taisons-nous.

*
**

Un publiciste russe réclame qu'on enlève des bibliothèques tous les ouvrages alle-

1. Sembat.

mands. Un autre demande qu'on ne joue plus de musique germanique dans les conservatoires. « *La Vie pour le tsar* nous suffit. » Aucune exception, pas même pour Beethoven, car « il n'est pas sûr que Beethoven soit d'origine flamande ¹ ». *La Vie pour le tsar*, malgré le charme ingénu de certaines mélodies et l'accent de fanatisme farouche de deux ou trois scènes, n'est plus actuellement qu'un document historique. La Russie possède des compositeurs qui ont plus de talent que Glinka. Personne ne nie l'originalité de la musique russe ; nous admirons tous Borodine, Moussorgsky, Balakirev, Rimsky-Korsakov, etc., mais vraiment il faut vivre à l'époque des tranchées pour concevoir l'idée de bannir la musique de Beethoven, parce qu'il n'est pas certain que ce dernier ne soit pas d'origine allemande !

Il m'a été donné précisément d'assister, il y a quelques jours, — dans une maison amie, milieu antiallemand, — à un concert privé, organisé en souvenir du fils du logis, tombé au champ d'honneur à l'âge de vingt-huit ans, grand musicien et fervent admirateur de Beethoven. On a exécuté la *Neuvième sym-*

1. Appendice IV.

phonie, l'*Ut mineur* (op. 67) et le *Benedictus*. Nul des assistants ne s'est demandé de quelle origine était celui qui faisait palpiter nos cœurs. Nos oreilles se sont fermées aux échos du canon et aux bruits du dehors, pour s'ouvrir à des voix pénétrantes qui émanaient d'un sanctuaire très pur et très noble. Dans les circonstances actuelles, il semblait que ces voix murmuraient : « Partagez-vous la terre, massacrez-vous les uns les autres, vous n'arriverez jamais à enchaîner ces fous sublimes qui, par la puissance intérieure de leur être, savent s'élever au-dessus de l'humanité. Leur vie abreuvée d'amertumes, leurs douleurs, leurs joies, leurs déceptions, leurs triomphes sont de tous les temps et de tous les peuples. Aucun pouvoir, aucun or, aucune force n'est en mesure de lutter avec eux; on peut les insulter, on peut les dédaigner, on peut les briser, on n'enchaîne pas leur âme à un coin déterminé du globe, car leur âme est universelle... »

V

JUILLET 1915

Tsargrad. — Un peu d'histoire. — Le testament de Pierre le Grand. — Actualité rétrospective. — Confédération slave. — L'aigle moscovite et le croissant ottoman. — La Russie et la théorie du gigantisme. — Sainte-Sophie.

Dès le début de l'expédition des Dardanelles, une sorte de fièvre a saisi la sainte Russie. On n'entend parler que de Constantinople, *Tsargrad* pour les slavophiles. « Constantinople, ville russe ! ville russe de droit. » Ce rêve caressé pendant des siècles semble tout près de se réaliser. Au fait, quels droits les Russes ont-ils sur Constantinople ?

Dans la seconde moitié du neuvième siècle, des sauvages, sortis de la Scythie, apparurent tout à coup au nombre de 15 ou 20.000 sur les rives du Bosphore ; ils arrivèrent par les bouches de l'Euxin, montés sur des troncs de hêtres ou de bouleaux creusés en forme

de barque ; les dépouilles des bêtes des forêts étaient leurs vêtements ; la chair des chevaux, rôtie, était leur nourriture ; ils adoraient les dieux cruels auxquels ils immolaient des victimes humaines ; cette horde du Nord, pauvre et rapace, qui venait s'abattre ainsi sur la riche Byzance, c'étaient les ascendants des Russes.

Les habitants de Constantinople, effrayés, ne pensèrent pas que les efforts des hommes pussent suffire pour se défendre contre de tels hôtes ; ils invoquèrent le ciel et les légendes byzantines nous parlent des voiles sacerdotaux trempés pieusement dans la mer et soulevant une tempête qui engloutit les barbares. Ceux qui parvinrent à se sauver, frappés du prodige, reçurent le baptême et retournèrent dans leur pays avec un prêtre destiné à y porter la parole évangélique.

Tel est le point de départ légendaire des revendications des Russes. Historiquement, ils firent contre l'Empire byzantin quatre expéditions principales par mer¹, du milieu du neuvième siècle au milieu du onzième siècle, et une par terre dans la seconde moitié du dixième siècle.

Bien que le système hydrographique de la

1. 865, 904, 941 et 1043.

Russie méridionale attirât les Russes vers la mer Noire, ceux-ci ne furent pas pour Byzance un ennemi très dangereux; ils ne pouvaient tenter que des incursions et avec des effectifs relativement faibles; ils avaient à craindre les Pétchéniégs nomades qui pouvaient couper leurs communications avec la mer Noire et se jeter facilement sur Kiev, centre de leur puissance.

Les entreprises de la Russie contre la Porte furent plus redoutables; elles datent de 1677, époque à laquelle le prince Mentchikov, avec une flotte et une armée derrière lui, déclara à sa façon les volontés de son souverain. Depuis le traité du tsar Fiodor III, qui chassait les Turcs du Dniester et commença à ouvrir la mer Noire aux navires russes, jusqu'au traité de Nunkiar-Kalessi, en 1833, qui mit dans la poche de l'empereur Nicolas I^{er} la clef des Dardanelles, appelés par Alexandre I^{er} une « des portes de ma maison », combien a été forte et prompte la marche de l'empire du Nord! Les coups de la Russie marquent la décadence même de la puissance ottomane. Par étapes, les Russes se rapprochent peu à peu de leur but tant convoité.

En 1770, Catherine écrivait à Voltaire :
« Pour ce qui est de la prise de Constanti-

nople, je ne la crois pas si prochaine; cependant il ne faut pas, dit-on, désespérer de rien. » En imposant le traité de Kainardji (1774), qui lui donna entre autres la partie est de la presqu'île de Crimée, la Russie étendit la main sur l'Empire ottoman affaissé. La situation actuelle en Orient est sortie tout entière de ce traité où l'habileté des négociateurs russes se trouvait en présence des plus rares incapacités ottomanes. Les guerres qui se succédèrent de 1809 à 1878 fortifièrent ces triomphes.

Deux fois — en 1856 et en 1878 — la Russie fut sur le point de prendre Constantinople. C'est grâce à l'intervention anglo-française qu'elle n'a pas réalisé son rêve. La voici maintenant prête à planter la croix sur le dôme de Sainte-Sophie, avec l'agrément, paraît-il, de la France et de l'Angleterre. « L'univers reconnaît enfin nos droits! » s'écrient les Russes, car ces droits leur paraissent indiscutables. D'après eux, Constantinople doit appartenir à la nation qui, de nos jours, représente l'idée de l'ancienne Byzance. Il est évident que c'est la Russie qui représente cette idée.

Sans doute, Constantinople fut à partir du sixième siècle la métropole de l'hellénisme et le dernier refuge des traditions littéraires

ou artistiques du peuple grec. C'est aux Grecs que les Turcs ont pris Constantinople, n'est-ce pas aux Grecs qu'il faudrait le rendre ? Les Bulgares aussi y ont quelques droits. Dès le neuvième siècle, la civilisation byzantine pénétra en Bulgarie, propagée par les rois qui s'inspirèrent des idées byzantines pour fonder la monarchie absolue. Les jeunes nobles bulgares allèrent s'instruire dans les écoles de Constantinople ; le premier tsar bulgare, Siméon (892-927), y fut élevé. Sous la domination des empereurs byzantins, la Bulgarie fut reliée administrativement et politiquement à Byzance¹.

Mais toutes ces prétentions appartiennent à la catégorie des soi-disant « droits historiques » que les panslavistes russes ne reconnaissent pas chez les autres.

D'ailleurs, le fameux testament de Pierre le Grand, qu'il soit ou non apocryphe, ainsi que certains l'affirment, n'indique-t-il pas la voie à suivre pour réaliser l'extension de l'Empire moscovite : la domination exclusive sur la mer Noire, la possession du Bosphore et de la mer Égée, Constantinople ville russe, etc. ?

1. Ces lignes furent écrites bien avant l'entrée en guerre de la Bulgarie et avant l'attitude équivoque du gouvernement grec. Voir le *Chapitre VII*.

*
**

Pour tout panslaviste russe, la possession de Constantinople par la Russie est indispensable à la solution de la question d'Orient et à la création d'une fédération slave — autre rêve des Russes — dans laquelle, « bon gré, mal gré, entrèrent tôt ou tard certaines nations non slaves : les Grecs, les Roumains, les Hongrois. On ne saurait considérer comme un élément étranger les Grecs et les Roumains, parce que le manque de parenté de sang est remplacé chez eux par une parenté d'esprit, puisque, sans être slaves, ce sont toujours des nations orthodoxes. Ce qui est non slave chez ces nations, ce sont des prétentions ambitieuses à maintenir leurs particularités, ambitions entretenues par les promesses et les flatteries des ennemis occidentaux du monde slave. Les Hongrois, ayant fait invasion dans les pays slaves, doivent partager le sort de la grande race slave, mais ils resteraient dans une situation secondaire et subordonnée. La grande fédération slave aura assez de force pour digérer tout ce qui pourrait entraver son développement : elle aura assez de puissance pour empêcher qu'un seul cheveu tombe de la tête d'un Slave. »

J'emprunte cette citation à l'ouvrage du célèbre panslaviste Danilevsky, *la Russie et l'Europe*¹. L'auteur nous offre même un projet de composition de la fédération slave. Le voici, à titre de curiosité : I. L'empire russe, avec la Galicie et la Ruthénie hongroise. — II. Le royaume tchéco-moravo-slovaque et toute la partie nord-ouest de la Hongrie. — III. La Serbie, le Monténégro, la Bosnie et l'Herzégovine, la Vieille-Serbie, l'Albanie du nord, la Serbie hongroise, la Croatie, la Slovénie, la Dalmatie, etc. — IV. La Bulgarie, une partie de la Roumélie et de la Macédoine. — V. La Roumanie, la Valachie, la Moldavie, une partie de la Bucovine, la moitié de la Transylvanie, la partie occidentale de la Bessarabie habitée par des Moldaves. — VI. La Grèce et toutes les îles de l'Archipel, de Rhodes, de la Crète, de Chypre et de la rive asiatique de la mer Égée. — VII. La Hongrie et la Transylvanie. — VIII. Constantinople avec les parties limitrophes de la Roumélie et de l'Asie Mineure, les rives du Bosphore, la mer de Marmara, les Dardanelles avec la péninsule de Gallipoli et l'île de Ténédos.

La Pologne ne figure pas dans cette énu-

1. Pages 369 et 396, 4^e édition, Saint-Petersbourg, 1889.

mération. Danilevsky est très embarrassé. Le plus sage, d'après lui, serait pour la Pologne d'entrer dans la confédération slave. « Mais il est bien possible que la question polonaise soit résolue dans un sens défavorable à la Russie. Alors cet État deviendrait le centre d'intrigues révolutionnaires dirigées contre les départements occidentaux de la Russie. Celle-ci serait donc forcée, à la première occasion, de détruire ce nid mal-faisant. Si même la Pologne entraît dans la fédération, mais cherchait à abuser de l'indulgence de la Russie, celle-ci n'hésiterait pas à employer, le plus souvent possible, le gant en peau de hérisson employé jadis par Mouravief et à étouffer simplement la Pologne. »

Ce gant est usé à jamais et, à l'heure actuelle, la Russie trouve prudent de modifier quelques lignes du programme tracé par Danilevsky, mais l'ouvrage de ce dernier n'en reste pas moins le catéchisme le plus complet du panslavisme ou plutôt du pan-russisme. Car le panslavisme comme tendance à l'union et même à la solidarité des peuples de race slave est dépourvu de toute base réelle. C'est une fiction marquant une théorie politique intéressée.

Quand on étudie de près le mouvement

panslaviste, on est plus frappé par l'étendue et par la multiplicité des haines que par les élans de fraternité et de concorde. Les peuples de race slave ont suivi, au cours de l'histoire et de la civilisation, des voies absolument différentes; leurs aspirations et leurs buts ne sont pas les mêmes, chacun aspire surtout à la liberté et à l'indépendance. Il n'y a pas de Slaves comme unité ethnique ou politique. C'est le vœu séculaire des nationalistes russes de les unifier et de les « protéger » tous, vœu réalisable seulement au détriment des individualités nationales.

*
* *

Les circonstances ne sont pas favorables pour aborder cette question. Revenons à Constantinople. Les avantages que la Russie retirerait de la possession de cette ville sont incalculables. Elle lui donnerait la sécurité complète de ses frontières méridionales et lui faciliterait la défense de ses côtes, dans toute éventualité. La coûteuse et difficile défense de la longue ligne de ses frontières méridionales serait réduite à la défense d'un seul point très facile à protéger par suite de sa situation stratégique. En s'emparant de Constantinople et des Dardanelles, la Russie

aurait à sa disposition toute l'Asie Mineure, des pays riches par leur grande fertilité et qui n'ont besoin que de sécurité et de routes pour faciliter le transport de leurs produits. Rapprochée d'Odessa, cette brillante création du duc de Richelieu, Constantinople recevrait comme une impulsion continuelle du centre même de la Russie, et rien de pareil ne se serait vu dans l'histoire des dominations humaines.

Moralement, la prise de Constantinople par la Russie aurait un lendemain d'une portée considérable. Lorsque l'aigle moscovite remplacera le croissant ottoman et que les cantiques grecs retentiront sous les voûtes de Sainte-Sophie, il y aura quelque chose de changé dans l'univers. L'Église orthodoxe, dont l'intolérance est connue, se posera comme maîtresse et triomphante; le tsar, empereur et chef religieux, ne supportera aucune rivalité autour de son Église; il combattra toute liberté, toute indépendance, se verra condamné, par la force des choses et pour la conservation de sa puissance, à une législation oppressante. Nous ne nous approchons pas seulement de la résurrection de l'ancien Empire byzantin, nous nous approchons de la réalisation du désir séculaire de la Russie panslaviste : détruire la civilisa-

tion européenne et la remplacer par le régime tsariste, devenu le maître du monde.

*
**

J'ai tort d'écrire ces lignes. Le moment est mal choisi. La Belgique et la France sont toujours ravagées par l'ennemi sans scrupules dont je vois de près la piraterie. Quand le feu est à la demeure, on ne critique pas ceux dont le concours pour éteindre les flammes paraît précieux. J'aurais préféré analyser un chef-d'œuvre littéraire, mais la vie intellectuelle russe dort profondément.

C'est le militarisme allemand qui a jeté l'Europe libérale dans les bras de la Russie autocratique, et il n'y a point dans l'univers un seul être pensant qui, ayant vu ce militarisme à l'œuvre, n'en désire la destruction. On y arrivera. Mais, le militarisme allemand détruit, il s'agira de savoir si la vraie civilisation européenne doit vivre et progresser, ou bien si elle doit céder la place à la civilisation moscovite.

J'ignore si la France républicaine et la libre Angleterre obtiendront l'entrée de la Russie dans la voie du vrai progrès, de la tolérance religieuse et politique, de la reconnaissance effective des droits des nationalités.

tés, etc. A ce prix, il serait peut-être permis d'envisager avec sérénité l'agrandissement inouï d'un empire qui, il y a à peine deux siècles, ne comptait point dans les destinées du monde, et dont les gigantesques pas semblent trouver le globe trop petit ! Mais, si cette guerre néfaste ne doit amener aucun changement dans la politique intérieure de la Russie, il est au moins souhaitable que la France et l'Angleterre mettent amicalement leur alliée à la raison et l'empêchent de réaliser ses effrayantes convoitises sur l'Orient, convoitises si contraires au progrès, à la liberté de toute l'Europe et de la Russie elle-même, car c'est l'étendue démesurée de ce pays géant qui est l'une des causes de son organisation défectueuse.

Le gigantisme, dans tous les domaines, est un trouble pathologique de croissance. Les géants présentent presque toujours quelques anomalies physiques ou psycho-morales. Beaucoup de géants conservent certains organes incomplètement développés : absence de poils sur le visage, une voix grêle, la figure d'un enfant vieillot, une mentalité enfantine, etc. En biologie, on donne le nom de *géants*, non pas à tous les individus d'une haute stature, mais seulement à ceux qui, outre la haute stature, of-

frent certaines anomalies pathologiques bien définies ; l'ensemble de ces anomalies constitue, avec la taille excessive, le syndrome auquel on réserve le nom de gigantisme. Cette théorie s'applique fort bien à la Russie. Qui nierait que, outre sa croissance inusitée, la Russie présente de nombreuses tares d'ordre psycho-social et psycho-moral ? Ne la chargeons pas encore de Constantinople ! Constantinople doit devenir port international et libre.

*
* *

Quant à Sainte-Sophie, on lui trouvera sans peine une destination. C'est dommage qu'on ne puisse pas y installer un temple de la paix : celui de la Haye est déjà à louer et, depuis le mois d'août dernier, nul locataire ne se présente. Quelle destinée émouvante que celle de cette église, bâtie sur le Forum, à la place d'une basilique en charpente qui elle-même fut brûlée plusieurs fois ! Justinien avait résolu de construire une église dont les proportions et la magnificence effaceraient la renommée du temple de Salomon ; pour en augmenter la superficie, il acheta toutes les maisons environnantes ; pour l'embellir, il enjoignit aux gouverneurs

de province de lui envoyer les dépouilles des monuments païens. De Rome vinrent huit colonnes de porphyre enlevées à un temple du Soleil; le préteur Constantin d'Ephèse expédia des colonnes en marbre vert. L'empereur surveilla lui-même la construction; après avoir posé la première pierre, pendant que le patriarche priait solennellement pour la réussite de l'œuvre, il se fit construire un oratoire au milieu des chantiers et vint chaque jour visiter les travaux, dont la direction fut confiée à deux architectes originaires d'Asie: Anthemius de Tralles et Isidore de Milet. Sous leurs ordres se trouvaient cent chefs de chantier qui commandaient chacun à cent ouvriers.

On évalue à 360 millions de francs la dépense totale. Pour doter son église, l'empereur lui assigna 365 domaines dans les environs de Constantinople; le clergé comprit plus de 500 prêtres et les dons d'ornements sacerdotaux, de vases d'or, de reliques constituèrent un trésor incomparable. Les travaux avaient duré seulement cinq ans: le 27 décembre 537, Justinien inaugura le temple. La grande coupole s'écroula en 558; la nouvelle coupole, bâtie en 562 par un neveu d'Isidore de Milet, est beaucoup moins audacieuse que la première.

Lors de la prise de Constantinople (1453) par les Turcs, l'église fut changée en mosquée, dépouillée de toutes ses œuvres d'art; les mosaïques furent recouvertes de chaux, et, sous différents Mahomet, quatre minarets furent élevés autour de la coupole. En 1847, Sainte-Sophie menaçait ruine lorsque Abdul Medjd en confia la restauration à l'architecte italien Fossati. Aujourd'hui, — j'ai visité Sainte-Sophie pour la dernière fois en 1907, — l'extérieur paraît lourd et déprimé. La décoration a disparu et la plus grande coupole est étayée par des contreforts. A l'intérieur on trouve encore les colonnes multicolores finement ouvragées, les colonnes en porphyre rouge des absides, le pavé en marbre de Proconnèse. Les mosaïques à fond d'or, la fontaine au milieu de l'atrium, toute l'iconostase, l'autel qui était une table d'or ornée de pierres précieuses et beaucoup d'autres ornements ont disparu.

Les Russes prétendent que c'est à eux de restaurer la basilique et, sans doute, le byzantinisme et son ancienne magnificence ¹. Cela n'est vraiment pas nécessaire au bonheur des nations ni même à la grandeur de la Russie.

¹ Depuis le mois de mars 1917, la Russie est bien loin du byzantinisme et de l'impérialisme tsarien.

VI

OCTOBRE 1915

France et Russie. — Moscou et les Moscovites. — La censure et la presse. — Soldat russe et soldat français. — *L'Art de vaincre* de Souvorov. — *Nitschévo!* — La Douma d'État. — Arméniens, Israélites, Polonais. — La mort du sociologue E. de Roberty. — Nietzsche jugé par un Russe. — Zarathustra et Raskolnikov. — La douleur dans le roman russe et dans le roman allemand.

Les Allemands manquent de psychologie. On dit qu'ils sont très renseignés. Sans doute, mais ils sont informés des choses ; la psychologie des individus, comme la psychologie collective des peuples, leur échappe. Ils comptent toujours sur une révolution en Russie, sur des divisions et même sur des émeutes en France. L'idée ne leur vient pas qu'ils prennent leur désir pour la réalité et qu'il est beaucoup plus facile d'allumer une torche incendiaire que de l'éteindre au moment voulu.

Jamais la France n'a été aussi unie, aussi

calme, aussi résolue, aussi digne et morale-ment belle. Le peuple français excite l'admiration toujours grandissante de l'univers. Comment pourrait-il en être autrement quand on constate la rude tâche qu'il a accomplie et qu'il accomplit chaque jour ?

La France entière est vivifiée par une confiance absolue dans l'avenir. Tous sont animés d'une énergie incomparable, tous sont pénétrés de cette invincible foi qui réalise l'impossible. Une campagne d'hiver s'impose ? Eh bien, on fera une campagne d'hiver ; tout le monde est prêt, soldats et civils, non pas, certes, le sourire aux lèvres, mais avec la conscience de la nécessité et du devoir à accomplir.

Quant à la Russie, elle non plus n'a jamais été aussi décidée, les revers ont fortifié l'union nationale au lieu de l'affaiblir. La Russie n'a plus qu'une tâche, qu'un devoir, qu'un but : vaincre. Tout ce qui ne se rapporte pas à la guerre est inexistant et misérable. Un seul souci hante les esprits : la victoire. Les marchands moscovites ont dernièrement défait les cordons de leurs bourses et ont réuni entre eux la somme de dix millions de roubles pour accélérer la fabrication des munitions. Ce geste spontané a été immédiatement imité par d'autres villes.

C'est encore Moscou qui, la première, a fait entendre sa voix, ferme et résolue, affirmant « que la guerre doit durer à tout prix jusqu'à la victoire » et demandant « la création immédiate d'un conseil de défense nationale constitué par les hommes politiques jouissant de la confiance générale ».

Moscou a toujours été à la tête de tout mouvement patriotique, elle n'a pas changé, pas plus qu'elle n'a modifié le pavé pointu de ses rues. Sur la place Rouge, qui fait face à la rivière et d'où le regard s'étend au loin, par-dessus la ville, sur les collines entre lesquelles coule paisiblement la Moskva, se dresse le monument du boucher Minine et du prince Pojarsky qui, au dix-septième siècle, affranchirent Moscou de l'envahisseur. Au point de vue de l'art, ce monument, œuvre du sculpteur russe Martoss, n'est pas bien merveilleux, mais l'un de ses bas-reliefs représente les sacrifices faits pour la libération de la patrie : les pères amènent leurs fils, les femmes apportent leurs bijoux. La Russie revit maintenant ces mêmes heures patriotiques.

On ne trouve pas trace de pessimisme dans la presse russe, tout au plus de la mauvaise humeur à l'égard de l'administration imprévoyante, déjà flétrie du haut de la tribune

de la Douma par les représentants de tous les partis. La censure est devenue aussi douce que possible, elle laisse déplorer presque librement que les tchinovniks, au lieu de s'occuper de la défense nationale, n'aient pas cessé de continuer leur politique étroite et mesquine. Les journaux sont très curieux à lire. On y trouve des articles qui stupéfient par leur hardiesse... accusatrice. Une chose à noter : nul en Russie ne rend le soldat responsable de certaines retraites. Le soldat russe se bat quand on lui ordonne de se battre, il recule quand on lui dit de reculer.

*
* *

Le soldat russe diffère de son camarade français. Ce dernier veut savoir ce qu'il fait, il compare, apprécie et juge, il reconnaît la nécessité de la discipline, il se l'impose lui-même ; le soldat français d'aujourd'hui est devenu excessivement modeste, il ignore le panache et n'est plus disert. Il sait pourquoi il se bat, pourquoi il donne sa vie, il a une conscience nette de la grandeur de sa tâche. Le soldat russe ne discute pas, ne juge pas, il n'y est point habitué. La discipline pour lui est un commandement divin

qu'il ne faut point raisonner. Il l'observe ponctuellement¹. Il est moins débrouillard, moins mordant que son camarade français ; comme lui, il est brave, endurant, capable de grandes prouesses, mais il s'élève plus rarement jusqu'à l'initiative personnelle : il faut qu'il soit dirigé, même dans sa prière. Il n'y a rien de plus impressionnant — au point de vue esthétique — que la prière collective d'un régiment russe.

On prétend que le soldat russe est « rudement conduit ». N'exagérons rien. L'officier russe est beaucoup plus humain que l'officier allemand. Le nombre d'officiers démocrates est devenu considérable depuis la guerre russo-japonaise. Les officiers russes ménagent généralement leurs hommes, ils restent fidèles à l'esprit, sinon à la lettre du fameux conseil de Souvorov dans son *Art de vaincre* : « Si quelqu'un ne ménage pas ses hommes, qu'on le mette aux arrêts, s'il est officier ; qu'on le fouette, s'il est sous-officier ou caporal, et qu'on donne aussi les verges à celui qui ne se ménage pas lui-même. »

Le soldat russe, particulièrement le moujik, est bon. Je me souviens d'un conte de Tourguéniev. Le soldat Iégor, le plus disci-

1. La révolution a complètement modifié la psychologie du soldat russe.

pliné de sa compagnie, est accusé d'avoir volé deux poules à une vieille paysanne : « Qu'on le pend ! » dit le commandant. Impossible de désobéir : la discipline ! On saisit Iégor, on le mène au supplice. Il crie, livide : « Devant Dieu, ce n'est pas moi ! » La paysanne elle-même est frappée de terreur, elle ne s'attendait pas à un ordre aussi cruel. Elle pleure, mais cela ne sert à rien. Iégor, que le prêtre a déjà confessé, se tourne vers l'officier dont il était l'ordonnance : « Dites-lui, Votre Honneur, de ne pas tant se désoler : je lui ai déjà pardonné ! »

La prise par l'ennemi de quelques centres importants est regrettable, mais cela ne diminue point la valeur ni la force matérielle et morale, redoutable, de l'armée russe. Les Allemands ne sont pas au bout de leurs surprises, ils ignorent la puissance mystique du *nitschévo* moscovite, mot intraduisible, à double sens. Le Russe aime dire à son adversaire : « Tu crois avoir raison ! *Nitschévo, podojdi*. Ce n'est rien, attends, on verra. » Telle ville est prise, telle ville est évacuée ? *Nitschévo ! Ce n'est rien*. Attendons le résultat final.

Ce *nitschévo* national, le réveil de la Douma, qui prend de plus en plus conscience de ses droits et dont la séance du 2/15 août dernier marque une date dans l'évolution intérieure de la Russie, les heureux changements opérés dans la haute administration, ont aiguisé les activités, les ardeurs et les volontés.

Ce qui paralysait jusqu'à présent l'activité de beaucoup de Russes, c'était la sensation constante d'être inutile, d'être de trop. Par association d'idées, c'est encore un récit de Tourguéniev — *Un homme de trop* — qui illustrera ma pensée : « Je suis un homme de trop, un homme superflu. Plus je scrute les profondeurs de mon être et de ma vie passée, plus nettement je constate la triste justesse de cette expression. Je suis un homme surnuméraire, un homme dont le monde peut parfaitement se passer. Il est là et personne ne s'en aperçoit. Il n'y est plus et personne encore n'y prend garde. Partout j'entends : « Qu'est-ce que c'est encore « que celui-là, qu'on n'a pas invité, qu'on ne « connaît pas, dont on n'a que faire? » Il n'y a pas de place pour moi, nulle part. » Ce sentiment — résultat d'une longue absence de liberté sociale — amoindrissait chez beaucoup de Russes le besoin et la faculté d'agir.

Une société peureuse et misérable ne veut pas, ne peut pas, n'agit pas. C'est dans la liberté que l'homme prend conscience de ses facultés, que naît sa dignité et s'exalte son désir d'action.

La promesse solennelle faite à la tribune de la Douma que « la politique intérieure sera désormais pénétrée d'un principe d'impartialité et de bienveillance à l'égard de tous les citoyens russes, sans distinction de croyance et de langue », est capable de réveiller bien des consciences et des volontés. Ces promesses seront tenues. La Russie le doit au monde civilisé, elle le doit surtout à la France et à la Belgique qui luttent avec elle et un peu pour elle.

Puisqu'on a l'air de comprendre en haut lieu les méfaits de la bureaucratie, il faut en finir et entrer délibérément dans une ère nouvelle. La Russie a besoin de toutes ses forces nationales.

*
* *

D'ailleurs, — je l'ai déjà dit dans une de mes précédentes chroniques, — les peuples de Russie n'ont pas attendu des promesses officielles pour faire leur devoir vis-à-vis de la patrie en danger. Ainsi les Arméniens,

qui n'ont pas toujours été traités avec équité, se battent pour la Russie avec un héroïsme, une loyauté à toute épreuve. Les volontaires arméniens se comptent par milliers et ils se recrutent parmi toutes les classes de la société. C'est à la Russie que leurs frères malheureux de Turquie viennent demander asile et protection. Tous, sans doute, aspirent vers leur autonomie : ils la méritent depuis longtemps et ils l'obtiendront, à coup sûr, un jour. En attendant, entre la Turquie et la Russie, ils n'hésitent point.

Les Arméniens comptent parmi les éléments les plus instruits, les plus civilisés du Caucase ; on trouve parmi eux des poètes et des artistes remarquables. Tiflis et Bakou sont non seulement des centres industriels, ce sont aussi de vrais centres intellectuels.

J'ai déjà eu l'occasion de parler de l'attitude patriotique des Israélites. Voici un témoignage récent d'un ancien député à la Douma : « La guerre déclarée, la population juive de Russie témoigna de son attachement à sa patrie, plutôt marâtre pour elle. Dans toutes les villes et dans tous les bourgs de la « zone de résidence » se pressèrent, en de grandes manifestations patriotiques, des Juifs descendus dans les rues avec les rouleaux de la Sainte-Tora et des drapeaux na-

tionaux. La grosse bourgeoisie juive alimenta largement les collectes faites au profit des victimes de la guerre; beaucoup de jeunes gens juifs s'engagèrent dans l'armée. Ce zèle des Juifs provoqua même chez les antisémites russes un étonnement que l'un d'eux exprima dans la phrase suivante : « Ja-
« mais je n'aurais cru les Juifs si aimables¹ ! » J'aurais bien voulu reproduire en entier l'admirable discours de M. Fridmann, député de Kovno, prononcé à la Douma le 2 août : « ...Les Juifs ont donné à la défense nationale tous leurs mobilisables, même leurs fils uniques. Des étudiants juifs qui faisaient leurs études à l'étranger ont rejoint leurs corps en Russie, ou se sont engagés comme volontaires dans les armées alliées. Quand la jeunesse sioniste s'est trouvée dans l'alternative d'opter pour la nationalité ottomane ou d'être expulsée de Palestine, elle a préféré partir pour Alexandrie et se joindre aux armées anglaises. »

Malgré cela... Non, non, je ne citerai pas un seul des faits émouvants dont le député de Kovno a fait la preuve à la tribune de la Douma et qui ont arraché à Milioukov cette exclamation : « Tout pâlit devant les crimes

1. Alexinsky, *la Russie et la guerre*, p. 176. Paris, Colin.

commis à l'égard des Juifs! » Disons seulement que les nationalistes et les antisémites, dont les sympathies pour la « manière » allemande sont notoires, sont allés jusqu'à approuver les Allemands d'avoir fusillé les étudiants juifs russes de l'université de Liège¹. Quant à leur rôle dans la terrorisation de la population juive en Pologne, il vaut mieux ne pas en parler pour le moment. Je passerai aussi sous silence l'attitude des Polonais². Comme documentation, je ne possède, d'ailleurs, sur cette pénible question, que des coupures de journaux, et je n'ai pas l'habitude de considérer les articles de la presse quotidienne comme documents historiques.

La Douma a fait table rase de toutes les calomnies contre les Israélites et a rendu hommage aux Juifs comme aux Polonais et à tous les peuples de Russie. Il y a 300.000 Juifs dans l'armée russe et nul antagonisme n'existe entre eux et les soldats orthodoxes. Les Polonais combattant bravement pour la liberté sont, à coup sûr, plus nombreux. Espérons que le peuple polonais n'oubliera pas les paroles du poète slave : *Sam svobody*

1. *Rousskoïé Znamia*, journal de Pétrograd, 9 décembre 1914.

2. Voir le chapitre IX, p. 153.

kdo haden svobodn zna vaziti hazdon (Celui qui est digne de la liberté saura respecter toute liberté).

Le spectacle terrifiant de la Pologne et de la Lituanie crie à tous : solidarité et union. Des millions de réfugiés dont tous les biens sont dévastés, brûlés, rasés, se sont répandus sur les routes intérieures de la Russie. La misère de ces masses est atroce. Des milliers d'enfants en bas âge, échappés à l'envahisseur, meurent par défaut de nourriture appropriée et, très souvent, par défaut de toute nourriture. La Russie paye cher ses égarements passés. Et elle n'est pas seule, hélas ! à expier ses péchés. Je m'arrête.

Dans la terrible mêlée actuelle, tous ceux qui ont l'honneur de tenir une plume ont plus que jamais le devoir de la discipliner. Une phrase malheureuse, involontairement échappée, peut dépasser la pensée de l'écrivain ou être mal comprise. Les faux interprètes ne manquent pas, non seulement parmi les ennemis, mais aussi, ce qui est parfois plus dangereux, parmi les amis. Il faut posséder un sens critique bien développé pour ne pas confondre la mauvaise humeur passagère, l'idée, le sentiment et le fait. Ainsi se créent des légendes, s'établis-

sent des calomnies, des accusations, des réputations imméritées, des mensonges qui, à force d'être répétés, deviennent, pour les esprits simples, des vérités quasi historiques. Mais ce n'est pas dans cette revue, qui depuis la guerre n'a pas imprimé une seule ligne contre les Alliés, que ces mensonges trouveraient un refuge.

*
* *

L'assassinat du sociologue russe E. de Roberty n'a aucun caractère politique. Le mobile du crime est le vol. De Roberty n'était pas un politique militant, il appartenait au parti modéré des constitutionnels démocrates; en 1905, il se prononça pour l'abolition des privilèges des nobles.

La dernière lettre que j'ai reçue de lui date de mars dernier; il déplore la guerre, trouve pour blâmer l'invasion de la Belgique des mots aussi durs que justes, et, autant que cela est possible dans une lettre qui doit passer par la censure, il espère pour la Russie une transformation intérieure.

Malgré son nom espagnol, legs d'aïeux émigrés en Russie au siècle de Catherine, E. de Roberty, né en Russie en 1843, avait une mentalité bien russe. Il n'écrivait cepen-

dant qu'en français. Parce qu'il avait publié, au début de sa carrière, un livre sur Auguste Comte, on l'a toujours considéré, à tort, comme positiviste. En réalité, les rêveries hégéliennes, le positivisme français, le mysticisme réaliste slave, mélangé d'idéalisme ontologique, ont une part égale dans sa sociologie, qui est un composé curieux, assez complexe et suffisamment embrouillé pour que nous ayons le droit d'octroyer au disparu le titre de métaphysicien de la sociologie.

Puisqu'on parle, plus que jamais, de Nietzsche, je dois noter que de Roberty est l'un des Russes qui ont le plus originalement compris l'auteur d'*Also sprach Zarathustra*¹. Nietzsche lui apparaît comme l'un des plus nobles penseurs de notre époque. « Il nous charme par les nombreuses vérités de détail qu'il découvre dans la vie, il nous charme presque autant par ses contradictions qui sont singulièrement suggestives et nous frappent toujours comme la confession loyale d'une conscience. C'est un précurseur, une sorte de Jean-Baptiste. » Roberty ne croit pas que la postérité oublie un jour les services exceptionnels rendus par Nietzsche et

1. Appendice V.

son prédécesseur Stirner à la cause de la pensée et de la recherche libres. « La foule des esprits médiocres et des consciences apeurées ne pardonne pas à Nietzsche son attitude irrespectueuse vis-à-vis des textes et des prétextes, des grandes règles et des idoles adulées de la morale courante. » Or, loin d'être un indice d'indifférence en matière morale, les négations de Nietzsche témoignent d'un désir brûlant de moralité supérieure. Personne, sauf peut-être Spinoza, n'aima le bien avec cette véhémence et ne détesta le mal aussi fougueusement. « Nietzsche, qui recommande la dureté envers soi-même et les autres, qui fulmine contre la pitié, se révèle, en fin de compte, comme l'altruiste le plus ardent de toute notre époque. » Ce qui a pu le faire prendre pour un égotiste intransigeant, c'est que son altruisme dépasse le niveau atteint par la morale antique et la morale chrétienne et même la ligne où s'arrête de nos jours, un peu confuse et désorientée, la morale des croyants et celle des incroyants. L'altruisme de Nietzsche tend à dépasser la solidarité sociale, « le simple égoïsme communautaire », selon l'expression de de Roberty. D'autre part, Nietzsche, ce fougueux pessimiste qui maudit la conscience du mal universel bien plus

encore que le mal en soi, ne se dévoile-t-il pas ailleurs optimiste des plus convaincus, amoureux passionné de la vie quand même ? Il n'hésite pas une seule minute à mettre dans la bouche d'un infortuné parlant à la mort cette apostrophe : « Est-ce la vie que tu m'offres ? alors, encore une fois ! » Enfin, cet autoritaire, cet inventeur du « pathos de la distance », ce contempteur du vil troupeau humain apparaît à de Roberty comme « un démocrate de haute race, un libérateur des foules misérables ».

Le sociologue russe se rencontre ici avec Gystrow, critique allemand, qui a soutenu cette thèse, d'apparence paradoxale, selon laquelle Nietzsche fut un vrai et sincère démocrate. En effet, la philosophie nietzschéenne exalte et porte aux nues toutes les formes de la puissance, mais elle ne conçoit jamais le pouvoir tel qu'aurait pu l'imaginer la pensée olympienne d'un Goethe ou le pouvoir mis à la disposition de la force brutale, hideuse, tel qu'il est réalisé par l'envahisseur de la Belgique. Cette philosophie est l'apothéose non pas de la force, mais du pouvoir qui cherche à se dompter, qui déteste sa propre suprématie, qui veut se vaincre pour mettre à sa place quelque chose de plus haut et de plus noble. Nietzsche

tient aux foules ce langage : *Nicht nur fort sollt Ihr euch pflanzen, sondern hinauf!* (Ne songez pas seulement à vous étendre, mais à vous élever.) Ce ne sont pas des paroles d'un antidémocrate, ni d'un militariste prussien. Si Nietzsche a été l'ennemi du peuple, ce fut à la façon du héros du célèbre drame d'Ibsen. La guerre actuelle l'aurait fait hurler.

Je ne connais pas d'étude comparée sur Nietzsche et Dostoïevsky, et cependant il y a beaucoup d'affinité, par exemple, entre Zarathustra et Raskolnikov, héros de *Crime et Châtiment*. J'ai ébauché un rapprochement dans ma *Psychologie des romanciers russes au dix-neuvième siècle*, mais cela sortait du cadre de mon essai. Il y a là un sujet curieux sur lequel je serais heureux d'attirer l'attention de quelque jeune critique.

Ce qui sépare nettement Nietzsche et Dostoïevsky, c'est leur conception de la *religion de la souffrance*, presque divinisée par Dostoïevsky et considérée par Nietzsche comme une morale d'esclave. En réalité, Nietzsche est dépourvu de tout sentiment de la douleur et de toute sensibilité intérieure. Sans trop généraliser, il me semble qu'il ne diffère pas en cela des autres philosophes allemands. Le pessimisme d'un Schopenhauer,

d'un Hartmann, esprits vigoureux, résulte d'une comparaison méthodique, froide, exclusivement idéative, je dirais d'une pesée mécanique de nos joies et de nos douleurs; ils ignorent la fine sensibilité d'un Vigny, d'un Leopardi, d'un Amiel, d'un Shelley, d'un Sully-Prudhomme, dont la douleur, purement subjective, est tellement intense qu'elle s'objective, pour ainsi dire, et devient douleur universelle.

Cette qualité de douleur déborde dans le roman russe. Depuis Tolstoï jusqu'à Gorki, tous les romanciers la cultivent comme une fleur rare et précieuse qui fait vivre. Elle est absente du roman allemand : le sentimentalisme n'est pas la douleur vécue.

Or, c'est dans la douleur, la douleur morale, que races et individus puisent leurs vertus. La grandeur, la beauté des âmes est graduée sur la douleur, source où nous devons tous nous retremper pour mieux comprendre la vie. Dans quelle mesure le douloureux tressaillement universel de l'heure présente sera-t-il salutaire à l'humanité? L'avenir nous le dira.

*
* *

P.-S. — Au moment où je corrige les épreuves de cette chronique, j'apprends la

prorogation imprévue de la Douma. L'effet moral de la session prorogée n'en demeure pas moins considérable. Je reçois aussi à l'instant les comptes rendus des débats suspendus. Les faits rapportés par les députés Tchkeïdzé et Dzioubinski concernant les atrocités commises sur les paisibles populations juives sont plus qu'émouvants, ils sont tragiques. Que de crimes ! Que d'horreurs ! En quels temps vivons-nous ?

Les commissions de la Douma, les municipalités, les zemstvos restent calmes, cependant. C'est l'unique réponse digne d'un peuple en guerre. Seuls les journaux fulminent et leurs articles, depuis un mois, rappellent étonnamment ceux de certaines feuilles parisiennes en mars 1792, à la veille de la formation du ministère girondin.

VII

JANVIER 1916

Bulgarie et Serbie. — Langues et littératures slaves. — Desseins des rois et sentiments des peuples. — Réfugiés et évacués. — *Le Premier Pas*, de Léonide Andréev. — Le 150^e anniversaire de Karamzine. — Revues. — Nékrassov, poète et homme d'affaires. — Mœurs littéraires de jadis.

L'attitude de la Bulgarie a fait frémir d'indignation toute la Russie. La Bulgarie a tiré l'épée contre sa libératrice et contre la Serbie : quelle monstruosité ! Sans parler du sentiment de reconnaissance et de gratitude, tant de liens de parenté unissent la Bulgarie à ceux qu'elle attaque : parenté anthropologique, religieuse, linguistique ! N'oublions pas que toutes les langues slaves dérivent du vieux slavon, qui demeure toujours langue sacerdotale. Les racines de la plupart des mots sont les mêmes, mais dans le cours des siècles elles ont revêtu des formes différentes au sud et au nord.

De tous les idiomes slaves, le dialecte macédonien est le plus proche du vieux slavon; on peut, avec de grandes probabilités, le considérer comme un reste oublié et conservé au milieu de tant d'orages, comme un débris endommagé de cette langue en laquelle Cyrille et Méthode posèrent les bases de la civilisation et de la littérature slaves. Le dialecte de la Macédoine et de la Bulgarie orientale, épuré sous l'influence du vieux slavon, est devenu, peu à peu, la langue bulgare littéraire. Un des principaux traits distinctifs et caractéristiques de cette langue est l'article, qu'emploie assez originalement la morphologie bulgare. L'article est général; il se distingue de l'article de la plus grande partie des langues indo-européennes par cela qu'il se met toujours après le mot qu'il définit.

Dans le bulgare et le serbe, les temps passés des verbes se forment par des suffixes, comme en latin, tandis que dans les dialectes slaves du Nord : russe, polonais, tchèque, on emploie des verbes auxiliaires, comme en français. L'accent donne aux mots russes, bulgares, serbes une physionomie différente; mais les caractères imprimés et écrits sont les mêmes : c'est l'alphabet cyrillique, sauf que le bulgare a, comme le russe, des lettres finales qui ne se prononcent pas,

et que le serbe a des signes spéciaux pour les consonnes mouillées et l'*y* latin. Le serbe a perdu quelques finales caractéristiques, sans s'enrichir comme le russe de dépouilles étrangères; s'il lui est inférieur en abondance et en variété, il le surpasse par la douce mélodie qui donne à sa poésie nationale une teinte si originale. Le bulgare, qui ne distingue pas les syllabes longues et brèves, paraît plus monotone que le serbe.

Les Bulgares comme les Serbes ont un folklore très riche, souvent commun. Leurs chants ne se caractérisent ni par la forme, ni par la profondeur; ce sont presque toujours des cris de douleur arrachés par la souffrance, par le joug turc. Les vers sont brefs, souvent interrompus; la musique complète et achève l'œuvre du poète. On les chantait jadis sur la *gousla* à trois cordes, ou aux sons de la petite flûte, *svirka*. La *gousla* disparaît de plus en plus, et aussi les *sleptzi* (chanteurs aveugles); on retrouve encore ces derniers en Serbie et en Petite-Russie. Malgré la variété des dialectes et des prononciations, la langue littéraire en Bulgarie comme en Serbie est presque complètement unifiée. La littérature contemporaine est assez riche dans les deux pays.

Le Serbe Jean Skerlitch a consacré aux

écrivains de sa patrie dix-sept volumes, dont le dernier parut quelques mois avant sa mort, en 1914. Plusieurs de ses ouvrages sont édités par l'Académie royale de Serbie. Skerlitch est un ancien élève de l'université de Lausanne. Sa thèse de doctorat (1901) est consacrée à *l'Opinion publique en France d'après la poésie politique et sociale de 1830-1848*.

La Bulgarie a aussi ses écrivains¹ : romanciers, critiques, historiens, sociologues, poètes. Ivan Vasov, Pentcho Slaveïkov (mort en 1912), Kiril Kristov, Traïanov rivalisent de talent avec les poètes serbes Pakitch, Chantitch, Petrovitch, Pandourovitch, etc. Les écrivains serbes et bulgares doivent beaucoup aux grands écrivains russes, qui sont tous traduits, comme d'ailleurs presque tous les grands écrivains européens.

Si vous saviez comme ils lisent là-bas ! Jusqu'au jour de la tempête balkanique j'écrivais régulièrement dans *Svremena Misl*², revue de Sofia, sur la vie intellectuelle en France. Il me suffisait de signaler un écrivain ou un livre pour recevoir de mes lecteurs de nombreuses lettres ; ils me posaient des questions, me demandaient des détails. Si le

1. Ossip-Lourié, *la Littérature bulgare* (Supplément littéraire du Figaro, 1908).

2. *La Pensée contemporaine*.

peuple bulgare aime traditionnellement les Russes, la classe instruite, les intellectuels ont une vive sympathie pour la France. Il n'y a pas d'instituteur bulgare qui ne sache le russe ou le français. Et ils se battent maintenant contre la Russie, contre la France, contre la Belgique, qui accordait une si large hospitalité aux étudiants bulgares ! La Bulgarie contre la Belgique martyre ! Si j'étais Bulgare, je me suiciderais !

Le vieux poète Vasov, l'auteur de *Chants nomades, Sous les cieux*, a aussi un roman : *Pod igoto* (Sous le joug), peinture des dernières années de la servitude turque... Les temps ont changé. J'ai entre les mains un recueil de chants populaires bulgares édité à Tirnovo. Beaucoup célèbrent la reconnaissance nationale pour les libérateurs russes. J'y trouve vingt-cinq marches patriotiques.

Na orjjié, bratïa.

I v voen stroï

Za rodina sviata

Za svoboda v boï.

(Aux armes, frères, et à la lutte, — pour la sainte patrie, — pour la liberté !) Est-ce bien au nom de la liberté que la Bulgarie est maintenant du côté de ses anciens oppresseurs ?...

Il faut être juste et reconnaître que la

Russie ou plutôt ceux qui la représentent ont joué dans les Balkans un rôle équivoque. Au moment où la folie de Constantinople battait son plein, il s'est trouvé des publicistes russes pour résoudre la question balkanique d'une manière troublante. Ainsi on lisait dans les journaux de Pétrograd, tout au début de mars dernier : « Il est dans l'intérêt de certains États de savoir que, dans une question mondiale et séculaire telle que celle de Constantinople, leur voix ne peut avoir aucun poids... Dans l'alliance avec la Russie et avec les Slaves, la Bulgarie aurait pu trouver une situation analogue à celle de la Bavière dans l'Empire allemand... » Un langage pareil ne peut produire qu'un refroidissement parmi les partisans les plus convaincus. Il est légitime de revendiquer la mer libre, à condition de ne pas blesser les susceptibilités des autres.

Mais on savait bien à Sofia que la France et l'Angleterre n'auraient pas laissé enlever à la Bulgarie son indépendance ni méconnaître ses aspirations nationales; la Macédoine même lui a été promise. Les politiciens bulgares en ont décidé autrement. Les desseins des rois se montrent une fois de plus en contradiction flagrante avec les sentiments et les intérêts des peuples.

*
* *

La situation des fugitifs et des évacués de la Pologne et de la Lituanie est toujours lamentable; le rigoureux hiver décime ces victimes innocentes de la guerre dont nous ne connaissons jamais le nombre ni les misères. Une *Ligue russe d'assistance aux Juifs* s'est fondée à Péetrograd, sous la présidence du comte Tolstoï, maire de la capitale, homme probe et bienveillant, aimé de ses administrés et toujours heureux de leur être agréable. Parmi les membres du comité se trouvent le sénateur Ivanov et le député Chingariov¹, président de la Commission de la défense nationale. La ligue répand un *Appel* dans lequel elle déclare qu'en dehors des souffrances physiques communes à toutes les races habitant la Russie, les Juifs ont encore à supporter « les souffrances morales intolérables ». Oh ! oui, et vous ne ferez jamais assez, messieurs, pour les adoucir et pour... alléger votre conscience, très troublée chez beaucoup, si j'en juge d'après *le Premier Pas* de Léonide Andréev, sorte de confession.

Le nouvelliste — l'un des plus en vue de

1. *Ministre dans le gouvernement provisoire, arrêté par les maximalistes et assassiné, à l'hôpital, par la garde rouge.*

l'heure actuelle — se déclare moralement responsable du « ghetto », du « pourcentage » universitaire et d'autres vexations inutiles et odieuses. « Toute impuissance incapable d'arrêter un crime est une complicité, et moi, intellectuel russe, innocent réellement, je me sens prendre la figure de Caïn... A qui la question juive profite-t-elle ? Qui peut-elle servir?... Mon âme est fatiguée d'attendre et de répéter avec le grand poète juif : A quand la délivrance ? à quand ? à quand?... Ne pas y croire serait douter du sens de la guerre libératrice qui érige avec le sang des Russes, Polonais, Juifs, Lituanais le temple radieux de la vie renouvelée. »

Faites, faites, intellectuels russes, votre examen de conscience, cherchez à vous rendre compte comment vous avez pu vivre dans la pernicieuse atmosphère des mensonges et, dans un élan de sincérité traditionnelle, dont je vous sais capables, vous reconnaîtrez, j'en suis convaincu, que vous n'avez rien fait pour détruire le joug imposé à un peuple qui vous a donné le meilleur de son âme... Dites, qu'avez-vous fait pour les Juifs ? N'ont-ils pas fait plus pour vous ? Faites votre examen de conscience, observez l'état des choses et, avec la franchise qui est votre honneur, vous reconnaîtrez le rôle im-

mense des Juifs dans le mouvement des idées libératrices en Russie... Et je ne parle ni de ceux qui, depuis des générations, tout comme leurs frères russes, arrosent de leur sang la taïga sibérienne, ni de ceux dont les os épaississent les murs de vos forteresses. Je passe sous silence les Juifs qui, partis pour mendier sur la surface de l'Europe leur pain intellectuel, sont devenus de véritables missionnaires de la Russie nouvelle et ont fait connaître votre terre immense et — pour eux — inhospitalière, à laquelle ils gardent, malgré tout et quand même, un souvenir ému. Faites votre examen de conscience, messieurs, et que le baiser fraternel dont parle Andréev efface les hontes du passé, qu'il cesse surtout d'être une figure de rhétorique et devienne vite une réalité concrète !

Je ne sais si les circonstances permettront à la Russie de fêter dignement le 150^e anniversaire de Karamzine (1766-1826) et de rendre hommage à l'écrivain qui, le premier, réunit en faisceau l'histoire nationale. La science historique ayant fait de remarquables progrès, l'*Histoire de Russie* de Karamzine ne supporte point la critique. Son

style majestueux nous fait sourire, mais il ne faut pas oublier que les douze volumes du premier historien russe éveillèrent la fibre nationale et inspirèrent poètes et romanciers. « Toute la Russie, écrivit Pouchkine, voulut connaître l'histoire de la patrie qui avait été inconnue. » Karamzine propagea en Russie le goût des belles-lettres ; il joua un rôle important dans l'évolution littéraire et linguistique et prépara le terrain à Pouchkine et à Gogol, les vrais purificateurs de la langue littéraire.

Depuis une quinzaine d'années, la langue russe s'étirole ; elle est envahie, sans mesure ni méthode, par des mots étrangers. Flexible, ingénieuse et polie, la langue russe s'adapte avec une rare souplesse à toutes les exigences de la vie ; cette souplesse est telle que les mots d'origine étrangère s'incorporent tout naturellement dans la masse des racines slaves, en adoptant leurs formes et leurs flexions et en imitant leur nature, de manière à produire un ensemble parfaitement rationnel et homogène. Mais les introducteurs des mots étrangers ont vraiment dépassé les limites. Le moindre publiciste possédant dix mots étrangers cherche à en enrichir sa prose. Si cela continue, dans dix ans le Russe ignorant les langues étran-

gères sera obligé de recourir à un dictionnaire pour comprendre son journal. D'ailleurs, le nombre des dictionnaires des mots étrangers dans la langue russe s'accroît de jour en jour.

Revenons à Karamzine. En 1789, il visita la France, l'Angleterre et n'oublia pas, bien entendu, la Suisse. Ses *Lettres d'un voyageur russe* eurent beaucoup de succès. Dans une missive adressée à Mme Pletschéev, il raconte qu'il est sorti de Lausanne à cinq heures du matin, la *Nouvelle Héloïse* en mains; il suivit les bords du lac jusqu'à Clarens pour voir le décor du roman. « Certains habitants de ce village ont lu la *Nouvelle Héloïse* et sont fiers de ce que le grand Rousseau ait glorifié leur patrie... On me montra le bosquet où Julie donna son premier baiser à Saint-Preux. » A Genève, Karamzine lit les *Confessions*, se rend à « l'île de Saint-Pierre, où le plus grand écrivain du dix-huitième siècle fuyait la haine et la médisance du monde. » De Paris, le voyageur russe va chercher les traces de Rousseau à Ermenonville.

Karamzine fonda plusieurs périodiques, presque aussitôt disparus, dont le *Messenger d'Europe* (Viestnik Evropy) qui, réapparu en 1866, vient de fêter son cinquantenaire. Cette

revue est intéressante, mais un peu froide, ce qui lui permet de braver les bourrasques qui grondent autour d'elle et abattent si souvent des revues de valeur, sinon politiquement souples et solides.

Parmi les nouvelles revues, il faut signaler les *Annales du Nord* (Sieverniïa Zapisky) et le *Journal mensuel* (Ejemessiatschny Journal). Ce dernier a des tendances tolstoïennes; elles se manifestent en tout, même dans les très curieuses lettres des villages. Les *Annales du Nord* aspirent à remplacer, dans le domaine littéraire, le *Messager du Nord*, revue dont l'influence sur le mouvement des idées fut réelle à la fin du dix-neuvième et au commencement du vingtième siècle et qui, la première, sous la plume combative de Volynsky, s'éleva contre la critique traditionnelle des Biélinisky, Dobroubov, Pissarev, Tchernichevsky. Dans les derniers numéros des *Annales*, Ivantschine-Pissarev raconte ses souvenirs sur Ouspensky, précurseur de Gorki; Mme Brullov-Schaskolsky, ayant vu de près les évacués juifs, retrace ses observations dans des pages poignantes qu'elle intitule *Nouvel Exode*. C'est encore un cri de conscience, d'une femme cette fois-ci, qui aime son pays, mais aussi... la vérité.

*
* *

Un rédacteur du *Viestnik Evropy* vient de compulsier les archives de *Sovremennik*, célèbre revue russe, dirigée pendant vingt ans par le grand poète Nékrassov (1821-1876), considéré de son temps comme avare. Dostoïevsky écrit dans son *Journal* : « Le rêve de Nékrassov est d'avoir son million. » Tourguéniev, dans ses lettres à Herzen, parle de Nékrassov comme d'un homme d'affaires... presque véreux. Le critique Michailovsky est de cet avis, partagé d'ailleurs par tous les collaborateurs de *Sovremennik*.

Or, les archives de cette revue non seulement réfutent la légende bien enracinée, mais elles prouvent juste le contraire. Ce qui frappe tout d'abord dans les comptes publiés, c'est le système des avances qui se pratiquait dans *Sovremennik* sur une grande échelle. En janvier 1864, les collaborateurs doivent à la revue la somme de 35.000 roubles. Tchernichevsky seul doit 13.302 r. 78 kop.; Dobroloubov, 6.599 r. 25 k.; Pomilovsky, 1.991 r. 17 k., etc. Certes, Nékrassov n'était pas toujours aimable. Il s'écriait volontiers, lorsqu'un collaborateur lui demandait une avance : « Encore de l'argent ! Pourquoi de l'argent ? Où voulez-vous que

je prenne de l'argent? » Mais il finissait par s'exécuter. Son attitude témoigne souvent d'une grande sollicitude. Le critique Dobroloubov est à Florence; Nékrassov lui envoie une avance de 2.000 roubles et nous trouvons ce billet adressé à son caissier: « Il faut que cette somme soit expédiée le plus tôt possible, pas plus tard que demain matin. » Saltykov demande par lettre 100 roubles pour les articles publiés et 150 roubles d'avance. Nékrassov les lui donne.

A cette époque, les honoraires étaient en moyenne de 75 roubles par feuille imprimée: 16 pages. Tolstoï, Ostrovsky, Tourguéniev, qui débutèrent dans *Sovremennik*, y touchaient ordinairement à peu près cette somme. Mais, en 1859, Tourguéniev a reçu pour son roman *Nid de gentilshommes*, 160 pages, 4.000 roubles. Le dramaturge Ostrovsky avait souvent de 200 à 450 roubles pour une feuille imprimée. Gontcharov a touché pour un extrait de son roman *l'Abîme*, — une quarantaine de pages, — 1.000 roubles. En dehors des honoraires, le dividende de la revue était partagé entre la direction, les trois ou quatre collaborateurs attitrés et les collaborateurs d'occasion. Le nombre d'abonnés de *Sovremennik* était restreint; il variait entre 4.000 et 5.000. Tout cela ne détruira pas la

légende de l'avarice de Nékrassov et n'empêchera personne de le comparer au fameux Plouchkine, célèbre type d'avare de Gogol.

Cela ne l'empêchera d'ailleurs pas non plus d'être le plus populaire des poètes russes, après Pouchkine et Lermontov. Son premier recueil de poésies (1840) déplut à Biélinky, l'oracle de la critique, qui déclara que « la médiocrité en poésie n'est pas désirable ». Le dispensateur de la gloire n'a pas deviné le plus personnel des poètes des humbles. La langue âpre et rude de Nékrassov traduit les gémissements de ses compatriotes. La puissance satirique et souvent invective est sa seule source d'inspiration. « Je n'ai jamais connu de muse aimable et bonne qui ait chanté à mon chevet de douces chansons... »

C'est un phénomène curieux et rare dans l'histoire littéraire que cette continuité d'une inspiration ne renouvelant jamais ses sources. On chercherait vainement, dans les nombreuses poésies de Nékrassov, ce qu'on trouve chez tous les écrivains contemporains : le reflet des divers courants d'idées qui se succédèrent alors en Russie, les illusions et les espoirs à la veille de l'émancipation des serfs, la joie qui suivit cet acte, la réaction d'abattement d'où sortit le nihi-

lisme. Le poète reste sourd à ces mouvements de l'humeur nationale... Indifférence? Point. Clairvoyance : chantre de la souffrance et de la misère du peuple, il gémit et raille. Son ironie est amère et sa verve incisive.

...Terre natale!

Nomme-moi une demeure, —

Je ne vis jamais de tel coin, —

Où le semeur russe, ton gardien,

Où le moujik ne gémissé point...

Il n'y a point de Nékrassov parmi les poètes de nos jours. Nous reviendrons à ces derniers quand la folie destructive qui a saisi l'Europe prendra fin. J'aurais aussi quelques livres à signaler. Peut-on lire en ce moment? On a plutôt envie de crier, du matin au soir : Malheur à celui ou à ceux qui ont déchaîné cette guerre et déshonoré notre époque!

*
* *

Ni la fête de Morgarten, ni le monument érigé à Ed. Rod n'ont passé inaperçus dans la presse russe. Le doux romancier vaudois est connu, lu et goûté en Russie. La première étude que je lui ai consacrée date de 1894; elle parut dans *l'Art et la Vie* (Jizne i Iskoustvo) de Kiev. Il y a du fatalisme russe dans l'œuvre de Rod, une tristesse silen-

cieuse qui doute et épuise, un peu de brume, de résignation plaintive, une aspiration vers la vérité morale immuable, — tout cela est également cher à l'âme slave. Aux fleurs répandues autour du Banc de Nyon, j'ajoute une petite edelweiss, depuis longtemps desséchée dans ma bibliothèque, entre les pages de la *Course à la mort...*

AVRIL 1916

Il y a cinq mois que M. Rivarol est ministre de l'intérieur. Il y a à peine six semaines, au moment où certains collègues du Conseil d'Etat, M. Stürmer est président du Conseil. Or, on a décidé par là de ce dernier — à tort, tandis qu'on ne cesse de s'extasier de M. Rivarol. Cela n'est qu'un aspect facile. M. Stürmer est le continuant pur et simple de Goring, c'est un technicien, un bureaucrate, un ancien collaborateur de M. Rivarol. On ne peut avoir à son affaire

VIII

AVRIL 1916

Stürmer, président du Conseil. — Khvostov et son œuvre. — Congrès et sociétés. — La réapparition de Raspoutine. — Bourtzev à Pétrograd. — La paix intérieure. — Et après ? — La Douma d'État. — Nouveau type de moujik. — La suppression de l'alcoolisme. — Le clergé. — Les instituteurs. — *Vladika*, par Tréniev. — Revues.

Il y a cinq mois que M. Khvostov est ministre de l'Intérieur, il y a à peine six semaines, au moment où j'écris ces lignes, que M. Stürmer¹ est président du Conseil. Or, on s'occupe peu de ce dernier — à tort, — tandis qu'on ne cesse de s'entretenir de M. Khvostov. Cela s'explique assez facilement. Stürmer est le continuateur pur et simple de Gorémykine, c'est un tchinovnik, un bureaucrate, un ancien collaborateur de Plœhwe. On croit savoir à qui on a affaire.

1. Voir le chapitre XII, p. 203.

Khvostov, lui, se donne des airs de parlementaire, il ne dédaigne pas d'assister aux séances de la commission du budget, il ne manque jamais l'occasion de répéter qu'il est député, il fait partie de la société coopérative de la Douma et, quand il envoie sa cotisation, il le fait annoncer dans tous les journaux de l'Empire. Il est plus souple, en paroles, que les Gorémykine et les Stürmer ; ministre de l'Intérieur, il peut être, le cas échéant, plus entreprenant que le président du Conseil, son patron.

M. Khvostov est une personnalité curieuse. Député, il n'est monté que quatre fois à la tribune. Mais, si ses discours étaient rares, sa phraséologie était abondante et surtout contradictoire, ce qui s'accorde parfaitement avec le dualisme psychologique du caractère russe.

Nommé ministre, le premier soin de M. Khvostov est de s'épancher dans le sein des reporters, dont il semble reconnaître le rôle immense sinon dans l'évolution du progrès, du moins dans la distribution de la renommée et de la gloire. Il se déclare l'homme le mieux renseigné sur la vie intérieure en Russie, chose d'une rareté extraordinaire. Il sait que le principe des affaires dans son pays est : « situ ne graisses pas, ça

ne glissera pas ». Il se propose de « mettre les intérêts de la population au-dessus des intérêts des banquiers » ; il fait la cour aux ouvriers et leur déclare « qu'il n'y aura pas de chômage après la guerre ». Il n'est pas contre la Douma, mais, selon lui, le but de celle-ci est de « défendre les traditions et servir notre souverain, *autocrate* de toutes les Russies ». Il n'est pas antisémite, il promet même de travailler dans le sens d'un élargissement des droits des Juifs, mais « plus tard... on verra... rien ne presse, n'est-ce pas ? » Il n'est pas ennemi de la Finlande, mais « il est avant tout Russe, c'est bien compréhensible ». Quant à la Pologne, il préfère garder un silence éloquent.

Cinq mois se sont passés. Qu'a-t-il fait, M. Khvostov ? Il a interdit à la Société économique de Pétrograd, dont l'activité civilisatrice a toujours été bienfaisante, de fêter son cent cinquantième, il ne l'a pas dissoute, mais il a suspendu ses séances. Il a interdit aux représentants de l'Union des zemstvos de se réunir en congrès, ce qui est une monstruosité, car le rôle des zemstvos dans l'organisation du Service de santé et de secours aux réfugiés est immense. Il a dissous l'Union des trente-cinq mille sociétés coopératives qui a beaucoup fait pour atté-

nuer la cherté de la vie. M. Khvostov, en homme bien renseigné, n'ignore pas l'admirable mouvement coopératif russe et la page glorieuse écrite dans l'histoire de la vie intérieure de la Russie par ces sociétés aussi actives que modestes. Désormais les gouverneurs seuls ont le droit de s'occuper de la vie chère, et ils s'en occupent, à leur manière, car tous savent très bien compter, même ceux qui savent à peine lire et écrire. Un seul congrès a pu se réunir, c'est celui de l'Union des fameuses sociétés noires. C'est bien Khvostov qui a autorisé ce congrès, néfaste à tous les points de vue.

Ce n'est pas tout. Et ici je préfère simplement citer un discours de Milioukov, prononcé à une séance de la commission du budget, à la Douma, en présence de M. Khvostov : « ...Est-ce le moment de ne pas tenir compte de la circulaire qui ordonnait en août dernier de reculer à l'intérieur « la limite de résidence » des Juifs ?... On ne leur permet pas de séjourner, même temporairement, dans les capitales. On a mis des réfugiés à la rue, malgré le froid. La presse juive est entièrement supprimée... ». En guise de réponse, M. Khvostov sourit, d'un sourire qui semble traduire ses bonnes dispositions pour tous et qui paraît surtout ne pas cacher son

amour pour l'autocratie et son bonheur d'être ministre. Gardons-nous bien de désobéir au proverbe qui conseille de ne pas discuter des goûts. Rien de tout cela ne compte, à cette heure.

Il est inutile d'énumérer toute l'œuvre de M. Khvostov. Ma chronique ne suffirait pas. Ah ! oui, Raspoutine, le faux moine Raspoutine dont j'avais parlé au début de la guerre, a fait sa réapparition ; il paraît que son rôle occulte redevient grand.

M. Khvostov n'oublie personne. Le révolutionnaire Bourtzev, après un séjour en Sibérie, a été d'abord autorisé à habiter Tver. Au mois de décembre dernier, on lui a permis de venir à Pétrograd, jusqu'à la fin de l'année, « pour terminer ses travaux scientifiques ». L'autorisation de séjourner à Pétrograd devient définitive¹. On ne nous informe pas de quels travaux scientifiques il s'agit. M. Bourtzev a-t-il découvert le bacille du *nitschévo* russe ? Continue-t-il simplement son histoire du mouvement révolutionnaire en Russie ? Il semblerait que l'heure était plutôt propice à faire de l'histoire qu'à

1. C'est sur la démarche — louable — du gouvernement français que Bourtzev fut mis en liberté.

Il est permis de regretter que cette intervention ne se soit pas produite dans d'autres circonstances concernant de près les intérêts de la France.

l'écrire. Au moment où ces pages paraîtront, nous apprendrons peut-être que Bourtzev est nommé ministre sans portefeuille, — comme cela se pratique maintenant partout ailleurs, — ou qu'il est réexpédié en Sibérie: Tout est possible.

*
**

La paix règne quand même à l'intérieur et elle règne effectivement. — Et après? — Après la guerre? Je n'ai aucun don de prophétie ni aucune envie d'être prophète. Après la guerre, le peuple sans doute sera las. Ceux qui ne se fatiguent pas à présent auront la force de nous offrir des articles de journaux qu'ils estimeront décisifs; nous aurons aussi des discours, longs, à coup sûr, peut-être éloquents. De l'action? — Je n'en sais rien, on verra. Il faut vouloir pour agir et il ne suffit pas de vouloir, une certaine habitude d'action est nécessaire, même de l'entraînement. Je sais bien qu'il y a la guerre. Mais la guerre n'est pas toujours de l'action, dans le sens social du terme...

La guerre, le plus souvent, ne prouve rien, ne démontre rien, sauf que les mots *progrès et civilisation* sont de très belles images propres à exprimer l'ensemble de

nos aspirations, mais qu'ils ne traduisent pas la réalité, qui est très laide. Pourquoi ne pas avoir le courage de se l'avouer?

Certains prétendent que la Russie manque d'hommes, non pas de combattants, de guerriers, mais de civils, d'hommes d'action, d'hommes tout court. En voyez-vous ailleurs? Là où l'on voudrait voir des hommes, on ne rencontre que des ministres et des ministrables. Sous ce rapport, la Russie ne diffère point des autres pays. Consultez plutôt les listes de ministrables qui ont circulé avant la prorogation de la Douma. Je suis pessimiste? Non, je ne désespère pas. Tôt ou tard la Russie aura toutes les libertés qu'elle mérite, malgré son absence de volonté pour les prendre. Il me plaît même de croire qu'elle mettra moins de temps à apprendre à s'en servir qu'elle n'en aura mis à les solliciter.

— Et la Douma? La Douma est très sage, elle a repris ses travaux, à seule fin de montrer à l'univers que son long sommeil ne l'a pas anéantie... Ne disons pas trop de mal de la Douma. Sans doute, la volonté du peuple fut plus fidèlement représentée dans la première et la deuxième Douma que dans celle d'aujourd'hui. Certes, la Douma d'État est la création de la bureaucratie, c'est un para-

vent assez souple derrière lequel les tchinovniks accomplissent leurs actes avec plus de sûreté que jadis; mais le maniement de ce paravent est encore assez délicat, un mouvement trop brusque suffit parfois pour qu'un faible rayon pénètre et éclaire les ténèbres que le paravent est appelé à cacher.

Si la Douma est un paravent pour les uns, elle est aussi une tribune pour les autres, tribune d'où de temps en temps on entend un murmure accusateur, et c'est déjà beaucoup. Des paroles très graves ont été prononcées pendant la dernière session. Nous en avons entendu bien d'autres dans les parlements européens, c'est indéniable, mais n'oublions pas qu'en Russie le verbe politique garde encore une certaine fraîcheur et une certaine valeur. Il ne faut jamais confondre un parlement européen avec la Douma d'État russe. La session prorogée en 1915 alimente encore et alimentera longtemps les gazettes, les salons et les parlotes. Le Russe aime tant à se mouvoir dans le passé, même dans celui d'hier!

*
* *

Un paysan s'est plaint dans l'*Ejemessiat-schny Journal* que la terre seule ne puisse

pas nourrir le moujik et que celui-ci, sans aide, n'arrive pas à joindre les deux bouts. Un autre paysan, Michel Novikov, lui répond, et sa lettre est symptomatique : elle révèle l'existence d'un nouveau type de moujik. Il ne ressemble ni aux vieux chasseurs de Tourguéniev, depuis longtemps disparus, ni aux paysans qui peuplent la *Puissance des ténèbres* de Tolstoï, ni aux vagabonds de Gorki.

Michel Novikov ne fait pas de littérature, il nous raconte l'histoire de sa vie, histoire serrée, ramassée, concise, sans phrases. Il s'excuse de parler de lui-même ; il ne l'aurait jamais fait, s'il n'avait pas constaté la fâcheuse tendance qu'ont beaucoup à calomnier la vie de paysan. Novikov compare cette tendance à « une maladie très contagieuse qu'il est indispensable d'extirper ». Il tâche de le faire en racontant son existence.

Ils étaient treize enfants, dont huit morts jeunes. Comme la plupart des paysans, le père avait pour but : aider l'État à ramasser le fameux milliard de roubles que lui rapportait annuellement le monopole de l'eau-de-vie. C'est la mère qui faisait vivre la famille, en travaillant l'hiver dans les fermes pour 15 kopecks la journée. Ils ne connurent

jamais que le pain sec acheté chez les mendiants. A l'âge de dix-sept ans, Michel entre dans une usine de Moscou, y reste quatre ans, gagne de 10 à 12 roubles par mois. Il se nourrit, se vêt, envoie de 4 à 5 roubles par mois à la maison et... se marie. Le mariage lui coûte 10 roubles : 5 roubles au pope et 5 roubles d'eau-de-vie. Il n'a jamais cessé de regretter les derniers 5 roubles; même aujourd'hui il n'arrive pas à se les pardonner. Il n'est jamais entré dans un traktir, n'a jamais fumé, n'a jamais pris le tramway; pour aller voir ses parents, il faisait 10 verstes à pied. Cela lui a permis de mettre de côté 10 roubles pour son service militaire. Sachant lire et écrire, il devient le scribe de son régiment, gagne, avec les gratifications, 6 roubles par mois. En quatre ans il envoie à son père 75 roubles pour réparations de leur izba de famille, 80 roubles à sa femme, et met de côté 120 roubles. Le service terminé, il retourne au village.

A 35 ans il se sépare de son père et entre en possession de sa part de terre, d'une valeur de 80 à 90 roubles; il cherche à faire fructifier son capital de 120 roubles et, au bout de dix ans, il possède 380 roubles. Il laboure sa propre terre, celle des autres, s'agrandit peu à peu, vend tous les ans un

veau, quelques moutons, s'agrandit encore, achète de la terre chez une veuve sans enfants, etc.

Ainsi, sans l'aide d'aucune banque, sans faire de dettes, notre moujik est arrivé à posséder une jolie ferme. Il va sans dire que lui et sa famille ont en horreur l'eau-de-vie, totalement bannie de la maison. Michel a marié sa fille. Il ne nous dit pas ce qu'il a offert à ses invités, mais il n'a pas dépensé un kopeck pour la vodka.

« Nous nous portons tous très bien. Ma femme a une excellente machine à coudre, mes enfants ont un gramophone perfectionné et nous possédons une bibliothèque que nous avons constituée depuis 25 ans. Qu'avons-nous à craindre ? La maladie ? Les citadins qui respirent l'air vicié et mangent trop ou pas assez, qui fument et boivent, sont plus exposés que nous aux maladies. Un incendie ? Ma maison est assurée ; si elle brûle, je touche 500 roubles et m'en construis une autre. Une mauvaise récolte ? Quand tout est bien labouré, on arrive toujours à se nourrir, même avec une mauvaise récolte. Nous avons aussi quelques économies. »

Conclusion : le moujik qui travaille et ne boit pas parvient toujours à se créer une

existence supportable. Il ne s'agit pas de fuir le village et d'en dire du mal, il s'agit de travailler et de ne pas boire.

Michel Novikov n'est pas le moujik-koulak (accapareur) observé pour la première fois par Ouspensky et par bien d'autres depuis, c'est le paysan bourgeois, travailleur, économe, sobre, un peu avare, un peu sec, mais ayant en horreur l'eau-de-vie, la paresse et la mendicité. J'aurais aimé qu'il nous dit de quels ouvrages est composée sa bibliothèque. La lettre de Novikov ne renferme, au fond, rien de palpitant et, cependant, je la trouve symptomatique. Je ne sais pas pourquoi, mais ce nouveau type de moujik me fait un peu peur. Oh ! je ne reproche rien à Novikov, c'est peut-être précisément pour cela qu'il me fait peur. Alors, la Russie de l'avenir sera composée de Michel Novikov ? Une machine à coudre, un gramophone... J'oublie la bibliothèque. Après tout, Michel Novikov est peut-être un sage, d'autant plus que sa tempérance et sa bonne conduite datent de bien avant la suppression de l'alcoolisme.

Les résultats matériels et moraux de cette grande révolution pacifique sont déjà merveilleux¹. Au début, la transition était assez

1. L'interdiction de la vente de l'alcool a économisé, en

pénible. On constatait des suicides. Que voulez-vous que devienne un pauvre ivrogne qui a bu toute sa vie, pour qui l'eau-de-vie était la seule joie, la seule raison d'être, surtout s'il est isolé, sans guide moral ?

Ivan travaillait peu, il ne travaillait que pour boire. L'eau-de-vie supprimée, il est complètement désorienté, la vie ne lui dit plus rien. Il est recueilli par un ami, — portier d'église, — l'aide de son mieux, sans cesser de se plaindre de sa nostalgie alcoolique. L'ami le persuade de chercher l'oubli dans la prière, d'aller plus souvent à l'église, non pour balayer et sonner, mais pour prier.

— Imbécile, si je croyais en Dieu, serais-je ivrogne ?

Dispute théologique, voies de fait. Ivan quitte son ami, se procure un demi-litre d'alcool à brûler, boit d'un seul coup et... se pend.

C'est un fait divers réel et banal.

Les sociétés coopératives dont je parle plus haut ont joué et jouent un rôle bienfaisant dans le passage de l'ivrognerie à outrance, organisée et soutenue par l'État, à la tempérance absolue, sans transition. Je puis dire

1915-1916, un milliard de roubles à l'épargne nationale. L'affluence des fonds aux caisses d'épargne augmente de plus en plus.

Лука Ђеловић
 БЕОГРАД
 que l'influence des coopératives se manifeste davantage que celle du pope, surtout dans les villages.

Лука Ђеловић
 БЕОГРАД

Le pope n'est qu'un paysan à peine dégrossi, on lui apprend peu de chose dans son séminaire, il n'est pas plus riche que le moujik, payé qu'il est presque exclusivement par ses paroissiens. Il a la jouissance de la petite propriété de la cure, environ 30 hectares, si je ne me trompe, mais il les partage avec le chantre. A l'époque de la moisson, le pope reçoit de chaque famille de paysans une mesure de seigle de la valeur d'un rouble. Un baptême lui rapporte 40 kopecks, un mariage de 4 à 8 roubles, un enterrement de 2 à 4 roubles. Aux grandes fêtes et aux fêtes locales, il fait une tournée de maisons, y porte sa bénédiction et reçoit une vingtaine de kopecks et par-ci par-là... un petit verre, quand ce dernier existait encore. De sorte que le pope rentrait ces jours-là un peu joyeux. Le prestige et l'influence du pope sont généralement médiocres.

C'est le haut clergé qui exerce une grande influence dans le domaine politique; encore faut-il distinguer le clergé pour ainsi dire

pratiquant du clergé du synode, clergé administratif. Il y a lutte entre ces deux branches de l'Église. Vers la fin de l'année dernière, à une séance du zemstvo, l'évêque d'Oufa a prononcé un discours assez retentissant, presque révolutionnaire, dont les échos ne se sont pas encore tus. Le pasteur moderniste regrette que les procureurs du saint-synode soient de véritables ministres, traitant les archevêques comme des gouverneurs. « Depuis longtemps la bureaucratie ploie le clergé sous le joug et le clergé tombe de plus en plus dans un abaissement complet. Encore si le gouvernement avait des principes en politique religieuse, mais il n'a ni doctrine, ni plan. La foi s'évapore et la société se décompose. C'est de la Douma d'État que nous attendons notre salut... » Pauvre Douma ! Elle qui aurait tant à faire, on la laisse à peine parler.

Le clergé n'a pas souffert de la guerre. Ce sont les instituteurs et leurs familles qui en souffrent le plus. On ne saurait jamais assez dire le labeur, le courage, l'abnégation, les sacrifices de l'instituteur russe. En Russie, la tâche de l'éducateur du peuple est une véritable mission et l'instituteur l'exerce dans des circonstances déplorables. Suspecté de tous, surveillé, misérablement payé, surtout

dans les écoles paroissiales, qu'il ne faut pas confondre avec celles des zemstvos, nul plus que lui n'est méconnu et nul plus que lui n'est utile à la société. Maintenant il est soldat et sa famille est dans un tel dénuement que la Société pédagogique Ouschinsky (célèbre pédagogue) a demandé à ses adhérents la 360^e partie de leur traitement pour venir en aide aux familles des instituteurs mobilisés, invalides, réfugiés, etc. Je ne sais pas ce que la guerre nous apportera, mais elle fait bien des victimes.

*
* *

Un jeune écrivain, K. Tréniev, qui excelle dans la nouvelle, vient d'en publier un nouveau recueil, *Vladika* (Prince de l'Église), titre du récit le plus long et le meilleur. Un moine se morfond dans l'impuissance d'être effectivement utile. Il est obligé souvent de prendre des résolutions qui ne s'accordent pas avec l'immense pitié qu'il professe pour les faiblesses des hommes. L'un de ses actes, qu'il a cru nécessaire et salutaire, conduit au suicide un jeune séminariste. L'image de ce malheureux poursuit le *Vladika* et finit par le tuer, impuissant à lutter contre les sentiments contradictoires qui l'obsèdent.

L'auteur a bien su pénétrer dans les profondeurs intimes de son personnage et saisir le conflit entre ses aspirations ascétiques et la réalité vitale qu'il ne peut vaincre. Tréniév connaît particulièrement le sud de la Russie, hommes, choses, nature. Il n'a pas encore atteint la pleine maîtrise de son art; son style est vif et frais. Il occupe une place honorable dans le groupe des novellistes d'aujourd'hui : Zaïtsev, Remizov, Bou-nine, etc.

Malgré la guerre, on publie énormément; c'est à croire que les 20 à 30 p. 100 des Russes qui savent écrire ne font que cela. La bonne littérature est rare, c'est de la *littératourtschina*, comme disent les Moscovites, mot que je traduirai librement : camelote littéraire. — La Société de philosophie de l'université de Pétrograd vient de terminer la publication, en russe, de la *Logique* de Hegel, en trois volumes. — Les revues paraissent irrégulièrement et, depuis quelque temps, avec beaucoup de caviar blanc. Dans tel article il y a plus de blanc que d'imprimé. Dans les derniers numéros des *Annales du Nord*, Portougalov étudie l'*Activité de l'Union des villes russes*; Victor Tchernov¹

1. *Ministre de l'Agriculture dans le gouvernement provisoire.*

analyse le *Socialisme militaire*; Kolossov consacre des pages émues à *Un volontaire russe dans l'armée française*. Il s'agit d'un publiciste, Slétov, engagé à l'âge de quarante ans et tué tout dernièrement.

IX

JUILLET 1916

Entre deux aurores, roman, par Ivan Novikov. — La génération de 1905. — Espoir et déception. — Tchékhouv. — La Russie découvre la Pologne littéraire. — Traduction de *Konrad Wallenrod*, de Miçkiéwicz. — Le 75^e anniversaire de la fondation de la chaire des langues et littératures slaves au Collège de France. — Russes, Polonais et le public européen. — Étudiantes russes. — Susceptibilité et solidarité. — Slovaçki et Krasinski. — Prus et Orzeszko. — Le *yiddisch*. — Péretz et Froug. — Revues : Morozov, Bounine, Zaitsev. — Nécrologie : E. V. Pavlov et Maxime Kovalevsky.

La Russie d'aujourd'hui a ses romanciers qui font des romans, mais on n'en trouve pas parmi eux un seul qui non seulement soit digne de ses aînés du dix-neuvième siècle, mais... Or, dernièrement, j'ai reçu un roman, *Entre deux aurores*, par Ivan Novikov¹. En le feuilletant tout d'abord, certains passages m'ont frappé. J'ai coupé alors le livre très soigneusement et je me suis

1. *Mejdou dvoukh zore*, Moscou.

mis à le lire, à petites doses, tout doucement, avec beaucoup d'attention, je vous assure. A mesure que je lisais, je me disais : « Tiens ! Tiens ! » Si j'avais eu à écrire ma chronique dès que j'eus tourné la dernière page, je l'aurais commencée par : « Un événement littéraire... » Mais il me restait encore un mois pour noircir ces feuilles, j'avais le temps de réfléchir et... de reprendre la lecture du roman. L'impression est toujours bonne ; mais, en mon âme et conscience, je ne puis pas dire : « Un événement... »

Voici mes raisons. Les influences subies par l'auteur percent trop à travers son roman. Telle page évoque une page presque semblable de Dostoïevsky, tel type féminin ressemble étonnamment à un type connu d'Ibsen. Suivant l'expression de Flaubert, je sens assez souvent « le monsieur » qui a écrit le roman. Il ne plaide ni ne dogmatise, mais je le sens tout de même à côté de ses personnages ; cela me gêne. J'aurais voulu qu'il s'effaçât davantage. Je ne demande pas de l'indifférence au romancier, je le prie de se mettre en communication directe avec les êtres et les choses, de laisser filtrer la vie au travers de son tempérament et, recueillant l'impression reçue, de la transporter dans son œuvre.

Il y a aussi de la confusion dans le roman de Novikov. Dans l'œuvre de Tolstoï, le nombre des personnages est très grand, mais chacun a un relief particulier, je ne les confonds jamais, sans doute parce que le romancier lui-même ne les confond pas.

Ce qui me plaît dans *Entre deux aurores*, c'est le sujet, immense, riche, frais : la jeune génération de 1905, tout simplement. Novikov nous fait connaître la famille Orembovsky, famille nombreuse de province, autour de laquelle il groupe les représentants de notre époque, et il a la sagesse de ne pas les séparer de leurs aînés immédiats dont l'influence éducative, visible et palpable, ne s'est pas effacée en eux. Nous y voyons des traces du scepticisme, du sensualisme sans frein, de l'auto-analyse morbide d'hier ou plutôt d'avant-hier et l'élan libérateur, plein de vie, — en apparence, — né de l'année 1905, année qui a vu apparaître simultanément l'espoir et la déception.

Phénomène curieux que je note en passant. En Europe, de longues années, souvent une époque, des époques même se passent entre l'espoir que fait naître une crise, une évolution, une renaissance, politique, sociale, morale, et la déception finale, inévitable, base elle-même d'une nouvelle

crise, d'une nouvelle évolution, d'un nouvel espoir. En Russie, l'espoir et la déception se suivent pas à pas et marchent souvent ensemble. Nous le constatons chez les jeunes Orembovsky, qui, tout en espérant ou en aspirant vers l'espoir, tombent les uns après les autres, à cause de l'atmosphère rétrograde, étouffante, qui se crée autour d'eux, mais aussi à cause de leur insuffisance intérieure, de leur impuissance psychique à la lutte. Leurs rêves se brisent au contact de la réalité à laquelle ils ne sont pas préparés; leur espoir à peine né se heurte à la cruelle déception, ceux qui essaient de lutter luttent avec le vide. Quelques-uns trouvent une issue dans la souffrance physique ou morale. C'est la conclusion de Novikov; il croit que par la souffrance on peut atteindre la beauté vitale. Beethoven¹ l'avait déjà dit : *Durch Leiden Freude*. L'optimisme final du roman ne s'accorde nullement avec son contenu.

L'auteur a mis plusieurs années à écrire son livre; c'est une bonne recommandation, surtout à notre époque où l'on bâcle en quelques semaines « des chefs-d'œuvre définitifs ». *Entre deux aurores* est un essai très sincère de pénétration dans la vie de la société russe d'avant la guerre.

1. Lettre à Lichnowsky, 21 sept. 1814.

*
* *

Certaines parties du roman de Novikov m'ont fait penser, par leur grisaille, à Tchékhov, qu'on lit de plus en plus en Russie, malgré la guerre. Il n'est pas rare de rencontrer dans les revues des articles sur l'auteur de la *Chambre n° 6*, mort il y a une dizaine d'années. J'ai une amende honorable à faire envers ce noble écrivain, homme bon et loyal, que j'ai eu le plaisir de connaître. Je lui reprochai l'absence, dans son œuvre, d'élan, de sourire. J'ai eu tort. Réaliste, il ne pouvait décrire que ce qu'il voyait. Tchékhov peignait la vie russe en gris parce qu'elle est grise. Il ne pouvait pas la représenter en rose. Ceux qui la voient en rose sont des imaginatifs.

Une misère morale se dégage de l'œuvre de Tchékhov. Ses personnages ont eu, dans leur jeunesse, un idéal haut et noble, tous ne l'ont pas totalement perdu à l'âge mûr; mais le doute les ronge, et l'abattement, et l'inertie souvent involontaire. Les plus ambitieux parmi eux sont paralysés par une sorte de fatalité stupide. « J'ai plus de talent que vous, crie Tréplev, dans la *Mouette*, à un auteur qui n'a que du succès, — j'étais

vaillant, je croyais à l'avenir et aux hommes... et maintenant!... »

Ne nous trompons cependant pas sur le compte de ces découragés. Beaucoup parmi eux sont enfoncés à jamais dans leur indolence morbide, mais chez d'autres, à travers leurs lunettes enfumées, on devine une âme qui palpite, une vie intérieure qui vibre; ils semblent dire :

Si jamais ton cœur souffre, ami, pleure tout bas,
Et la souffrance dont ton pauvre être frissonne,
Garde-la pour toi seul, ne la dis à personne, [pas.
Car tous ils te plaindraient, mais ne comprendraient

L'expérience leur apprend que la vie intérieure est le seul asile impénétrable, et ils s'y réfugient. Ils ne s'y réfugient point par égoïsme ou parce qu'ils y trouvent le bonheur, mais parce qu'ils ne trouvent pas le bonheur au dehors, ni le geste qui calme, ni la parole qui reconforte, ni le sourire qui réchauffe. Il ya de la douleur dans le monde gris de Tchékhov et nous devons toujours nous incliner devant la douleur, même quand nous ne la comprenons pas.

Si j'avais à faire maintenant une étude sur l'œuvre de Tchékhov, je la comparerais à celle de Carrière, le Rembrandt français, à ses *Maternités*, figures de femmes usées et

lasses, au regard douloureux qui voile un frémissement intérieur...

*
*
.

Les Russes sont sur le point de découvrir la littérature polonaise : résultat de l'enthousiasme politique, né à l'heure même où les armées austro-allemandes s'approchaient de Varsovie. On traduit beaucoup les écrivains polonais. *Konrad Wallenrod* de Miçkiéwicz vient d'être traduit par Slavinsky. Cette traduction est excellente et paraît à son heure. Des noms devenus familiers à tous depuis deux ans passent devant nos yeux : Lituanie, Niémen, Kowno, Vilna, etc. « ...Voyez ! tant de milliers de cadavres, vos villes en cendres, vos villages en flammes ! Entendez-vous les vents ? ils roulent des océans de neige : là périssent de froid les débris de vos bataillons. Entendez-vous les hurlements des chiens affamés ?... » On dirait que c'est écrit d'hier.

Les Polonais comme les Russes aiment les anniversaires, ils aiment remémorer les faits principaux de la vie de leurs grands hommes. Or, le 8 septembre 1915, il y a eu juste soixante-quinze ans que Miçkiéwicz fut chargé du cours de langues et littératures

slaves au Collège de France. Je n'ai pas rencontré un seul article sur ce souvenir historique. Il faut accuser sans doute les circonstances. La chaire fut créée spécialement pour le poète. La discussion du projet de loi à la Chambre des députés (le 18 juin 1840) pour la création de cette chaire est des plus curieuses. Le député Auguis, auteur d'une *Histoire de Catherine II*, combattit la proposition de Victor Cousin, ministre de l'Instruction publique. Son meilleur argument fut : « La langue slave n'est pas une langue littéraire. » Défendu chaleureusement par Cousin, le projet passa.

« Chaque leçon ressemble à une bataille », avoue le poète dans une lettre à son ami Bohdan Zaleski. Ce fut là son erreur. *A priori*, le Collège de France n'est pas un lieu de réunion publique. La France avait chargé Miçkiéwicz de l'initier à la connaissance des langues et des littératures slaves, et non aux luttes intestines des Slaves ou à la formation du néo-messianisme. C'est une question de tact de la part des professeurs de ne pas introduire dans leurs cours des éléments étrangers à leur enseignement. N'oublions pas que le poète polonais ne fut même pas naturalisé Français, qu'il demeura en France étranger.

Je viens d'avoir la curiosité de parcourir le cours de Miçkiéwicz, je trouve qu'il manque d'unité et de méthode. Le poète lui-même, dans sa cinquième leçon, fait part à ses auditeurs de nombreuses lettres qu'il reçoit de savants slaves, « critiquant le plan de son cours et le blâmant d'avoir déterminé d'une manière arbitraire, sinon injuste, les caractères principaux des littératures slaves ». Miçkiéwicz est Polonais, sa langue et sa littérature lui sont familières ; est-il au courant des autres langues et littératures slaves ? « La langue russe, affirme-t-il, est la langue de la législation... Parmi les ouvrages de la littérature russe moderne, le plus remarquable et le plus important sans contredit, c'est le code publié par la commission de législation. » Pouchkine, Lermontov, Griboïédov avaient déjà produit toute leur œuvre, Nékrassov venait de publier son premier recueil de poésies... Parlant du poète tchèque Kollar, Miçkiéwicz cite quelques strophes de son poème *Sláwy Cera*, chant 290. Or, cette citation n'est pas du tout conforme au texte¹. Nous trouvons dans son cours des pages extravagantes sur le Saint-Esprit et l'inspiration divine, pages qui

1. *Díla Básnická Jana Kollára*, ve Dwau Djljch. W Budiné wytisténa literami Gyuriana a Bagó, 1845, pp. 289-290.

n'ont aucun rapport avec l'histoire des langues et des littératures slaves.

Je ne suspecte point ici la sincérité et le savoir de Miçkiéwicz, mais je crois qu'on peut être un grand poète, un grand agitateur, et être incapable de s'enfermer dans les limites d'un sujet de cours nettement déterminé.

*
* *

Il ne serait pas inutile de remarquer que Polonais et Russes, qui ne se ressemblent guère, ont, sans l'avouer peut-être, des opinions étranges sur le public européen, au suffrage duquel ils tiennent démesurément; ils sont persuadés qu'on peut tout lui faire absorber. Ainsi, au printemps 1914, un professeur de Pétrograd est venu faire au Collège de France cinq conférences sur la vie sociale en Russie. Les Parisiens n'encombrent pas les conférences publiques, sans doute parce qu'ils en ont trop; les Parisiennes d'avant-guerre qui suivaient les cours n'avaient un faible que pour la métaphysique transcendente. Heureusement, comme partout ailleurs, il y a à Paris des étudiantes russes. Elles ont la réputation d'être exigeantes, mais, comme presque

toutes les réputations non contrôlées, celle-ci est surfaite. Avec un peu de prestige et quelques mots obscurs qu'elles croient profonds, on peut sinon captiver leur attention, du moins accaparer leurs personnes pendant une heure. N'est-ce pas essentiel pour garnir une salle¹? Donc, la lecture des cinq conférences ne s'est pas trop mal passée. Mais l'honorable conférencier a eu l'idée légitime de réunir ses conférences en brochure, et, en parcourant celle-ci, on se dit tout naturellement : « Venir des bords de la Néva pour dire ça ! » Le professeur russe traite le public européen² exactement comme Miçkiéwicz le traitait dans la première moitié du dix-neuvième siècle.

En tout cas, je prie les Polonais de ne pas me faire envoyer en Sibérie pour avoir touché à leur poète national, dont je ne méconnais pas le génie. J'espère également ne

1. Ce jugement par trop sommaire n'englobe pas, bien entendu, toutes les étudiantes en bloc. Il s'agit seulement de celles qui courent d'une conférence à une autre sans aucune préparation préalable, sans programme, sans méthode, sans but. Mais même celles-ci ne sont pas inutiles : elles remplissent les amphithéâtres. Je connais une hospitalière faculté des lettres d'une université, dont la célébrité date du moyen âge, qui doit beaucoup aux étudiantes russes.

2. A quelques nuances qualitatives près, tous les publics et toutes les foules se valent.

pas recevoir trop de lettres de protestation.

Il y a une vingtaine d'années, j'analysais dans la *Revue philosophique* de Ribot un travail d'un Polonais sur la classification des dialogues de Platon. Par mégarde, j'orthographiai le nom de l'auteur par un *y* et non par un *i*. Lettre de protestation. Récemment, la même revue publiait un compte rendu d'un autre ouvrage du même auteur. Ce dernier a cru comprendre — à tort — qu'on le comparait à Tolstoï. Lettre de réclamation indignée. Je cite textuellement : « Je suis l'adversaire le plus acharné de Tolstoï. Je suis Polonais, absolument incapable de reconnaître l'autorité de ce nihiliste moscovite; je suis catholique et ne saurais avoir que du mépris ou de la pitié pour l'ennemi le plus dangereux de mon Église. » Avoir du mépris pour celui dont on ne partage pas les idées n'est ni un sentiment chrétien, ni une excellente méthode philosophique.

Au début de la guerre, dans une de ces rapides chroniques, j'ai dit quelques mots — sympathiques à la Pologne — du manifeste du grand-duc Nicolas. Missives des Polonais, aimables, mais remettant quand même exactement les points sur les *i*. La susceptibilité et la solidarité des Polonais sont pro-

verbiales. Je ne blâme pas, je constate. Je ne dirai rien de la susceptibilité, problème psychologique complexe; la solidarité, elle, est une belle chose, surtout quand elle respecte la liberté d'autrui et ne méconnaît pas les droits de la justice.

Donc, il est entendu que je reste admirateur de Miçkiéwicz, comme je suis admirateur de ses deux contemporains, Słowański et Krasinski, pour lesquels Miçkiéwicz ne fut pas toujours équitable. J'aime aussi la littérature polonaise contemporaine, je goûte beaucoup Boleslas Prus et Elise Orzeszko, très différents par leur talent, décédés tous les deux il n'y a pas bien longtemps. Prus est un poète et un émotif, un réaliste doublé d'un humoriste. Il aime la simplicité, c'est en artiste qu'il évoque les mœurs polonaises. Pastelliste, il sait tracer des portraits en traits rapides et fins. L'œuvre d'Orzeszko est presque entièrement consacrée aux mœurs des Israélites, qu'elle connaissait admirablement et dont elle était l'amie fidèle et avertie. Ses romans ont exercé une grande influence sur les relations des Juifs et des Polonais, qui ne sont pas toujours aimables envers leurs compatriotes de religions différentes. Orzeszko est surtout peintre de caractères et moraliste. Quel accent de sincé-

rité et de noblesse dans les romans de cette femme d'élite ! Elle symbolise la lutte de son peuple, vaincu, mais ardent et debout, et plus juste que certains partis politiques qui prétendent le diriger¹.

*
* *

J'ai visité la Pologne longuement, à plusieurs reprises. Je n'ai pas connu Orzeszko ; on m'a affirmé qu'elle savait le *yiddisch*, jargon juif. Cela ne m'étonne pas : quand on habite un centre juif, on finit par apprendre ce jargon pittoresque, devenu peu à peu langue littéraire, très riche, je dirai trop riche, et qu'il ne faut pas confondre avec l'hébreu, langue d'une concision étonnante. Les Juifs russes, polonais, lituaniens parlent tous le yiddisch, même les rares parvenus de Pétrograd, de Moscou et d'autres lieux dont la grande ambition est de faire oublier leurs origines. La littérature en yiddisch s'est considérablement développée depuis les pogromes de 1881 (date historique

1. On connaît maintenant le rôle des Polonais dans l'organisation des pogromes antijuifs en Pologne russe. C'est l'une des monstruosité de la guerre actuelle. Il faut rendre justice à Miçkiéwicz et rappeler que, dans son *Swod Zasad* (Code des préceptes), paragraphe 10, il accorde « estime et fraternité au frère aîné Israël ».

dans la vie des Juifs russes). I. L. Péretz (1851-1915) a été l'un de ses représentants les plus autorisés. Romantique, réaliste, il sait s'élever souvent jusqu'à l'émotion intense et jusqu'au lyrisme le plus pur. Écrivain des humbles, il est et sera toujours très lu.

Il y a des poètes juifs qui écrivent en yiddisch et en russe, Froug, par exemple. Né en 1860 en Petite-Russie¹, il mena jusqu'à seize ans la vie d'un cultivateur. Grâce à son talent, franc et sincère, il s'est acquis une place très distinguée dans les lettres russes. Tel de ses sanglots, en russe, comme *La nuit devient plus noire, la chaîne plus lourde...*, est aussi connu que le chant de sa muse, en yiddisch :

Qui suis-je ? Que suis-je ?
Moi, vieille orpheline² ?

Froug est parmi les chantres du peuple israélite, moralement enchaîné à la glèbe : les anciennes légendes juives n'ont pas de secret pour lui, il y puise ses aspirations, ses émotions, son idéal d'un avenir meilleur.

1. Mort en novembre 1916.

2. *Wer bin ich, wos bin ich ? — Ich, alté iesseïmé ?*

*
* *

N. A. Morozov, qui a passé vingt-cinq ans de sa vie dans la forteresse de Paul et Pierre et dans celle de Schlüsselbourg, raconte, dans les *Annales du Nord*, sa tentative « d'aller au peuple » — vers 1885, sans doute — en compagnie de plusieurs camarades. Dans la même revue, Ivan Bounine publie un curieux récit, *le Fils*. Boris Zaitsev offre aux lecteurs de la *Parole* (Slovo) une nouvelle — *Mascha* — captivante par sa simplicité. Décidément, ces deux novellistes ont du talent.

— La mort du professeur E. V. Pavlov, chirurgien à la cour, est une perte cruelle pour la science et les défenseurs de la vérité et de la justice. Il prit une part très noble et décisive, en qualité d'expert, au fameux procès Beïlis, ce qui brisa sa carrière et sa situation. Étranger à la politique et à la lutte des partis, Pavlov, pour sauver un innocent, a tout abandonné : clientèle, clinique, foyer. C'est une conscience qui disparaît.

La mort de Maxime Kovalevsky est également déplorée par les libéraux et les démocrates. Il représentait l'université au Conseil de l'empire. Brave homme, un peu lourd d'apparence, malgré son incessante activité.

Il professait, écrivait, présidait, voyageait, éditait (le *Messenger d'Europe*), etc. Il laisse des travaux sérieux de documentation : *le Régime économique de la Russie ; la France économique et sociale à la veille de la Révolution ; les Origines de la démocratie*, etc.

X

OCTOBRE 1916

Les nouveaux riches et la lutte contre le luxe. — Danse des milliards. — Le pot-de-vin, institution nationale. — Sénèque et Mme Ackermann. — Legs aux universités de Moscou et de Varsovie. — L'École russe des hautes études. — Programme et méthode. — Utopie et réalité. — La révolution en Russie. — Légende de saint Nicolas et de saint Cassien. — Au jour du grand festin. — La vie intérieure et l'intervention amicale des Alliés. — La mort de Metchnikov. — Shakespeare et Tolstoï.

Le luxe effréné qui se manifeste particulièrement depuis un an préoccupe beaucoup l'opinion publique. Il n'est question que de robes de 1.000 roubles, de chapeaux de 150 roubles, de fruits rares qu'on paye 5 roubles la pièce et que les acheteurs s'arrachent à Pétrograd et à Moscou. Les diamants sont hors de prix et les bijoutiers font d'excellentes affaires. Tel restaurant fait souvent 25.000 roubles de recettes en une nuit : on n'a jamais rien vu de pareil en temps de paix.

Dans certains périodiques, la chronique intérieure porte un sous-titre *Pillage et gaspillage*. Tous flétrissent les formes « honteuses » prises dans les grandes villes par l'esprit de dissipation.

La grande majorité de ceux qui se livrent aux prodigalités est composée de « nouveaux riches » dont le nombre augmente de plus en plus. Hommes d'affaires professionnels, financiers, nobles, bourgeois, médecins, journalistes, avocats, acteurs et actrices, femmes du monde et du demi-monde, tous se sont jetés pêle-mêle dans la danse des milliards.

Autre fait : le pot-de-vin, qui a toujours fleuri sur le sol russe, a élargi depuis la guerre son domaine. On n'obtient positivement rien sans *graisser*. Le moindre petit portier de gare de marchandises va avoir pignon sur rue et rouler carrosse, tout comme les publicistes qui tournent autour des budgets secrets. Le conseil municipal de Moscou a reconnu officiellement que, pour avoir les wagons nécessaires au ravitaillement de la capitale, « il est urgent d'adopter les mœurs du jour : le pot-de-vin, et pour ne pas échouer dans cette entreprise, il est non moins indispensable de charger de cette mission un spécialiste ». Cela s'im-

prime dans tous les journaux et la censure trouve cela très naturel.

Les nouveaux riches tiennent déjà le haut du pavé avec une insolence qui, pour le moment, mortifie les uns et révolte les autres. Mais l'origine de leur brusque enrichissement sera vite oubliée. En Russie, comme ailleurs, le talent, l'individualité, la franchise, la pauvreté, c'est ce qui se pardonne le moins, mais on finit tôt ou tard par s'incliner devant la richesse mal acquise et la fortune imméritée. Dans certains milieux il est de bon ton, depuis longtemps, de mépriser celui qui choisit de vivre pauvre afin de simplifier son existence. Parce que X. ne se joint pas à la cohue des passants qui courent après l'argent, on l'estime apathique et presque bon à rien.

Demain les fraîchement parvenus joueront un rôle dans la vie publique, ils jetteront les miettes de leur table aux victimes de la guerre; on les glorifiera peut-être et on accablera les moralistes qui ont osé troubler la quiétude de si bons citoyens. Nous savons d'ailleurs que les moralistes eux-mêmes vivent souvent mal avec les préceptes qu'ils prêchent. Sénèque¹, qui écrivait à Lucilius :

1. Lettre IV.

*Cui cum paupertate bene convenit dives est*¹, avait des maisons de plaisance et des vignes, tout comme certains moralistes de nos jours.

Du haut de la tribune du Conseil de l'empire, le ministre des Finances exhortait lui-même l'opinion à la lutte contre le luxe, et cependant le Conseil de l'empire a rejeté le projet d'impôt sur les bénéfices de guerre. C'est le premier pas vers la glorification officielle de nouveaux riches.

Laissons cela. Je me suis promis d'interdire à ma plume tout ce qui touche, même de loin, à la guerre. Presque partout on observe le même phénomène : les uns s'enrichissent ignominieusement, les autres tombent glorieusement. Il en tombe partout... et il en tombera encore tant que les pays meurtris, qui font face au destin avec tant de vaillance et d'énergie, resteront envahis par l'ennemi barbare qui ne recule pas devant le rétablissement de l'esclavage. Oui, il en tombe, partout... Verrons-nous se réaliser le rêve de Mme Ackermann ?

O quelle immense joie, après tant de souffrance,
A travers les débris, par-dessus les charniers,
Pouvoir enfin jeter un cri de délivrance :
Plus d'hommes sous le ciel, nous sommes les derniers !

1. Qui s'arrange de la pauvreté est riche.

*
* *

Maxime Kovalevsky, dont je vous ai annoncé la mort dans ma dernière chronique, a légué 200.000 roubles et sa bibliothèque — 100.000 volumes — aux universités de Moscou et de Varsovie. Kovalevsky fut le principal initiateur de l'École russe des hautes études sociales à Paris, dont on a beaucoup exagéré l'importance, surtout en Russie. J'ai vu cette école naître et mourir.

A la grande foire de 1900, nommée Exposition universelle, à côté des distractions de la rue de Paris et autres exhibitions, il y avait une École internationale, c'est-à-dire que des représentants de divers pays faisaient des conférences en français sur des sujets disparates. Elles avaient lieu au Petit-Palais, aujourd'hui Palais des Beaux-Arts. Je me souviens — comme c'est loin ! — d'y avoir fait des causeries¹ sur Tolstoï et sur Ibsen, très en vogue à ce moment-là. Dans cette École internationale, la section russe était composée de quelques professeurs se trouvant à Paris.

Lorsque les portes de l'Exposition furent fermées, les Russes décidèrent de conserver

1. *Le Figaro*, 9 octobre 1900.

leur groupement. On loua l'unique salle d'une école déjà existante ou plutôt la libre disposition de cette salle dans la matinée et une ou deux fois par semaine le soir. Le local assuré et la fondation baptisée : *École russe des hautes études sociales à Paris*, on se mit à établir le programme, immense, vaste, sans limites et... sans méthode. Sa composition seule témoignait de l'absence de méthode. Nul ne se dit : il est beau d'avoir un programme, encore faut-il pouvoir le réaliser. Or, les bases matérielles de l'école étaient plus qu'insuffisantes, bases de bonne fortune. Le nombre des personnes susceptibles de faire des cours en russe et habitant Paris était nécessairement limité. Généralement, dans ces écoles libres, le nombre des professeurs dépasse démesurément celui des élèves. Le phénomène diamétralement contraire s'observait à l'école russe : beaucoup d'élèves ou plutôt d'auditeurs et « le corps professoral » très réduit, surtout aucun lien réel entre les sujets d'enseignement. Trois ou quatre noms connus, trois ou quatre cours et des conférences coupées, au petit bonheur. En 1905, un ou deux professeurs retournèrent en Russie et l'école se disloqua.

Loin de moi l'idée de dire du mal de la défunte école russe ; j'en faisais partie, j'y

enseignai la psychologie générale et j'y fis des conférences sur divers sujets¹, bien qu'en principe je fusse contre cette école, car j'estime que les jeunes Russes, obligés d'aller mendier en Europe leur pain intellectuel, doivent avant tout s'initier à la langue, à l'enseignement, aux coutumes et aux usages du peuple dont ils reçoivent l'hospitalité. Il est des Russes qui habitent un pays étranger pendant un quart de siècle et en ignorent tout. On connaît leur tendance à se grouper autour du samovar. Une École russe des hautes études à l'étranger aurait peut-être sa raison d'être si son programme était nettement défini, limité à une catégorie déterminée d'études.

La bonne foi et la bonne volonté des organisateurs de l'école russe, hommes sérieux, personnellement sans reproche, ne sont pas en question, elles sont inattaquables. La caractéristique de l'école est la caractéristique par excellence de beaucoup d'organisations et de beaucoup de groupements russes : bonne volonté, bonne foi, absence de méthode et de sens de la réalité, programme illimité et souvent irréalisable.

1. Gambarov, *Rousskiïa Viedomosty*, Moscou, 1902, n° 179 et 180. — *Rousskaïa Vischaïa Chkola v Parijé*. Préface par Maxime Kovalevsky, p. 2. Saint-Pétersbourg, 1905, Lvovitch, éd.

*
* *

Les Russes ont le culte du vocable *programme*. Chaque clan, chaque parti a son programme, très riche, et tout le monde se contente d'avoir un programme dans sa poche. Quand les partis se fondent et forment un bloc, le résultat est un nouveau programme et... une nouvelle utopie.

Je ne suis ennemi ni des programmes ni des utopies. J'aime les rêveurs et les utopistes. Le *Voyage à l'île d'Utopie* de Thomas Morus fut au seizième siècle une action concrète. L'utopie d'aujourd'hui est presque toujours la réalité de demain. A la condition qu'à côté de l'utopiste — homme bienfaisant — se trouve quelqu'un cherchant à réaliser l'utopie et ayant pour devise sinon *tout, tout de suite*, au moins *quelque chose, demain*; mais là, effectivement.

Les tendances de certains partis prouvent qu'ils songent peu à réaliser l'essence idéative de leurs programmes. Ainsi, tel parti constitutionnel se persuade d'obtenir un jour beaucoup, tout en gardant certains fondements du régime actuel¹. Espérer établir un

1. Voici deux curieuses déclarations faites par M. Mi-lioukov, leader du parti constitutionnel-démocrate et l'un

nouvel ordre des choses sur les anciennes bases et tout en conservant les anciennes erreurs, n'est-ce pas de l'utopie irréalisable ?

J'aurais voulu voir un peu plus de netteté chez les représentants des partis avancés. Pour le moment, c'est l'extrême droite qui triomphe. Ce triomphe a même fait renaître en Allemagne l'espoir de voir éclater une révolution en Russie. Illusion. Il n'y aura de révolution en Russie ni durant la guerre ni immédiatement après. A présent, une seule idée domine partout et chez tous : vaincre. Après la guerre, tout le monde sera fatigué, d'abord ; ensuite, toute une armée (un million d'hommes) est préparée pour étouffer (à la russe) toute tentative de révolution ; enfin, les meneurs révolutionnaires font défaut. Il est vrai que les circonstances peuvent les faire naître. Mais une révolution politique qui n'est pas précédée d'une révo-

des promoteurs du « bloc progressiste », lors de son voyage en France et en Angleterre, en compagnie de la délégation parlementaire russe : 1° « L'émancipation complète des Juifs n'est pas à présent du domaine de la politique pratique » (*Jewish Chronicle*, 19 mai 1916, London) ; — 2° « En ce qui concerne la Finlande, le bloc veut le retour à une politique de conciliation, mais il ne saurait être question du rétablissement du *statu quo ante* de la constitution finlandaise d'avant 1899 » (*l'Humanité*, 23 mai 1916, Paris).

lution morale, d'une révolution dans les mœurs des classes dites supérieures, aboutit à peu de chose. Dans les conditions actuelles, une révolution serait épouvantable et elle ne servirait qu'à mettre sur un piédestal quelques saints Cassien. Vous ne connaissez pas la légende russe sur saint Nicolas et saint Cassien ?

Les deux saints, envoyés du Paradis pour visiter la terre, aperçurent sur leur chemin un pauvre paysan dont la charrette, chargée de foin, était profondément embourbée, et qui déployait des efforts infructueux pour faire avancer son cheval.

« Allons l'aider, dit saint Nicolas.

— Ah ! non, par exemple, répondit saint Cassien, je n'ai pas l'habitude de me mêler de ce qui ne me regarde pas et j'aurais peur de salir ma chlamyde.

— Attends-moi, alors, ou poursuis ton chemin sans moi. »

Et, s'enfonçant sans crainte dans la boue, saint Nicolas aida le paysan à tirer sa charrette de l'ornière. La besogne terminée, tout couvert de fange, sa chlamyde salie et déchirée, notre saint rejoignit son compagnon. Grande fut la surprise de saint Pierre lorsqu'il le vit arriver en cet état à la porte du Paradis. Saint Nicolas raconta le fait.

« Et toi, demanda saint Pierre à saint Cassien, n'étais-tu pas avec lui ?

— Je n'ai pas voulu ternir la blancheur immaculée de ma chlamyde.

— Eh bien, dit saint Pierre, toi, Nicolas, pour ne pas avoir eu peur de te salir en tirant de peine ton prochain, tu seras fêté dorénavant deux fois chaque année et tu seras considéré comme le plus grand des saints après moi par tous les moujiks de la sainte Russie. Quant à toi, Cassien, contente-toi du plaisir d'avoir une chlamyde immaculée : tu n'auras ta fête que les années bissextiles — une fois tous les quatre ans. »

Le pauvre saint s'éloigna, fort mécontent.

Il y a beaucoup de saints Cassien en Russie, ils ont peur de se salir, mais ils veulent être fêtés et, au jour du grand festin, ils réclameront les meilleurs morceaux, qu'ils obtiendront : la justice d'ici-bas ne ressemble pas à celle de saint Pierre. C'est d'ailleurs dans l'ordre des choses : ceux qui préparent des révolutions ne les font pas ; ceux qui les font n'en profitent guère ; ceux qui en profitent se soucient fort peu de ceux à qui ils doivent tous leurs bienfaits. Mais je ne crois pas à la possibilité d'une prochaine révolution en Russie. Tout au plus verrons-

nous quelques répétitions des événements de 1905. Après la guerre...

*
* *

Et dire qu'un tout petit geste suffirait à pacifier les esprits : ouvrir les prisons politiques ; laisser revenir tous les exilés, tous les proscrits ; rendre aux nationalités opprimées ce qui leur est dû ; octroyer les droits civils et politiques aux Israélites ; liberté de conscience, liberté de la parole, liberté de la presse, liberté des luttes politiques. Le reste viendra tout seul. Est-ce vraiment trop, après tant de sang répandu et pour éviter un cataclysme intérieur ? Ah ! si la Russie savait, à l'heure présente, accomplir les actes qui libèrent, comme elle avancerait les affaires du monde civilisé et comme elle soulagerait la conscience de ses amis !

Voulez-vous toute ma pensée ? Pourquoi la dissimuler, elle n'a aucun rapport avec la guerre ? Nul changement politique intérieur — changement sérieux — ne s'accomplira en Russie sans l'intervention amicale des Alliés. Il est possible que je me trompe. Ce n'est point lorsque nous nous trouvons encore pris dans le tourbillon que nous sommes capables de voir clair.

En 1905, à la veille de la crise qui a échoué, faute d'aide extérieure, j'écrivais (*Psychologie des romanciers russes au dix-neuvième siècle*, p. 432) : « L'Europe, qui a donné à l'humanité l'affranchissement relatif de l'homme et la science moderne, l'Europe tout entière doit considérer comme son devoir moral de venir en aide aux forces civilisatrices russes. » L'Europe d'avant-guerre n'avait pas été bienveillante pour ces forces émancipatrices. Je n'ai pas à examiner ici les causes de cette attitude. C'est le passé. N'en parlons pas, mais à condition que tout le monde se convainque du devoir qu'impose l'heure présente. Le moment psychologique venu, nul ne doit s'enfermer dans un égoïsme imprévoyant et murmurer : « La vie privée de mes amis ne me regarde pas. » La diplomatie des Alliés saurait bien trouver une forme qui n'eût pas l'air d'une intervention désobligeante dans les affaires intérieures de la Russie.

Pour qu'une aube nouvelle s'élève sur l'Europe sanglante, il ne suffit pas que le militarisme allemand soit abattu, il est nécessaire que la Russie se range délibérément et pacifiquement à côté des pays de la liberté et des droits de l'homme.

*
* *

La mort de Metchnikov a eu un grand retentissement en Russie. Le nom de ce petit zoologiste d'Odessa, — Juif¹ par sa mère, — devenu célébrité mondiale, était fort connu dans son pays d'origine. La découverte de la phagocytose est un trait de génie. L'erreur du savant russe fut de vouloir en dégager, à tout prix, une philosophie. L'idée que la vieillesse n'est pas un phénomène physiologique, mais plutôt pathologique, est une hypothèse qui en vaut bien une autre. Le tort de Metchnikov consista dans son empressement à bâcler sur son hypothèse une philosophie optimiste effrénée. Son ouvrage *Essais optimistes* n'ajoute rien à sa découverte, qui restera et assurera pour longtemps sa gloire. Sans doute, toute découverte scientifique se fait indépendamment de la volonté du savant, elle est moins subordonnée à la nécessité consciente qu'aux circonstances favorables et fortuites ; mais le hasard heureux n'arrive qu'à ceux qui le méritent. Pour

1. Petit-fils de Nevaschovitch, l'auteur de *Sineath Hadath* (Haine religieuse), en hébreu, Sklov (Russie), 1804. (« Pourquoi cherchez-vous le Juif dans l'homme ? Cherchez plutôt l'homme dans le Juif. Je certifie qu'un Juif est loin d'être un méchant homme ou un mauvais citoyen. »)

en profiter, il faut savoir observer, comparer, déduire. Que de Pisans avaient vu la lampe de leur dôme avant Galilée!

Metchnikov meurt à l'âge de soixante-onze ans : celui qui avait rêvé de reculer les limites de la vie de l'homme — est-ce vraiment nécessaire? — n'a pas pu prolonger la sienne et réaliser tous ses plans de recherches et d'expériences. C'est le cas de répéter les paroles de Sénèque, que je mal-mène — si légèrement! — plus haut : *Quam stultum est ætatem disponere ne crastini quidem dominum!* (Quelle folie à nous de jeter les plans d'une longue vie, nous qui ne sommes pas maîtres de demain¹!)

*
* *

Les revues sont remplies d'articles sur Cervantès et sur Shakespeare. Dans le *Messenger d'Europe* (Viestnik Evropy), Batiouchkov essaie d'établir un rapprochement entre l'immortel poète anglais et Tolstoï, rapprochement qui me paraît bien souvent arbitraire et paradoxal, malgré certains points de contact. Pas plus que Shakespeare, Tolstoï n'est une volonté, mais, tandis que

1. *Lettres à Lucilius*, CI.

le premier est tout imagination, le second est tout observation. Le trait qui, avec leurs différences, fait leur grandeur commune, c'est qu'ils ouvrent devant notre regard une perspective infinie.

JANVIER 1917

La situation littéraire de Gorki et la critique. — Médisance et calomnie. *Trois jours. Incendie. Souvenirs d'enfance.* — La bureaucratie. — La femme russe. — Victoires féministes. — La femme fonctionnaire et ingénieur. — La Russie va atteindre bientôt le chiffre de deux cents millions d'habitants. — Le pourcentage universitaire. — Le comte Ignatiev et M. Protopopov. — Gustave Flaubert, Anatole France et les intellectuels russes. — Revues. — Mort de la romancière Olga Schapir.

La situation littéraire de Maxime Gorki est assez curieuse. Les uns, ayant prononcé il y a une dizaine d'années : « Gorki est fini¹ », ne s'occupent plus de lui, comme s'il n'existait pas, comme s'il n'avait jamais existé. D'autres regardent l'ancien vagabond de travers, mais daignent jeter de temps en temps des coups d'œil furtifs sur ses nouveaux écrits. Je parle de la critique et non du public lettré, dont une partie lui demeure

1. Filosofov, *Rousskaïa Misl*, avril 1906.

fidèle, sans trop d'enthousiasme, paraît-il. Les causes de cette attitude sont nombreuses. La manière d'agir de Gorki en 1905 a déplu non seulement à ses adversaires politiques, mais même à ses amis. Les rigoristes n'ont pas trouvé assez orthodoxe son départ de Russie, ni son exil, ni son retour depuis la guerre. Il passa plusieurs années en Italie, dans une petite ville tranquille, vivant simplement et modestement. Une certaine catégorie de ses compatriotes de l'étranger ne lui témoignèrent pas toujours cependant une urbanité parfaite. C'est tout juste si on ne l'accusait pas de chercher à se rapprocher du parti réactionnaire, haï de tous les honnêtes gens de Russie.

L'exil pétrit les âmes fortes, mais il crée aussi des malentendus entre les exilés, et la jalousie, la médisance, la calomnie¹. J'ai lu un jour, dans un journal russe, un article signé dont chaque phrase était un mensonge sur la vie de Gorki à l'étranger, ses fréquentations, l'évolution de ses idées. Encore des calomnies écrites peuvent-elles être réfutées (le plus souvent cela ne vaut pas la peine), mais comment détruire les « on-dit » qui se transmettent de vive voix, qui passent de

1. Ossip-Lourié, *De la calomnie* (*Revue philosophique*, août 1916).

bouche en bouche et font leur chemin d'une manière rapide et sûre ?

On trouve partout des personnes heureuses de saisir l'occasion de commentaires malveillants ou de créer cette occasion si elle ne se présente pas. Et la plupart des gens ne se font aucun scrupule de mettre en circulation de méchantes histoires sans demander la preuve de leur exactitude. Ils sont rares, les écrivains russes qui ont échappé au persiflage et à la médisance de leurs contemporains.

Il est possible que les tendances de tel ou tel parti avancé aient déçu Gorki, et qu'il ne l'ait pas caché, mais manifester l'indépendance de sa pensée, ce n'est point trahir ses idées ni railler les aspirations des autres.

Dans *Trois jours*¹, Gorki fait ressortir l'antagonisme qui existe entre les paysans et les nouveaux intellectuels. Il met dans la bouche de Nazarov, fils de meunier, des épithètes plutôt blessantes à l'adresse de Boudilov, architecte : *clown, saltimbanque* (païats) et même, je crois, *cadavre vivant*. Cela adéplu. On oublie que ce n'est pas toujours volontairement qu'on touche juste. Admettons que Nazarov ait dépassé la mesure.

1. *Viestnik Evropy*, 1912.

Les artisans de l'*Incendie*¹ et les petits bourgeois des *Zikovi*² n'ont pas créé à Gorki beaucoup d'admirateurs. On a trouvé déplacé le pessimisme de Zikov. Ce dernier ne nie pas l'existence du bien, mais « qu'en faire ? » se demande-t-il. Zikov déclare ne pas aimer les hommes. C'est son droit et même c'est le droit de Gorki d'évoluer vers le pessimisme. Mais rien ne prouve que, personnellement, Gorki ait évolué vers le pessimisme.

On reproche encore à Gorki d'être devenu publiciste. On oublie que c'est dans les traditions des lettres russes. Dostoïevsky et Tolstoï écrivaient dans les gazettes. Il est vrai que la presse russe, la presse quotidienne surtout, ne joue plus le même rôle que jadis ; à part quelques exceptions, elle s'est industrialisée, commercialisée.

Il est regrettable que les articles de Gorki ne soient pas des chefs-d'œuvre, mais ce sont des articles honnêtes. L'ancien vagabond ne sera jamais parmi les publicistes à tout faire et à tant la ligne. S'il s'est éloigné du domaine de l'art pur, c'est tout simplement parce qu'il a préféré les bords « civilisés » de la Néva à la Volga inculte. C'est

1. *Viestnik Evropy*, 1915.

2. *Sovremennik*, 1915.

là son erreur grave, erreur qui est l'unique cause de la dissolution de son talent de romancier. S'il était resté dans les bas-fonds d'où il émergea subitement un jour, son instinct artistique indéniable lui eût permis de découvrir dans le milieu qu'il connaissait si bien de nouveaux Konovalov. L'atmosphère de Pétrograd a été néfaste à son talent. Que voulez-vous, pour entendre une parole réconfortante et neuve, le Russe a besoin de s'approcher de l'armée des gueux. Gorki paye très cher la méconnaissance de cette vérité. Sa dernière œuvre, *Souvenirs d'enfance*, le prouve suffisamment.

Vous vous rappelez les *Souvenirs d'enfance* de Tolstoï ? Je ne connais rien de plus frais ni de plus doux dans la littérature moderne. « Après ma prière, je vais me rouler dans mes petites couvertures, l'âme en paix et le cœur léger... Enfance, heureux temps qui ne reviendra plus !... »

Dès les premiers jours de sa vie consciente, Gorki, lui, se trouve dans un milieu où tout et tous sont pénétrés « d'un brouillard d'animosité, où les parents les plus proches éprouvent les uns pour les autres des accès de haine et de soif de destruction mutuelle... » Il y a quinze ans, Gorki eût peint ce milieu avec le pittoresque dont

était capable l'auteur de *Malva*. Maintenant il avoue, avec beaucoup de sincérité, reconnaître à peine cette sombre vie d'horreur qu'il vivifie dans sa mémoire... et nous ne trouvons dans son récit que des tableaux et des esquisses brossés avec trop d'application pour éveiller en nous une vraie sensation d'art. La meilleure figure et la plus vivante des *Souvenirs* — celle de la grand'mère — ne s'harmonise pas avec l'ensemble et est dépourvue de cette intense lumière dont Gorki savait éclairer ses premières créations.

S'il est juste de constater que Gorki, ayant changé de milieu, a perdu par là même la sève de sa puissance créatrice, il est absurde de le rendre peu sympathique en le faisant passer pour un homme sans principes et sans convictions ; c'est pourtant le plus grave reproche que lui adresse souvent la critique¹. En tout cas, il est indéniable que Gorki a contre lui une certaine critique et... les femmes, paraît-il, les intellectuelles surtout : est-ce parce qu'aucune silhouette marquée d'intellectuelle ne se profile dans son œuvre et que celle-ci ne contient presque pas

1. La politique de Gorki depuis la révolution est nette : il commence par défendre les maximalistes, mais depuis le coup d'État de novembre il ne cesse de protester contre le néo-tsarisme des bolchevikis.

de type original de femme ? La femme russe joue un rôle considérable dans la renommée d'un écrivain et elle veut qu'on s'occupe d'elle. C'est justice, après tout.

*
**

Je connais un écrivain français qui, ayant eu à parler, dans un ouvrage de psychologie morbide, d'une catégorie des femmes hystériques, crut possible d'admettre que « souvent, si ces malades ne sont pas *assujetties* (dans le sens psychologique du terme), elles martyrisent ». Par une cruelle ironie, on imprima : *asservies*. Quelle horreur ! Un correspondant d'un journal russe informa ses lecteurs que X. demandait l'asservissement des femmes. Une femme de lettres de Pétrograd saisit sa meilleure plume et déclara que « puisque X. veut nous asservir, nous ne le liron pas ». Mais, soit étourderie, soit curiosité féminine, elle lut l'ouvrage de X., comprit son erreur, n'hésita pas à la reconnaître loyalement dans un nouvel article où elle décerna à X. le titre enviable *d'ami des femmes*. La femme russe aime la justice.

Ce petit trait caractéristique — et beaucoup d'autres, bien entendu, — nous permet d'envisager avec optimisme la grande vic-

toire que vient de remporter le féminisme en Russie. Le ministre de l'Instruction publique, le comte Ignatiev, a décidé que les femmes seraient admises, à l'avenir, en qualité de fonctionnaires dans son ministère. Cette mesure libérale, qui sera, sans doute, imitée par d'autres ministres, peut avoir des conséquences importantes sur la vie sociale. Nous assistons peut-être au début de toute une révolution pacifique.

*
* *

Si dans beaucoup de pays le fonctionnarisme est un fléau, en Russie il est véritablement, et depuis toujours, un danger national. Jamais, nulle part, il n'a été plus néfaste à l'évolution des forces vives de la nation. Les conditions dans lesquelles l'administration effectue son choix sont d'une insouciance inimaginable. Malgré l'abondance des postulants, on ne fait pas la moindre sélection; « bien penser » et avoir des protecteurs, c'est tout ce qu'on demande. Le fonctionnaire russe est, pour ainsi dire, un être diminué. Placé en marge de la lutte pour la vie, dispensé de toute activité individuelle, privé d'initiative et de responsabilité, — ce qui lui plaît énormément, — il

n'a nullement besoin d'une intelligence souple et réceptive. C'est un exécuteur et non un initiateur. Et il préfère cela. Représentant d'une minorité omnipotente, il soutient cette omnipotence et en profite en même temps. Du plus petit scribe jusqu'à ceux qui palpent de gros émoluments, tous jouissent de privilèges inouïs.

Un statisticien a calculé dernièrement que la haute bureaucratie russe n'est composée que de 6.500 individus; nul ne saura jamais le nombre de petits tchinovniks. Même le clan bureaucratique dirigeant doit, à coup sûr, dépasser 6.500, d'autant plus que tous les grands propriétaires fonciers occupent, réellement ou fictivement, des postes élevés dans la bureaucratie, et il ne faut pas oublier les fonctionnaires des coulisses, pour ainsi dire, ceux que le public ignore et qui, du sommet de la hiérarchie où ils sont placés, décident du sort d'un empire qui atteindra bientôt le chiffre de 200 millions d'habitants. On vient de publier les résultats définitifs du recensement de la population fait en 1915; il accuse un chiffre global de 182.182.600 habitants, soit 53.987.000 de plus qu'au recensement de 1897, ce qui correspond à un accroissement de 42,10 p. 100.

Et c'est l'infime groupe social des fonc-

tionnaires qui exerce, presque sans contrôle, un pouvoir absolu sur cette énorme agglomération humaine. La bureaucratie russe est la base de toute réaction, de tout mouvement rétrograde, de toute opposition à l'évolution normale.

*
* *

La résolution du ministre de l'Instruction publique — envisagée par la droite comme un pas vers le libéralisme — d'introduire les femmes dans son ministère pourrait bien être une timide tentative de toucher à la plaie qui ronge la Russie. La mesure n'était pas facile à prendre, car elle fait des mécontents, la profession de fonctionnaire étant aux yeux de beaucoup une profession idéale.

La voici fonctionnaire, la femme russe : *tchinovnitsa!* Tout porte à croire qu'elle sera à la hauteur de sa nouvelle tâche et qu'elle réalisera l'espoir qu'on met en elle. La femme russe a l'esprit de changement, l'esprit de révolte; dans la lutte politique, elle est plus audacieuse que l'homme; dans certaines circonstances, elle est plus soumise à la voix de sa conscience, surtout lorsque sa responsabilité est engagée. Elle a le goût de la protection des petits et des hum-

bles. Elle a une certaine supériorité pour l'appréciation des nécessités présentes et des réalités immédiates. Elle est plus pratique que l'homme. Rêvant depuis longtemps de jouer un rôle dans la vie sociale, elle profitera, à coup sûr, de l'occasion qui se présente pour manifester sa personnalité et son amour de la justice.

Le fonctionnarisme n'est pas la seule victoire que remporte, à l'heure actuelle, le féminisme en Russie.

L'accroissement très rapide du nombre des usines de guerre a amené une certaine difficulté dans le recrutement du haut personnel technique. Les établissements industriels employaient depuis longtemps déjà de nombreuses « contremaîtresses », mais le ministre de l'Instruction publique a estimé qu'il était possible d'ouvrir un champ beaucoup plus vaste à l'activité des femmes et de leur rendre accessibles toutes les situations dans les usines gouvernementales et privées.

Par décret, toutes les anciennes auditrices libres de l'Institut polytechnique de Pétrograd — 200 environ — ont été autorisées à passer des examens pour le grade « d'ingénieur d'État ». Toutes ont subi avec plein succès les épreuves, fort difficiles, et presque

toutes sont déjà appelées à exercer leur science. Les femmes sont également autorisées à suivre les cours de l'Institut électro-technique de Pétrograd. Des voies nouvelles s'ouvrent devant la femme russe...

*
**

Le comte Ignatiev est un esprit relativement libéral et le ministère de l'Instruction publique est en ce moment le seul ministère d'où émanent quelques rayons vivifiants. Malheureusement, cette année encore, un très grand nombre de jeunes gens israélites n'ont pu forcer les portes des établissements d'enseignement supérieur. L'université de Varsovie, transportée à Rostov-sur-le-Don, a reçu 80 Juifs et en a refusé 291. A Pétrograd, 88 sont admis sur 192 candidats. A Odessa, le nombre des refusés atteint 150. En tout, sur 2.000 postulants, 1.000 jeunes gens restent en dehors de l'université; on trouve parmi ces derniers d'anciens combattants médaillés. Le « pourcentage », principe fondamental de la politique scolaire, demeure intact, malgré toutes les circulaires ministérielles, — diversement et faussement interprétées, — facilitant, par exemple, l'accès aux écoles des soldats juifs blessés,

réformés, etc. L'école vétérinaire de Varsovie, installée actuellement à Novotcherkask, a refusé les candidats juifs sous prétexte qu'ils n'ont pas le droit de vivre dans cette ville. Telle université a refusé de nombreux jeunes gens juifs parce que leur parenté avec des combattants était trop éloignée. On dit que la question du pourcentage juif préoccupe personnellement le ministre de l'Instruction publique et qu'il voudrait la résoudre favorablement le plus vite possible. Arrivera-t-il à faire admettre sa manière de voir au Conseil des ministres ? S'il parvenait seulement à imposer à ses subordonnés le respect de ses circulaires, son effort ne serait pas stérile. Des problèmes d'un caractère autrement vital se posent en ce moment dans le pays, mais il y a des riens qui irritent.

*
* *

Un éditeur de Pétrograd a entrepris la publication en russe des œuvres complètes de Gustave Flaubert. Le tome VIII vient de paraître, contenant le premier volume de la *Correspondance* du grand romancier. La traduction a du succès. On lit en Russie, même pendant la guerre. Les intellectuels russes

goûtent Flaubert, ils le comprennent mieux qu'un Anatole France, par exemple. L'admiration ne fait pas défaut autour du nom de ce dernier, mais les meilleurs de ses amis ignorent son œuvre; ceux même qui l'ont lue ne savent ni l'apprécier, ni la comprendre. L'intérêt qu'on porte à France est teinté de snobisme politique. Le culte de Flaubert est plus instinctif. Flaubert, individualiste à outrance, se disant bourgeois, est, au fond, un révolutionnaire, surtout dans sa *Correspondance*, un révolutionnaire platonique, genre très développé en Russie. A l'ami de Bergeret on a envie de répéter les paroles adressées à David Hume par un critique contemporain: « Rassurez-vous; vous n'êtes pas aussi révolutionnaire que vous semblez le croire. »

Le Russe sait mieux pénétrer Mme Bovary que l'abbé Coignard ou Sylvestre Bonnard. La sensuelle Emma Bovary a une cousine en Russie, une pure cérébrale, fort connue: Anna Karénine. Les personnages qui peuplent la *Rôtisserie de la reine Pédauque* n'ont pas de parents dans le pays de Dostoïevsky et de Tolstoï.

Le réalisme objectif de Flaubert comme son fatalisme sont plus familiers au Russe que la grâce attendrie de l'ironie d'Anatole

France. L'historien de *l'Île des Pingouins* est trop fin analyste pour ne pas voir les antinomies de la vie et la disproportion qui existe entre les aspirations, les paroles et les actions des hommes, mais il se contente de railler, de mépriser ; il méprise non pas l'humanité, mais les hommes ; il les méprise sans haine, sans passion, ne dépassant jamais la mesure élégante ; comme l'abbé Coignard, il les méprise avec tendresse. Il s'applique à lui-même, et à tous ses actes, le sourire malicieux dont il gratifie ses contemporains et qui échappe aux Russes, surtout en traduction.

L'œuvre d'Anatole France¹ ne contient ni inquiétude ni angoisse. Dans la *Correspondance* de Flaubert, nous découvrons un esprit inquiet et une conscience troublée. Flaubert, chez qui on nie généralement le sentiment, apparaît dans certaines de ses lettres un pur sentimental ; quelque chose de triste, d'assombri, de grave s'en dégage, et vous savez tous, n'est-ce pas ? que le Russe le plus réaliste est porté vers la tristesse et l'inquiétude... Ce n'est pas la guerre qui lui enlèvera cette tendance, ni les projets de M. Protopopov, le nouveau ministre

1. *Crainquebille* excepté.

de l'Intérieur, agissant toujours à côté, évitant à dessein le fond des choses. Il a l'air, par exemple, de vouloir s'attaquer aux spéculateurs qui continuent à s'enrichir, malgré ou plutôt grâce au sang qui coule... Il ne faut pas s'attendre à ce que M. Protopopov, ou M. Trépov, le nouveau Premier, imprime une nouvelle direction à la politique du pays.

*
**

Rien de bien palpitant dans les revues; dans beaucoup la chronique intérieure est absente... — M. Kallistov, engagé volontaire dans l'armée française, raconte dans les *Annales du Nord* les émouvantes *Journées en Champagne* pendant lesquelles il fut grièvement blessé. — On annonce la mort de la romancière Olga Schapir (1850-1916), dont les romans eurent une certaine vogue, mais dont le nom n'a pas dépassé les frontières.

XII

AVRIL 1917

L'après-guerre. — La Russie au dehors. — L'ouvrage de Fletcher. — Enseignement du russe en Angleterre et en France. — L'Institut français à Pétersbourg. — Un monument à Raspoutine. — Mordary. — Milioukov et ses idées. — Antinationalisme et impérialisme. — Comment on juge en Russie la bataille de la Marne. — Un mot de Renan.

L'un des effets de la guerre est l'isolement commercial de la Russie. La paix faite, l'exportation par voie de terre, qui est complètement arrêtée, renaîtra et la vie économique, en général, prendra un nouvel essor. Pays agricole avant tout, non seulement la Russie produit le grain nécessaire à sa propre consommation, mais elle en exporte tous les ans, quel que soit le résultat de la récolte. Elle fournit une partie du pétrole dont le monde a besoin. Tôt ou tard, elle sera parmi les pays producteurs de charbon, de métaux. L'exportation jouera un grand rôle dans sa vie économique.

Depuis la guerre, l'absence d'importation a fait naître des industries nouvelles. Pour mettre en valeur ces industries naissantes et toutes les richesses encore inexploitées, la Russie aura besoin de capitaux étrangers, comme par le passé, plus que par le passé. Si la main-d'œuvre est en abondance, les initiateurs, les organisateurs, les dirigeants, les entrepreneurs font défaut. La Sibérie seule est une nouvelle Amérique qui demande à être exploitée.

La Russie a besoin de l'étranger. Capitalistes, grands brasseurs d'affaires, ingénieurs, chimistes, seront toujours les bienvenus. Les Allemands ne sont pas près de revenir — et pour cause — reprendre les places qu'ils occupaient avant le grand cataclysme. Les Alliés et les neutres, surtout ceux qui parlent le russe, trouveraient dans l'immense pays du Nord — qui, malgré tous les obstacles, va forcément se transformer, — un terrain fertile pour leur activité.

*
* *

On signale déjà beaucoup d'Anglais en Russie. Chez eux aussi les Anglais se remuent. Ils ont fondé la *Russia Society*, des chaires de russe à Manchester, à Birmingham,

à Leeds, à Eton. Des cours populaires de russe sont organisés un peu partout. Le King's College de Londres a, depuis la guerre, un Institut slave. Parmi les professeurs se trouve M. Masaryk, destitué de sa chaire à l'université de Prague par le gouvernement de Vienne. Une revue mensuelle, économique et commerciale, *Twentieth Century Russia*, vient d'être fondée à Londres. Par-ci par-là on voit paraître des brochures sur la Russie et sur les Russes. L'Angleterre commence à se renseigner sur son alliée, qu'elle connaissait fort peu jusqu'à présent.

Et dire que le premier ouvrage sérieux que nous possédons sur l'empire moscovite est fait par un Anglais ! Il ne date pas d'hier. Il s'agit du livre de Fletcher¹, ambassadeur d'Élisabeth en Russie, en 1588. En 1591, il publia son livre, qui eut une fortune singulière. La Compagnie anglaise de commerce en Russie adressa au lord grand trésorier d'Angleterre une plainte contre l'ouvrage. La critique souvent acerbe de l'ambassadeur anglais devait, d'après ces marchands, offen-

1. Giles Fletcher, *The History of Russia, or the government of the emperour of Muscovia, with the manners and fashions of the people of that countrey*, London, 1643. Il existe une traduction française de cet ouvrage : *La Russie au seizième siècle*, Leipzig, 1864.

ser la cour de Russie et créer par là des embarras au commerce anglais. Leur réquisitoire eut du succès. L'édition fut supprimée et réimprimée seulement en 1643.

Préoccupé des finances, du commerce, de la politique, Fletcher n'a pas cherché à connaître l'état social du pays où il était accrédité. Il n'a pas aperçu l'organisation ultra-démocratique — le *mir* — de la commune russe. Il ignorait ces assemblées délibérantes, où étaient appelés tous les membres de la commune, où les décisions ne pouvaient être prises qu'à l'unanimité, et qui possédaient, dans l'intérieur de la commune, un pouvoir souverain, incontesté. Le mir a disparu en 1906. Ce régime vieux de plusieurs siècles, et qui a été la réalisation la plus complète du sentiment d'égalité et de fraternité qu'aucune démocratie européenne n'est parvenue encore à réaliser, ce régime, je le dis en passant, est bien regretté des moujiks. Si l'organisation sociale de la Russie échappe à Fletcher, il en comprend fort bien le régime politique; on trouve dans son ouvrage des renseignements sur la vie privée des Russes et des faits historiques bien observés et clairement relatés.

Je n'hésite pas à dire qu'on connaît moins bien en Angleterre la Russie contemporaine

que celle du temps d'Élisabeth. En France aussi on ne connaît la Russie que superficiellement, malgré l'alliance. Et cependant, depuis un quart de siècle, la France a en Russie des intérêts énormes. Ce n'est point un mystère que, si la France est envahie, si la France est en guerre, — guerre qu'elle a tout fait pour éviter, — c'est pour rester fidèle à son alliance¹ et à sa signature.

*
* *

Avant la guerre, la France ne connaissait la Russie de nos jours qu'à travers l'enthousiasme des banquets officiels, dont la chaleur communicative voile bien des choses... L'esprit classique du Français, imbu des idées claires, se trouvant devant le bloc énigmatique russe, au lieu d'y regarder de plus près, a préféré prendre son désir pour la réalité... Oui, on connaît peu en France la Russie intérieure, celle qui travaille, qui pense, qui lutte.

On se rend cependant bien compte en France qu'après la guerre la Russie sera appelée à jouer un grand rôle dans la vie de l'Europe et que le moment est venu de la

1. Nécessité historique, mais aussi anomalie psychologique.

pénétrer. Un comité « France-Russie » a été fondé, il fonctionne déjà depuis un an, mais les résultats de son activité, dont je ne vois pas l'unité, ne sont pas encore palpables. On a décidé, par exemple, d'envoyer en Russie une mission scientifique ou plutôt médicale. C'est parfait. Ce n'est pas suffisant. Ce n'est pas une mission scientifique que j'aurais voulu voir envoyer, c'est une mission nationale, composée de représentants de toutes les corporations professionnelles, pas de représentants décoratifs, mais réellement actifs, dont le but serait, non de banqueter avec quelques aimables confrères, mais d'étudier sur place, longuement, attentivement, des régions où la France pourrait et devrait exercer avec efficacité son influence, établir un système de relations régulières avec le grand empire où ses intérêts matériels et moraux sont immenses.

Il y a une vingtaine d'années, on essaya d'introduire le russe dans les lycées français, essai qui échoua, faute de méthode et de professeurs. Cependant on continua, sans interruption, à enseigner le russe dans plusieurs facultés des lettres. Cette année, on a décidé de renouveler la tentative dans les lycées. On se heurte de nouveau au manque de professeurs, et cela étonne. Comment ! Après

vingt ans d'enseignement dans cinq universités, on n'est pas arrivé à former un petit groupe de professeurs de russe ! La faute en est, paraît-il, à l'absence de diplôme de licence russe (en vue de quoi enseignait-on le russe dans les universités ?). Quelqu'un s'écria donc : « Créons la licence ! » Trait de génie, si le diplôme créait le savant, mais le diplôme ne crée pas le savant. On formera, peu à peu, des licenciés. Malheureusement, il y a urgence d'enseigner le russe, comme on enseigne l'allemand ou l'anglais. Il a été question d'accueillir un personnel enseignant recruté librement, pourvu que ce personnel offre certaines garanties indispensables ; mais, malgré la guerre, on n'a pas encore pris l'habitude, dans certains milieux, de frapper aux portes des compétences et tout le monde, d'ailleurs, n'admet même pas l'existence des compétences non officielles. Les quelques rares patentés se partagent Paris et la province : tâche ingrate et infructueuse. Surtout n'évoquez pas l'ombre du barbier de Beaumarchais : « On pensa à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. »¹

1. *Appendice VI.*

L'enseignement du russe en dehors de l'université, — cours publics, sociétés d'instruction populaire, etc., — qui existe depuis un quart de siècle, a donné en France des résultats excellents. On pratique aussi beaucoup l'échange de leçons entre étudiants français et russes; c'est le meilleur système et le plus pratique d'apprendre le russe. Il y a des Français qui arrivent à parler le russe très convenablement, même à le parler très bien, surtout ceux qui vont se perfectionner en Russie, chose assez facile depuis la fondation à Pétrograd de l'Institut français, sur l'initiative d'un homme politique français. La ville est mal choisie; j'aurais préféré Moscou, j'aurais voulu surtout voir l'Institut rayonner, pour ainsi dire, — par des conférenciers et des conférences, — un peu partout en Russie. Si en Europe les conférences ont perdu leur valeur instructive et éducative — qui ne confère pas en Europe? — en Russie on peut exercer par la conférence une influence bienfaisante. Les Russes croient aux mots et les prennent au sérieux; seulement, il faut savoir parler au public russe.

La direction de l'Institut français à Pétrograd est une tâche difficile et délicate; pour la remplir, il ne suffit pas de savoir lire le russe, il faut connaître la Russie, il faut sur-

tout se donner entièrement, sans réserve ni réticence, à l'œuvre qui vaut la peine qu'on s'y consacre. L'Institut français en Russie devrait être la *Maison de France*, maison largement hospitalière à la science, aux lettres et aux arts français. J'aurais bien voulu y voir des expositions permanentes de l'art et du livre français. Quand on pense que, pour avoir un livre français, il fallait bien souvent, avant la guerre, s'adresser à un libraire allemand ou à un commis allemand ! Les éditeurs français font si peu pour l'exportation de leurs ouvrages, et leur service de presse — pour l'étranger — laisse tant à désirer !

La France, elle aussi, aura besoin, après la guerre, de mettre un peu d'ordre dans ses affaires, de prendre en mains l'utilisation effective de toutes les volontés, de toutes les valeurs intellectuelles et morales, dont elle dispose abondamment. Je suis peu inquiet pour la France, l'élan vital du peuple français est trop puissant, son effort d'intelligence et de création est trop évident pour que les entraves mises par les hommes endormis ou les hommes en place soient sérieusement à craindre. Le peuple français a l'habitude de changer de personnel aux heures opportunes.

N'importe ! La vraie guerre, pour les peu-

ples, commencera après la guerre. Partout, il sera indispensable de secouer un peu les loquaces incompétences qui écartent les compétences réelles ; il faudra avoir la volonté d'affliger les braves automates quand, dans leurs fonctions, ils se montrent insuffisants, et faire de la peine aux incapables, même quand ce sont d'honnêtes gens.

*
* *

Les admirateurs de Raspoutine se préoccupent d'élever un monument à celui qu'ils considèrent comme le grand martyr de nos temps troublés. L'idée fait son chemin. Grischka aura son monument. Pourquoi pas ? Si l'on mesure la célébrité d'un homme à la qualité de mystification dont il gratifie ses contemporains, Raspoutine est bien un grand homme. Je ne désespère pas de voir un jour son nom sur la liste déjà longue des saints russes. Je prédis que Raspoutine sera sanctifié, et en grande pompe, bien entendu. On raconte que la plus haute protectrice¹ du

1. La même qui transforma en salle de bains le salon du Palais d'Hiver où Alexandre II signa l'acte d'abolition du servage.

On parle déjà, tout bas, d'un remplaçant éventuel de Raspoutine. Il s'agirait du moine Mordary, Monténégrin d'origine, dont la prestance ressemblerait « divinement »

madré Sibérien, ayant appris la mort de son idole, s'écria en allemand, — sa langue maternelle : « Quelle perte pour la Russie ¹ ! »

Si les Cent-Noirs avaient réussi leur tentative de tuer Milioukov, la perte eût été autrement grave. Le leader des Cadets joue un rôle salubre au Parlement. Ancien professeur à l'université de Sofia, Milioukov a fait des travaux sérieux sur la Russie du dix-huitième siècle. En 1903, il est allé exposer à l'université de Chicago ses idées sur son pays.

Selon Milioukov, la civilisation nivelle les nations comme les individus. Plus une nation est arriérée dans son développement intellectuel, plus elle est apte à être originale et plus cela donne aux politiciens la prétention d'affirmer que la conservation des traits caractéristiques de la nation est son seul salut et sa seule raison d'être. Milioukov ne confond pas, avec raison, l'idée nationale et l'idée nationaliste. Pour lui, l'idée nationaliste est dénuée de base scientifique. Les traits particuliers d'une vie nationale ne sont pas inaltérables : rien n'est inaltérable devant la

à celle du thaumaturge disparu. Mordary ou un autre, la haute société de Pétrograd ne restera pas longtemps sans prophète.

1. Le gouvernement provisoire a fait incinérer publiquement les restes de Raspoutine.

science. Si les anciennes théories considéraient la nation comme inaltérable, c'était parce qu'elles confondaient l'idée de nation avec l'idée de race. De nos jours encore, d'après la théorie nationaliste, nation et race ne représentent qu'une seule et même conception. Or, l'anthropologie moderne ne considère pas la race comme immuable, et elle ne confond pas les notions de race et de nation. Une nation peut être composée de différents types de race, et une race-type peut être dispersée parmi de nombreux groupes nationaux. Sans doute, un type national suppose une certaine uniformité physique, et de cette uniformité peuvent résulter de simples forces naturelles, mais l'uniformité nationale est souvent produite en dépit des causes naturelles; elle peut être le résultat d'une longue suite d'imitations réciproques inconscientes et semi-inconscientes des membres d'un agrégat social donné. L'uniformité nationale n'est un produit ni de l'unité de la race, ni de l'unité du milieu géographique, elle est simplement d'origine psychologique et sociale.

Les défenseurs de l'ancien régime se demandent si, dans sa course vers le progrès, la Russie ne court pas le risque de perdre son originalité même et s'il ne serait pas plus

prudent de rester chez soi, au lieu de s'embarquer dans le périlleux voyage d'imitation à travers l'Europe.

Cette objection est dépourvue de sens, répond Milioukov, après beaucoup d'autres. La vitalité résulte, avant tout, des besoins d'évolution interne et non d'un plaisir fantaisiste d'emprunter et d'imiter. Si la Russie se modifie et aspire à se modifier, c'est parce que le changement est nécessaire à toute évolution normale. Vivre, c'est changer. Changer, c'est emprunter à d'autres ce que nous n'avons pas.

Le doux Renan, qui, dans son propre pays, trouvait tout pour satisfaire son intelligence de penseur et sa fine sensibilité d'artiste, le doux Renan ne craignait pas d'écrire : « L'étranger m'a aidé dans mon œuvre autant que mon pays ; je mourrai ayant au cœur l'amour de l'Europe autant que l'amour de la France ; je voudrais parfois me mettre à genoux pour la supplier de ne pas se diviser par des jalousies fratricides, de ne pas oublier son devoir, son œuvre commune, qui est la civilisation ¹. » Le nationaliste russe qui, pour vivre, a besoin de l'étranger, préfère un Raspoutine à l'univers entier.

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 369.

Milioukov appartient à la grande lignée des antinationalistes russes, mais son antinationalisme ne l'empêche point d'être patriote, et même de manifester en tout un impérialisme vraiment intransigeant. Ainsi, bien avant le retentissant discours de Trépov¹, président du Conseil des ministres, Milioukov déclara² à la Douma d'État : « Il nous faut une issue sur une mer libre. Ce n'est pas pour cela que nous avons commencé la guerre, mais nous ne pouvons pas en sortir sans avoir atteint ce but... » Il ne s'agit pas d'un passage libre, il s'agit bien de la possession des Détroits et de Constantinople : « Nous considérons la possession des Détroits non pas comme une annexion, mais comme un aboutissement logique et inévitable de notre développement social et économique séculaire. En tant qu'organisme national et territorial, la Russie n'est pas complète et ne pourra l'être que le jour où les Dardanelles deviendront partie intégrante de son empire. » Je ne discuterai pas³.

1. 2 décembre 1916.

2. 11 mars 1916.

3. Voir le chapitre v.

Depuis la révolution, le divorce entre Milioukov, chef des cadets, et les partis d'avant-garde est complet : leurs aspirations, qui n'avaient jamais été identiques, sont devenues trop incompatibles.

Milioukov est un sincère ami de la France. Ainsi, l'opinion s'est ancrée en Russie qu'en août 1914 les Russes étaient entrés en Prusse orientale, bien convaincus qu'ils allaient vers une défaite, uniquement et exclusivement pour adoucir le fardeau de la France. Leur manœuvre *a permis* la bataille de la Marne. Or, à une récente réunion organisée à l'hôtel de ville de Pétrograd, en l'honneur de la France, Milioukov a mis en lumière le rôle de la France dans l'œuvre commune des Alliés. « C'est grâce au sang-froid admirable des généraux français que les Allemands ont été obligés de reculer. Dans la plaine de la Marne, la France a sauvé les Alliés. » C'est la vérité même ; après avoir décidé du sort de la guerre, la France continue à supporter avec une vaillance surhumaine le plus grand poids de la lutte.

Politicien avant tout, Milioukov est, à ses heures, un homme d'action qui ne manque pas d'audace : parlementaire, c'est lui qui démasqua Stürmer et le fit sombrer, tout comme Khvostov, dans une basse affaire de police secrète. C'est encore Milioukov qui, le premier, stigmatisa l'ancien libéral Protopopov d'un « renégat » mérité, car à peine nommé ministre, ce progressiste jeta le masque et s'affirma réactionnaire à outrance.

*
* *

P.-S. — Cette chronique a été imprimée avant les grands écroulements que les initiés les plus avertis ne croyaient ni si proches, ni si aisés, et qui se sont produits avec une rapidité vertigineuse, grâce surtout à la disette et à l'attitude inqualifiable de Protopopov. La formule : « Le tsar a abdiqué. Vive le tsar ! » peut paraître à beaucoup une boîte à surprises¹. Les Romanov me gênent, même ceux qui épousent de jolies veuves bourgeoises. Le gouvernement provisoire prétend avoir recours à la seule transition possible pour passer de l'ancien régime à la libération, sans trop d'effusion de sang et en présence de l'ennemi extérieur. Le dernier mot appartiendra à la Constituante... La Russie a son 1789 ou plutôt son 1830. J'ignore si jamais elle connaîtra un 1793, mais, quoi qu'il advienne, la Bastille russe est bien prise. L'autocratie est morte. Une ère nouvelle commence réellement et effectivement. Souvenir ému aux pionniers qui reposent dans la terre de Sibérie, dans tous les cimetières étrangers, et vive la Russie libre ! Reste la guerre...

1. Cette formule n'a vécu que quarante-huit heures.

XIII

JUILLET 1917

Les origines de la révolution. — La Douma, le gouvernement provisoire, le Conseil des ouvriers et des soldats. — A chacun sa part. — L'œuvre accomplie. — La révolution et la femme. — Retour au bercail. — Listes noires. — Grands-ducs et larbins. — Pastorales dans les prisons. — Tout le monde républicain. — Bases démocratiques de la Russie. — Le *mir*. — L'*artel*. — Une république russe au quinzième siècle. — Marfa Possadnitsa. — Ivresse de liberté et d'enthousiasme.

Je l'avoue franchement : je ne croyais pas à la possibilité d'une révolution en Russie pendant la guerre. Quand Catilina est aux portes, même de simples digressions sont dangereuses. En réalité, d'un commun accord, la révolution était ajournée jusqu'à la fin des hostilités, et pourtant tout craquait et, dans les six derniers mois surtout, la vie était devenue intolérable.

Nicolas Romanov, pâle rejeton d'un régime vermoulu, sans prestige, sans volonté,

sans caractère, constamment tirailé dans des sens divers, ballotté entre des influences contraires, écrasé par les événements, persistait toujours et quand même, par un entêtement conscient, dans ses erreurs.

La nouvelle Marie-Antoinette était occupée à se faire photographier aux côtés de Raspoutine et, après la mort de ce dernier, à évoquer son esprit, dont elle transmettait ou plutôt imposait les conseils à son impérial époux.

Et pendant que les Romanov cultivaient le désordre dans leur ménage, que leurs ministres volaient, espionnaient, trahissaient, emprisonnaient, semaient l'horreur et le dégoût, la Russie glissait vers un gouffre certain, puisque tout était désorganisé... Dans le pays le plus riche en blé, qui possédait trois récoltes dans ses greniers, le pain manquait aux populations des grandes villes. Non seulement les dirigeants ne s'occupaient pas sérieusement du problème alimentaire, mais ils paralysaient les actions des villes, des zemstvos, de la Douma d'État, de toutes les forces vives de la nation.

On ne dépasse pas un certain degré de tyrannie sans faire éclater la patience la plus endurcie, et sans révolutionner la conscience la plus timide. Le peuple affamé, las de voir

le pouvoir indifférent aux destinées de la patrie, descendit dans la rue et, sous la conduite d'un petit nombre d'audacieux, se mit en mouvement. Les souffrances séculaires, la fermentation interne, l'énergie de la colère accumulée dans la foule comme dans un gigantesque condensateur électrique, l'instinct de la conservation, l'irritation croissante, l'expérience de 1905 et les leçons historiques des révolutions françaises, tous ces éléments aidant, la révolution s'accomplit. Elle s'accomplit rapidement, parce qu'elle avait trouvé ses cadres, son personnel, des ramifications utiles... Ainsi l'immense Russie, sans trop de commotions violentes, franchit en quelques semaines le chemin que les autres pays ont mis de longues années à parcourir.

*
**

Qui a fait cette révolution ? Les ouvriers et l'armée de Pétrograd, les groupes de gauche. Les cadets, les progressistes, la Douma entière se sont ralliés à la révolution quand le plus important a été terminé. Il est impossible de méconnaître l'œuvre salubre de la Douma au cours de cette guerre, mais toute son activité s'était bornée, somme toute, à des vœux, sollicitations,

requêtes, discours; elle n'avait ni assez de volonté ni assez de force pour s'insurger nettement. « Là où l'action s'impose, la verbomanie échoue toujours¹. »

Le 12 mars (27 février v. s.), ayant pris connaissance de l'oukase de l'empereur lui ordonnant d'interrompre ses séances, le premier mouvement de la Douma fut d'exécuter cet ordre; elle allait se séparer quand les représentants des régiments de Pétrograd arrivèrent au Palais de Tauride annoncer leur accord avec le peuple². Le mérite de la Douma est d'avoir saisi la gravité de l'heure, d'avoir presque immédiatement adhéré au mouvement révolutionnaire (après avoir tenté de sauver la monarchie !), d'avoir formé un gouvernement provisoire et, par son contact direct avec le Conseil³ des ouvriers et des militaires (*Sovét deputatov rabotschikh i Soldat*), qui avait la confiance des masses, d'avoir localisé la poussée instinctive des passions, des désirs, des appétits; son mérite, c'est de ne pas avoir laissé dégénérer

1. Ossip-Lourié, *Langage et Verbomanie*, chap. VIII, § V (La verbomanie chez les Russes), p. 246.

2. Le premier régiment fut amené, affirme-t-on, par une femme : Sophia Morozova.

3. Création spontanée des chefs des partis socialistes sur le modèle du Conseil (*Sovét*) des ouvriers qui dirigea le mouvement gréviste d'octobre 1905. Les *Sovêts* sont à présent organisés dans toutes les régions de la Russie.

en émeutes fratricides l'insurrection nationale.

On a mal interprété, surtout à l'étranger, l'activité du Comité ouvrier et militaire. On semblait dire à ses membres : « Vous avez fait la révolution ? L'histoire vous en saura gré. Maintenant éclipez-vous, rentrez dans l'ombre ! » Le rôle de ce comité a été, dès les débuts, nettement défini : *contrôle, critique*, désirés par le gouvernement, facilitant la tâche lourde des hommes au pouvoir.

Malheureusement, le fameux *Sovét* était, à sa formation, trop nombreux¹. Quelques-uns de ses membres eurent l'impertinente illusion de croire qu'il suffisait de faire une révolution pour dicter ses volontés à l'univers et pour réaliser immédiatement le rêve de fraternité universelle. Grisés de leur succès, certains songèrent un moment à en réaliser sans retard tous les bénéfices. Des isolés réclamaient la paix séparée : cela eût été une folie, un crime, un suicide, un déshonneur éternel. Ce que Nicolas Romanov n'a pas osé faire, la Russie libérée ne le fera jamais. Les morts de l'Yser, de la Marne, de Verdun, les Belges et les Français emmenés en esclavage par l'envahisseur, ont leur part très

1. 2.000 délégués militaires et 800 délégués ouvriers.

grande dans la révolution : quel est le Russe qui pourrait jamais l'oublier ?

En cherchant un terrain d'entente et de conciliation, le comité populaire et le gouvernement provisoire ont accompli un acte de haute sagesse politique et sociale. Cette entente sera utile jusqu'à la réunion de la Constituante. Ce n'est pas le moment de se diviser, l'arme à la main ou simplement la haine au cœur et la menace aux lèvres ; il est, au contraire, indispensable de se faire un crédit mutuel de bonne foi. L'heure des désaccords sonnera toujours trop tôt. L'union des différents partis, condition nécessaire de toute révolution à ses débuts, ne peut être toujours de longue durée. On s'unit pour le danger et pour la victoire ; mais, celle-ci remportée, les vainqueurs souvent se divisent, les souvenirs du passé, l'antagonisme, les passions se réveillent, de nouveaux groupes se forment. Les uns se rallient immédiatement au pouvoir du jour, d'autres lui reprochent de piétiner sur place ou de marcher trop vite ; les uns réclament, les autres menacent. Les éléments qui se combattent sont toujours plus nombreux que ceux qui s'associent.

Depuis deux siècles, les forces contradictoires s'affrontent sans cesse en Russie, et

vous voulez qu'en si peu de temps tout rentre dans l'ordre et qu'une harmonie s'établisse d'un seul coup ? Quelle est la révolution qui a tout réglé en trois mois et quel est le peuple qui peut jamais dire : « Chez moi, la révolution est terminée » ? N'oubliez pas qu'une presse nouvelle, révolutionnaire, vient de naître ; elle distille la méfiance aux possédants, l'espérance aux dépossédés.

A la première séance de la Convention, Danton trouvait nécessaire de rassurer l'opinion déjà émue par la presse révolutionnaire. « D'excellents citoyens, disait-il, ont paru présumer que les amis de la liberté pourraient nuire à l'ordre social en exagérant leurs principes. Eh bien ! confondons toutes les idées de désorganisation !... » C'est ce que répétait le premier gouvernement provisoire russe et, tout en calmant les esprits au dedans et au dehors, il ne craignait pas de subir l'influence du Comité des ouvriers — en renonçant à Constantinople — et de préparer ainsi la possibilité d'un ministère de coalition.

*
* *

Le renoncement à Constantinople n'est pas le seul acte du gouvernement provisoire. La Pologne reçoit toute la plénitude

des droits définis par sa propre volonté. Si cette proclamation demeure sans effet immédiat, le rétablissement des droits de la Finlande a déjà eu du retentissement dans toute la Scandinavie. Les Droits de l'homme sont définitivement établis. Le 21 mars (v. s.), considéré désormais comme le plus grand jour de la révolution, un décret abolit toutes restrictions juridiques, religieuses, linguistiques et autres qui pesaient sur différentes nationalités habitant la Russie. Ce n'est, certes, que la réparation d'une longue injustice. Ainsi est close à jamais une des plus sinistres pages de l'histoire russe.

La peine de mort est abolie. La liberté de la presse, de réunion, est établie. Les femmes auront le droit de vote¹. Pourquoi pas ? A voir comment les hommes ont usé de tous les droits qu'ils se sont octroyés, le vote des femmes ne doit pas nous inquiéter. Que voulez-vous qu'elles fassent de pire ?

Aux différentes phases du grand drame qui vient d'éclater, les femmes russes assistèrent non comme des figurantes impassibles, mais comme les auxiliaires empressées des hommes. Elles ont pris une part très active à l'œuvre d'affranchissement et de rénova-

1. Les femmes sont désormais admises dans tous les services de l'État aux mêmes conditions que les hommes.

tion. Dès l'aube de la révolution, on les voit prodiguer leur dévouement, prêtes à se sacrifier. Beaucoup de figures rayonnantes émergent des milieux qui ont lutté pour la liberté.

La révolution qui crie aux opprimés : « Assez d'injustice ! assez de servitude ! assez de despotisme ! » pourrait-elle dire à la femme russe : « Toi seule ne participeras pas à l'émancipation » ? La femme qui aura le droit d'agir ouvertement, librement, vaudra peut-être mieux que celle qui, sous l'ancien régime, s'appliquait, par des voies occultes, à influencer les hommes.

L'Europe sert depuis longtemps de laboratoire aux expériences politiques et sociales. Laissons la Russie faire, à son tour, quelques petites expériences.

Le premier geste de la révolution fut d'ouvrir largement les prisons politiques. Moscou a créé deux sanatoria pour ceux qui sortent des cachots humides. Les banquiers, qui hier encore n'auraient confié aucun emploi à un ancien « politique », offrent aujourd'hui des sommes considérables pour adoucir leur retour à la vie. L'amnistie ramène au bercail beaucoup de proscrits et d'exilés, et c'est un spectacle émouvant que de voir ces hommes braver les sous-marins

pour rentrer au plus vite dans la patrie qui les a chassés. Pour bien comprendre et pour bien aimer son pays, il faut souvent en franchir la frontière; plus on a partagé ses douleurs, moins on l'oublie. Le plus morne et le plus silencieux ne peut se défendre, dans le frisson d'un soir de printemps, de rêver aux cieux lointains. Mais soyez persuadés que nul n'oubliera jamais le peuple qui, dans les jours de détresse, lui a accordé une large hospitalité.

Après la guerre, l'exode des Russes de l'étranger s'accroîtra. Tous ne retourneront pas chez eux. On ne recommence pas sa vie à tout âge. Il y a des naturalisés; ils n'ont jamais perdu l'espoir dans l'affranchissement de la Russie: mais, les circonstances aidant, ils ont cru plus loyal de leur part de s'unir par des liens indissolubles à la nation à laquelle la reconnaissance et l'affection désormais les rattachent. Ils resteront fidèles à leur nouvelle patrie, mais nul ne les blâmera, à coup sûr, de garder en même temps au fond de leur cœur une immense tendresse pour la terre qui les a vus naître et moralement souffrir. Devant le moindre d'entre eux, j'engage les Russes à rester chapeau bas... Plus d'un a pleuré de joie quand il a appris que ses frères de là-bas avaient enfin rompu leurs chaînes.

*
* *

Avez-vous remarqué avec quelle rapidité tout le monde a adhéré au nouveau régime ? Je trouve hideuse la conduite intéressée des grands-ducs. Quand les larbins ont compris qu'ils n'avaient plus rien à espérer de leurs maîtres, ils sont partis en faisant claquer les portes des palais impériaux et sont devenus républicains, comme tout le monde. Les grands-ducs ont cru digne d'eux d'étaler, dans les gazettes, les plaies intimes de la famille Romanov. C'est plus qu'inélégant.

Je préfère l'attitude des prisonniers de droit commun qui, dans certaines prisons, dès qu'ils apprirent la fin de l'ancien régime, congédièrent leurs gardiens et élurent un comité de garde, après avoir expédié une dépêche d'adhésion au gouvernement provisoire. Les cellules ne sont plus fermées, car les détenus ont juré devant leurs élus de ne pas s'échapper et de mener une vie exemplaire. Ce sont ces élus qui font les emplettes en ville sans aucune escorte¹. Nous devons, cependant, avoir autant de confiance en eux qu'en ces tristes individus dont les noms

1. Ces pastorales n'ont pas duré longtemps.

figurent sur les listes saisies à l'Okhrana (police secrète de la sûreté) et rendues publiques. Leur rôle consistait à espionner, à provoquer des confidences et à dénoncer. Pour ne pas être soupçonnés dans leur entourage, ils jetaient le soupçon sur les honnêtes gens. Ah ! ce terrible bacille du soupçon, a-t-il fait des victimes ! J'espère qu'on publiera également les noms de ceux qui émargeaient aux budgets secrets du ministère des Affaires étrangères, des ambassades et des consulats¹. Bourtsev, pendant son séjour à Paris, a démasqué quelques-uns de ces honteux personnages. L'atmosphère européenne a aussi besoin d'être purifiée des derniers vestiges du tsarisme.

Donc, ambassadeurs, consuls, princesses, favorites, anciens ministres, le saint-synode, — Pobédonostsev doit frémir dans sa tombe ! — tous, avec le même entrain, se détournent de celui qu'ils semblaient vénérer. Les plus irréprochables articles sont publiés par la presse qui, hier encore, exaltait les bienfaits de l'ancien régime. Des monarchistes ? Des tsaristes ? Il semble ne plus en exister. Nicolas Romanov, dans sa solitude de

1. Une commission spéciale publiée, au fur et à mesure qu'ils sont dévoilés, les noms de tous les agents secrets, espions, provocateurs de l'ancien régime, en Russie et à l'étranger.

Tsarskoïé-Sélo¹, est sans doute devenu, lui aussi, républicain. Il l'avait peut-être toujours été sans le savoir; il fallait des circonstances exceptionnelles comme la chute de l'empire pour le lui révéler, comme à beaucoup d'autres.

Tout le monde est républicain, et puisque, grâce à la démission de Milioukov, on a su éviter la guerre civile, l'univers comptera bientôt une nouvelle république. On n'a pas encore trouvé de meilleure forme gouvernementale. *A priori*, la république est le régime par excellence susceptible de mettre en relief et même de satisfaire les aspirations sinon de tous, du moins du grand nombre. D'autre part, la Russie, par essence, est démocratique. La négation de toute distinction de classes est plus ancrée en Russie que la doctrine socialiste — le marxisme quasi scientifique — de distinction de classes. Bakounine et Kropotkine ont plus d'adeptes que Karl Marx. Dans la grande masse des paysans, l'idée républicaine a trouvé un terrain très favorable. Les traditions créées par le *mir* et l'*artel* les y avaient déjà préparés.

*
* *

Le *mir*¹ — commune rurale — et l'*artel* — association dont chaque membre prend une part effective à un travail collectif déterminé — ont une origine très ancienne ; on les trouve déjà au onzième siècle. Chaque membre de l'*artel* doit exécuter sans objection le travail que le *starosta* — doyen élu généralement à l'unanimité — lui prescrit ; nul ne peut s'occuper d'un travail qui sort du domaine de l'*artel*. L'aliénation partielle des droits individuels, la solidarité et la responsabilité collective sont les principes fondamentaux de l'*artel*. Il y a des *artels* de pêcheurs, de chasseurs, d'artisans. Les *artels* d'ébénistes et de charpentiers sont aussi célèbres que les *artels* de caissiers de banque. Il y a même des *artels* de travailleurs de la terre, formation toute moderne. Il y a des *artels* dont le capital est représenté uniquement par les outils, il y en a qui possèdent des millions. Les grands et riches *artels* ont des sections dans différentes villes. De nos jours, les *artels* ont pris un développement considérable. Particuliers, sociétés et même l'État aiment avoir recours

1. *Gromada* dans le Sud.

aux artels parce qu'ils trouvent dans leur organisation des garanties légendaires de probité.

L'*artel* et le *mir* ne sont autre chose qu'un mode de *self-government*. Les paysans ont l'habitude de s'assembler, et, dans leurs assemblées, ils ont l'habitude de s'exprimer avec indépendance et franchise, surtout quand il s'agit d'une question agraire. La Russie agricole s'apprête à parler, et ce sera une voix immense, non pas sur une infinité, comme certains le prétendent, mais sur une unité de tons : la terre... Le moujik ne sait ni lire, ni écrire, mais il a des tendances républicaines.

Au moyen âge russe, les principautés étaient de véritables républiques, malgré leur forme monarchique. Le prince était élu par la *Vétsché*¹, qui tire sans doute ses origines de l'*artel* et du *mir*. *Narodopravstvo* — la souveraineté populaire — était la base de ces vieilles démocraties. Au quinzième siècle, Viatka était en république. Aux quatorzième et quinzièmes siècles, Novgorod la Grande était la capitale d'une vaste république, gouvernée par des *possadniks* (présidents). Au quinzième siècle, nous trouvons à Novgorod une

1. Assemblée populaire. *Sitch* en Ukraine. *Appendice VIII*.

présidente, Marfa Possadnitsa, la veuve du possadnik Boretski, grande oratrice, dit l'histoire. La ville de Novgorod la Grande conserve la place de la Cloche, au coup de laquelle se rassemblait le peuple souverain.

*
* *

La Russie a donc des traditions républicaines, et tout porte à croire — par exemple, l'évolution des cadets, hier monarchistes, aujourd'hui républicains — que la Constituante proclamera la république. Sera-ce une république idéale ou une république de camaraderie, d'incompétence et d'arrivisme? Nous apportera-t-elle une ère de justice de parti ou de justice tout court? Quelle conception d'homme libre le Russe va-t-il faire régner? Sera-ce: « Malheur à celui qui n'aime pas *ma* liberté! » ou : « L'homme est libre quand l'homme est pour l'homme l'être suprême¹ »? Mieux vaut ne pas anticiper. Pour le moment, le seul mot de *révolution* exerce sur les cervelles les plus équilibrées une puissance d'ensorcellement inimaginable. Les plus extrêmes divisions des esprits fraternisent dans un optimisme exalté. Tchékhouv ne reconnaît pas son monde.

1. Max Stirner, *Der Einzige und sein Eigenthum*, II, 3, § 3.

Un grand vent d'idéalisme souffle sur la ruine de l'autocratie tsariste. Ils sont tous ivres de liberté et d'enthousiasme. Ivresse créatrice ou ivresse aveuglante qui endort sur des illusions?... Faut-il rappeler aux Russes les paroles de Jean-Jacques¹? : « Peuples libres, souvenez-vous de cette maxime : « On peut acquérir la liberté, mais on ne « la recouvre jamais. »

En Europe, non seulement nous avons salué l'effort de la libération de la Russie nouvelle, nous avons tous tressailli d'allégresse, malgré les circonstances... C'est que le doute des hommes, créé par l'expérience et par l'analyse critique, n'exclut pas l'enthousiasme émotif pour les idées et la beauté morale. Et n'est-ce pas beau de voir, de débris putrides, un grand peuple s'élever à la conscience et à l'action?... Accordons-lui notre confiance et espérons qu'il accomplira loyalement son devoir envers lui-même et envers les nations alliées.

1. *Du Contrat social*, II, VIII.

XIV

OCTOBRE 1917

La révolution et l'éloquence politique. — Kérensky, Tchkeïdzé. — La littérature de demain. — Le prolétariat intellectuel. — L'Université. — Une requête à la Constituante. — Le travail manuel. — Le partage de la terre. — *Zemlia i Volia*. — La conférence de Moscou. — Hymne national : la *Complainte des bateliers de la Volga* ou la *Marseillaise* ? — La première traduction russe de l'hymne français : 1850. — Les partis politiques. — *Mestschanstvo*. — Menaces de séparatisme. — Sionistes, Ukrainiens. — Nécessité de l'union.

J'avais envie de jeter un regard sur ceux qui gravitent et se meuvent autour de la révolution ; mais, en m'en approchant un peu, je remarque qu'un brouillard les enveloppe, empêchant de distinguer un géant d'une marionnette et exposant à confondre les hommes qui mènent la révolution avec ceux qui sont menés par elle. Par-ci par-là quelques profils se dessinent, — ceux de Kérensky, de Tchkeïdzé, par exemple, excessivement curieux, — mais il vaut mieux laisser totalement

se dissiper le brouillard, et le prestige, et l'enthousiasme, et le parti pris, et la reconnaissance, et la rancune. Le temps restituera à chacun sa physionomie plus ou moins vraie. L'histoire et ceux qui la font ont besoin d'être vus à la pleine clarté du jour et... de loin. *Suum cuique decus posteritas rependit*¹. Je cite cette affirmation sans trop de conviction, elle ne me paraît pas bien certaine.

La révolution, cette grande explosion de passions individuelles et collectives, qui a permis, en Russie, l'épanouissement de tant de germes étouffés sous l'ancien régime, a déchaîné l'impulsion irrésistible par excellence, celle de la parole. On parle beaucoup depuis le mois de mars ; c'est un vrai déluge : réunions, congrès, conférences... L'art oratoire est en grand honneur. On applaudit tous ceux qui parlent. Bien du temps s'écoulera avant que les Russes cessent de confondre l'orateur et le constructeur et avant qu'ils s'aperçoivent qu'on peut être un grand orateur et avoir une toute petite âme.

Les discoureurs ne faisaient pas défaut à la Douma d'Etat, mais la parole, avant la révolution, y était encore craintive. Même dans les discours les plus retentissants prononcés

1. Tacite, *Annalium*, lib. IV, xxxv. (La postérité rend à chacun l'honneur qu'il mérite.)

au Parlement depuis la guerre et qui secouaient l'esprit public, on sent je ne sais quelle timidité paralysante. L'âge viril de l'éloquence politique russe commence virtuellement dès la formation du gouvernement provisoire ; c'est maintenant que la voix russe peut s'élever avec autorité, exprimer librement toute sa pensée. Je me suis procuré une quarantaine de discours, en russe, bien entendu ; je les ai lus très attentivement.

Les premiers traits distinctifs sont : longueur, absence de composition. L'orateur politique ne sait pas encore condenser ses idées, ses phrases ; il ne les domine pas, il les jette au petit bonheur ; il ressemble au romancier russe, dont les romans sont généralement trop compacts, mal composés et toujours trop longs¹. La forme est très rude, beaucoup plus rude que celle des discours prononcés à la Douma, et plus franche, la pensée de l'orateur est moins emprisonnée dans les mots ; il ne craint pas les répétitions. On devine qu'ayant senti que telle expression a porté, a éveillé l'attention ou l'approbation de l'auditoire ou de la foule,

1. *L'Histoire ordinaire* de Gontcharov, le *Musicien aveugle* de Korolenko, la *Mort d'Ivan Ilitch* de Tolstoï sont des exceptions.

l'orateur la répète plusieurs fois, non pour retrouver la sympathie du public, mais pour affermir son idée et la mieux transmettre à ceux qui l'écoutent. Presque chez tous les orateurs on sent le désir intime d'être à la hauteur des circonstances, très graves, d'où l'absence de verve et de ridicule. Peu d'originalité, — pour nous autres, Européens, non pour les Russes, — et aussi peu de banalité emphatique. Des expressions exaltées, des métaphores hardies, un grand souffle vivifiant, peu d'invectives. L'idée et l'émotion font bon ménage. Il y a quelques discours très beaux, — les plus courts, — qui frappent les uns par leur désordonnance absolue, d'autres par leur naïveté impressionnante, par la simplicité un peu nue, mais pratique, de la forme ; on chercherait en vain une seule ligne oratoire, un seul mot « adroit ».

*
* *

Le règne de la parole qui se lève en Russie nuira, à coup sûr, à la littérature déjà endormie depuis une quinzaine d'années. La révolution offre, sans doute, une nouvelle source d'inspiration, et il n'est pas impossible que dans le peuple qui s'éveille un poète apparaisse pour chanter les espérances que le

bouleversement fait naître, les visions de justice qu'elle évoque. Pour ma part, je crois que nous entrons dans une période de stérilité littéraire. Le subjectivisme, l'art, l'abstraction vont céder la place à la réalité concrète. L'énergie créatrice du génie national se manifesterà dans l'œuvre de l'édification matérielle de la société. On écrira, mais nous aurons peu de romans, peu de critique littéraire, peu d'œuvres d'art ; nous devons nous attendre à une véritable avalanche de mémoires, de souvenirs, de correspondances. Les écrivains russes vont explorer les archives et en extrairont des documents pour éclairer tel mouvement ou telle époque. On va étudier le passé sous toutes ses formes et aussi l'œuvre des hommes disparus qui, par la plume, ont contribué à la révolution. On fouillera la vie et les écrits de ceux, — peu nombreux, — qui depuis Herzen ont transporté leur écritoire loin du sol natal... pour le mieux servir. La littérature politique, économique, sociologique prendra un grand développement. Mais c'est surtout l'orateur qui dominera les masses et même le public éclairé. Ce sera vers l'homme politique, vers le tribun bien plus que vers l'écrivain qu'iront toutes les prévenances d'accueil et d'admiration.

Peu à peu, comme partout ailleurs, il se créera une toute petite aristocratie de l'éloquence, une bourgeoisie politique bien assise, formée en partie d'anciens révolutionnaires, qui distribuera ses lauriers aux orateurs arrivés, et un immense prolétariat composé d'orateurs sans public, de députés non réélus, d'éternels candidats à la députation, de tribuns de carrefours, d'hommes politiques de villages... Et ce nouveau prolétariat ira rejoindre le prolétariat intellectuel existant.

Un mois à peine après la révolution, il se forma à Moscou une *Ligue du prolétariat intellectuel*, laquelle, en quinze jours, réunit des centaines de mille d'adhésions. La ligue est composée d'hommes de lettres, d'artistes, de peintres, d'avocats, de médecins, tous prolétaires. Le nombre d'avocats et de médecins sans clientèle est effrayant. La cause ? Tous veulent exercer à Pétersbourg ou au moins à Moscou. Tous les journaux, petits et grands, publient quotidiennement, à la dernière page, des colonnes de petites annonces de médecins en quête de malades... N'oublions pas les milliers et les milliers de prolétaires intellectuels qui arrivent et qui arriveront, surtout après la guerre, de l'exil, de l'étranger, de partout.

Les universités vont largement ouvrir leurs

portes à tous. Ce sera un bienfait, naturellement. L'instruction primaire va devenir gratuite et obligatoire. Je souhaite qu'on rende accessible à toutes les classes l'enseignement secondaire et supérieur. On commence déjà à purifier les universités. Le ministre de l'Instruction publique, M. Manouïlov — démissionnaire — a congédié 74 professeurs, tous nommés arbitrairement sous l'ancien régime. Le nombre des professeurs de valeur était très restreint avant la révolution ; la majorité était composée de professeurs-fonctionnaires, de vagues libéraux et de légions de privat-docents. On va, sans doute, tout réorganiser, à commencer par les grades universitaires, qui seront nécessaires pour entrer dans les cadres de l'État. Les universités vont devenir de véritables usines de fonctionnaires.

— Et les autres champs d'activité qui s'ouvrent ?

— Nous les connaissons : la politique, la presse.

— Et la liberté de penser qui vient d'être promulguée ?

— La liberté de penser est un don inappréciable des dieux et des hommes¹, ce n'est

1. Regardez ce qui se passe en Europe : les peuples ont lutté pour avoir la liberté de penser et de dire tout

pas un métier. La liberté de penser n'engendre, d'ailleurs, pas obligatoirement la faculté de penser et de créer. Tout le monde se précipitera vers les universités; on préférera le diplôme d'avocat à celui d'ingénieur, et dans dix ans le nombre de prolétaires intellectuels sera formidable. Le partage de la terre qu'on va entreprendre ne vise que les prolétaires ruraux; il laisse de côté les prolétaires intellectuels. Les intellectuels, — les faux : c'est leur grande originalité, — chantent la terre, mais préfèrent ne pas la cultiver, de crainte, sans doute, de priver l'univers des productions de leur esprit.

Je vais dire une énormité... Vous permettez ? Si j'étais membre de la Constituante, je lui proposerais de multiplier les universités, de favoriser par tous les moyens le travail de l'esprit, mais aussi d'abolir certains grades et surtout de rendre le travail manuel ou agricole plus ou moins obligatoire.

Je demandais récemment, dans *le Figaro*¹,

librement, et nous sommes arrivés à cette terrible contradiction que nul ou presque n'ose exprimer librement sa pensée; si un téméraire l'ose, c'est bien simple : on le supprime. Il ne faut pas toujours des gaz asphyxiants pour tuer un homme; une bonne petite calomnie, savamment dosée, suffit. On tue même avec un mauvais sourire.

1. 17 janvier 1917.

l'introduction du travail manuel dans les lycées de France. Quel tapage ! *Le Temps*, — pour ne citer que le plus grand seigneur, — par l'une de ses plumes les plus averties et les plus alertes¹, me reprocha de vouloir abaisser le travail de l'esprit. Et parce que je disais que dans certains ordres monastiques et chez les anciens Juifs le travail manuel était en grand honneur, on me qualifia fort galamment de mystique². Remarquez que je ne demande nullement la suprématie du travail manuel sur le travail intellectuel, mais seulement leur développement simultané, la marche parallèle de la culture intellectuelle et du travail manuel.

En tout cas, désirable pour l'Europe, le travail manuel obligatoire serait une nécessité impérieuse pour la Russie, avec son immense population ; autrement, dans moins de vingt ans le prolétariat intellectuel comptera là-bas des millions et des millions d'individus et nous verrons apparaître un prolétariat intellectuel de nouveau genre : celui du village.

1. P. Souday, *le Temps*, 19 janvier 1917.

2. Il y a plusieurs formes de mysticisme : le mysticisme spiritualiste, immuable, et le mysticisme rationaliste, le mysticisme intellectuel, le mysticisme scientifique, évolutifs, créateurs par excellence, tendant à dégager la vérité des obscurités qui la voilent. Voy. notre *Croyance*.

Admettons que le partage de la terre englobe à l'heure actuelle tous les paysans qui en sont dépourvus, il n'en sera pas toujours ainsi, vu l'accroissement prolifique des moujiks¹. Mais le partage n'englobera pas tout le monde. Toutes les terres arables — environ 40 millions d'hectares — étant divisées entre les paysans, chaque famille aurait une huitaine d'hectares à cultiver, ce qui serait suffisant pour sa subsistance, mais insuffisant pour l'occuper activement, chaque famille pouvant cultiver de 20 à 60 hectares. Si toutes les terres étaient partagées, il serait donc nécessaire que plus de la moitié des moujiks de la Russie d'Europe émigrât vers d'autres régions...

Non, vraiment, on croit rêver : la fameuse *Zemlia i Volia*, — terre et liberté, — qui faisait trembler, — ou rire peut-être, — les tsars et les ministres, est à l'ordre du jour. On discute le partage général des terres, le *partage noir*, comme disent si bien les paysans russes, ce partage qu'ils attendent depuis la suppression de l'esclavage (1861) !

1. La natalité est très élevée en Russie : 48,5 pour 1.000 habitants en 1904. Elle dépasse la mortalité, qui est très grande, dans les campagnes surtout : 24 à 29 pour 1.000 au commencement du dix-neuvième siècle, 35 au commencement du vingtième siècle.

On a donné à des millions d'esclaves le droit de disposer de leurs personnes, mais on leur a enlevé la terre, leur terre, dont ils n'ont jamais cessé de se considérer comme dépossédés injustement et temporairement. De génération en génération, ils se transmettent leur espoir du grand partage. Et l'heure du partage noir a sonné. Dans tous les cas, la question est posée. C'est à la Constituante de la résoudre et de la régler.

*
**

Seule la Constituante pourrait éclaircir la situation intérieure, qui est obscure et tragique. La conférence consultative de Moscou n'a rien donné, sauf des discours. On parle toujours trop, sans vouloir s'entendre. Moscou, depuis la révolution, était relativement calme, maintenant elle s'agite autant que Pétrograd. La conférence a ranimé l'antagonisme séculaire des deux capitales. Comment convoquer la Constituante dans les circonstances si angoissantes traversées par la nation? On finira quand même par la réunir un jour ou l'autre.

Elle aura beaucoup de besogne à abattre. Chacun prépare des requêtes, des revendications. Les plus doux, qui se contentent

de peu, demandent qu'on adopte définitivement un hymne national. Sera-ce la complainte des bateliers de la Volga : *Eï doubinouschka, oukhniem!*... ou *la Marseillaise*? Les deux sont en vogue. La complainte des bateliers est troublante, mais, chant de résignation, il ne peut être désormais qu'un chant du passé. Je vote pour *la Marseillaise*, pour ces strophes d'airain qui, à une heure d'inspiration ardente, jaillirent de l'âme plus que des lèvres de l'immortel Rouget de Lisle. Ce chant souverain de la grande Révolution, qui électrisa les armées de va-nu-pieds et les souleva jusqu'à la victoire, convient mieux aux aspirations du présent et aux espoirs de l'avenir de la révolution russe. Et je vous prie de croire que les Russes savent écouter *la Marseillaise*.

Il y a juste vingt ans, en 1897, il m'a été donné d'entendre en Russie l'hymne de Rouget. Ce fut au douzième Congrès international de médecine à Moscou¹. J'arrivais de Paris après quelques années d'absence de Russie, j'ignorais que, dans certaines circonstances, *la Marseillaise* était autorisée. A l'une de ces fêtes que les Russes seuls sa-

1. Ossip-Lourié, « Le congrès de Moscou et la psychologie » (*Revue philosophique*, janvier 1898).

vent offrir à leurs hôtes, *la Marseillaise* retentit... Tout le monde est debout... De la frénésie? Non, du silence, mais un silence religieux, émotif, où l'on entend les cœurs battre et les âmes palpiter... J'ai pensé à ce silence le 14 juillet 1915, jour du transfert des restes de Rouget de Lisle aux Invalides... Dix heures du matin. La foule parisienne, aux abords de la place de l'Étoile, est calme, digne, confiante. Des troupes sont massées autour de l'Arc de Triomphe. L'affût du canon, — qui date des guerres de la première République, — portant le cercueil de Rouget de Lisle, est disposé face à *la Marseillaise* sculptée de l'Arc. On s'incline; quelques secondes de silence, puis subitement résonne le premier vers de *la Marseillaise*, chantée par Mme Delna, de l'Opéra, tête nue, debout, juste au-dessous du groupe de Rude... Une émotion nous étreint, un frisson nous secoue, et plus d'un parmi les assistants a dû croire saisir pour la première fois la beauté farouche de notre hymne national.

Je viens de découvrir à la Bibliothèque nationale la première (?) traduction russe de *la Marseillaise*. C'est une simple feuille in-16, imprimée en 1867. L'exemplaire est dédié : « A M. I. Sémevsky, éditeur de

*Rousskaïa Starina*¹, M. Vénukoff. » Une note manuscrite nous apprend que « la première traduction russe du général Vénukoff, don de la Société historique (?) — 17 mai 1892 — est faite en 1850 ». La traduction n'est pas mauvaise et, sauf en deux endroits, fidèle au texte. Dans la strophe : *Entendez-vous dans les campagnes?* le dernier mot est traduit par celui de *foyers* (otschagui). Les strophes :

*Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis...*

sont traduites :

Tremble, tyran; tremblez,
Les révoltés (*kramolniki*) dans l'exil²...

Le mot *kramolniki* fait supposer que Vénukoff n'était pas révolutionnaire. Le nom du traducteur et le but de sa traduction me sont inconnus, ce qui ne m'a pas empêché de recommander la pauvre petite feuille isolée, — elle commence à se détériorer, — aux bons soins de M. Homolle, administrateur général de la Bibliothèque nationale, en lui

1. *L'antiquité russe*, revue paraissant à Pétrograd.

2. *Droji, liran, drojité vi,
Kramolniki v izgnanii...*

suggérant l'idée de la faire brocher et de la mettre en réserve¹.

*
* *

On dit que *la Marseillaise* produit en Russie un effet prodigieux sur les foules; sera-t-elle assez puissante pour unifier les cœurs et les esprits, quand il s'agira de résoudre les grandes questions qui se présentent déjà impatientes ? La liquidation de l'ancien régime sera laborieuse. A toutes les populations la révolution promet des avantages : il faut qu'elle les tienne ou du moins qu'elle sache les distribuer.

Nous voyons les ouvriers agir, nous voyons s'élever la grande masse des paysans; une autre classe commence à bouger, la petite bourgeoisie, — *mestschanstvo* : 10 p. 100 de la population, — insuffisamment organisée. Maintenu jusque'à présent dans l'ignorance politique, la révolution, au début, l'a rendue craintive et peureuse; elle s'attendait d'abord à un règne d'anarchie; maintenant elle s'est fait une idée innocente du nouveau régime. La majorité de la petite bourgeoisie attend les événements pour comparer la force ma-

1. Voici la nouvelle cote de *la Marseillaise* en russe : *Réserve*, p. Ye 507.

térielle des partis avant d'adhérer à l'un d'eux.

Il y a vraiment trop de partis : nationalistes, nationalistes progressistes, octobristes des zemstvos, octobristes de gauche, octobristes républicains libéraux, centre, progressistes, cadets, travaillistes, socialistes populistes, socialistes révolutionnaires, social-démocrates minimalistes, social-démocrates maximalistes, indépendants. Nationalités organisées : Polonais, Ukrainiens, Lituaniens, Lettes, Esthoniens, Arméniens, Géorgiens, Musulmans, Juifs. Chaque parti, chaque nationalité pose des questions épineuses, les unes plus embrouillées que les autres.

La question juive va être résolue. Le gouvernement provisoire laisse au peuple juif de décider s'il veut être considéré comme nationalité ou comme unité religieuse. Plusieurs milliers de sionistes se sont réunis en congrès; ils demandent de retourner, après la guerre, en Palestine. Je n'ai rien contre la création d'un foyer juif en Palestine, si cela est réalisable. Les hommes qui depuis vingt siècles ont conservé une conscience nationale et cultivent l'espoir de faire revivre ce qu'ils croient être le berceau de leur race méritent notre estime. J'ai en-

tendu souvent dire que le sionisme n'a servi que les intérêts de quelques arrivistes. Je ne le trouve pas. Il a bien permis à des unités obscures de sortir socialement de leur médiocrité; mais est-ce que le socialisme et même le christianisme n'ont pas leurs arrivistes? En Russie, le sionisme a éveillé la dignité des millions de Juifs qui, sans jamais accepter leur lot avec le fanatisme propre à l'humanité asservie, avaient besoin d'un stimulant pour redresser la tête et aiguïser le regard. Mais n'oublions pas que depuis les pogromes de 1881, 80.000 Juifs seulement ont émigré en Palestine. C'est fort peu. Je ne crois pas que la révolution augmente notablement le nombre des sionistes. L'antisémitisme non plus n'est pas à craindre. Il était une création de l'ancien régime, le peuple russe n'est pas antisémite. Les Juifs eux-mêmes éviteront sans doute tout ce qui pourrait alimenter l'antisémitisme. Il me plaît de croire que même les ayants droit et les plus pressés ne se précipiteront pas d'un seul coup à l'assaut de places en vue : on peut être utile à son pays sans émarger à son budget.

Ce sont les tendances séparatistes des Ukrainiens surtout qui menacent la nouvelle

république¹. La Russie va nettement vers un fédéralisme démocratique, c'est entendu, mais beaucoup d'autonomistes ne parviennent pas à se faire une idée exacte de leurs désirs d'autonomie et de fédération; ils énoncent des réclamations justes, à coup sûr, mais dont ils n'avaient pas encore fait l'expérience pratique. Les uns demandent une autonomie locale, ce qui est très raisonnable, mais d'autres veulent la séparation pure et simple, ce qui est terriblement compliqué et même dangereux.

Autonomie locale la plus étendue, principe ethnographique pris au sens le plus large du terme : langue, littérature, mœurs, usages, traditions : parfait ! Séparation nette : non ; le démembrement de la Russie pourrait entraîner la ruine des petits pays.

Grands amis d'Ukraine, croyez-moi, l'heure n'est pas aux séparations : la guerre n'est pas terminée, les Austro-Allemands visent votre sol fertile, et l'après-guerre sera plus dure que la guerre pour les individus et pour les peuples. L'idéalisme accumulé depuis des siècles, déjà fort ébranlé avant la guerre, même dans le pays à la gloire duquel il a largement contribué, a fait depuis trois

1. Effectivement proclamée le 13 septembre.

ans un recul formidable. Malgré les flots de belles paroles qui coulent des plumes et des lèvres, un matérialisme atroce pourrait bien, après la guerre, se déchaîner sur le monde. C'est à la nouvelle Russie, — si elle ne sombre pas, — tout imprégnée d'humanisme révolutionnaire, — et qui a tant reçu des autres pays, — d'apporter sa part au sauvetage du précieux héritage en danger. Il faudra vivifier, innover, créer. Et pour cette tâche, il est nécessaire de rester unis, *librement unis*. Ce seront les blocs unis, luttant pour réaliser le même idéal, qui modèleront la nouvelle civilisation.

XV

JANVIER 1918

La seconde révolution. — Un mot de Robespierre. — La surabondance de génies politiques. — Le rouble. — Où va-t-on ? — L'histoire sera sévère pour ceux qui n'ont pas convoqué la Constituante en temps utile. — L'unité de l'État. — La littérature lituanienne et ukrainienne. — Le traité de Péréiaslev. — Kiev. — Le premier chroniqueur russe. — Odessa. — La première bibliothèque populaire en Russie. — Mme Morozova. — D. Tikhomirov. — Le transfert des dépouilles d'Herzen et de Lavrov. — Kropotkine et Clemenceau. — Ceux dont la révolution a subi l'influence. — Société des nations et ligue pour la vie simple. — Salut de Pouchkine à la démocratie russe.

La Russie vient de subir une nouvelle crise ou plutôt une seconde révolution. La révolte Kornilov n'a pas été de longue durée. Le premier fantôme menaçant de la guerre civile n'a vécu que le temps de nous donner le frisson, mais il a accentué la méfiance entre les partis et a préparé le sanglant coup d'État de novembre. « Ceux qui vous disent

que la fondation de la république est une entreprise facile vous trompent¹!... »

La Russie est atteinte d'une maladie rare, mais grave : la surabondance de génies politiques. La Russie tsariste manquait d'hommes d'État, la Russie révolutionnaire en a trop. Un court séjour dans le quartier russe de Zurich suffit au plus médiocre pour se déclarer un nouveau Danton ou... un petit Marat. Des hommes qui, avant la révolution, dormaient paisiblement sous l'égide de l'aigle impérial, se réveillent et accourent chaque jour plus nombreux avec des cris aussi confus que perçants. Il y a des politiciens, — hier hommes de progrès, — qui ont le mauvais goût de ne pas bouger avant qu'on leur jette en pâture tout ce qu'ils exigent. Il en est d'autres qui ont assez de hardiesse pour assumer les responsabilités du pouvoir, mais sont persuadés que c'est la verbomanie qui gouverne le monde. Des généraux factieux, au lieu de remplir strictement leur devoir de soldat, s'insurgent sans savoir eux-mêmes au juste contre qui. Des fanatiques s'imaginent qu'ils n'ont qu'un geste violent à faire, une formule équivoque à lancer, pour renouveler de fond en comble

1. Robespierre : *Discours* prononcé le 8 thermidor.

la face des choses. Des impuissants à peine déguisés cherchent à se forger à tout prix une petite place dans l'histoire de la révolution. De tous côtés se lèvent des réformateurs, chacun propose son programme, affirme son dogme...

Pendant que les grands et les petits chefs pérorent, conspirent et jouent avec le destin de la république, pendant que les illuminés et les artisans, avoués ou embusqués, de la contre-révolution sèment le trouble dans le pays et que la lassitude — qui, en Russie, accompagne toujours de près l'enthousiasme — s'étend dans tous les milieux, les Allemands regardent, admirent et se réjouissent... Et le nombre d'ouvriers employés à imprimer du papier-monnaie augmente d'une manière inquiétante... Où va-t-on¹?

L'histoire sera sévère pour ceux qui n'ont pas osé convoquer plus tôt la Constituante. Réunie en temps utile, elle aurait pu nous éviter la guerre fratricide, les barricades, les fusillades, les pogromes et... toutes les horreurs indignes d'un peuple qui a su se libérer avec tant de calme du joug de l'auto-

1. Le gouvernement provisoire imprimait journellement pour cinquante millions de roubles de papier-monnaie. Depuis la révolution de novembre, les recettes de l'État atteignent huit milliards, alors que les dépenses s'élèvent à vingt-cinq milliards. *Appendice X.*

cratie. La révolution avait été accueillie partout comme un rêve... Et maintenant, où va-t-on ?

Qui sauvera la Russie ? La dictature cosaque ne me sourit pas. Un bon tyran ? Un tyran n'est jamais bon et ceux qui l'entourent sont toujours pires que leur maître. Un génie ? Les vrais génies sont rares. Les peuples comme les individus n'aiment pas les génies. Le génie, d'ailleurs, est l'étincelle ; la folie, plus constante, est plus contagieuse...

Qui nous dira simplement ce que pense, ce que sent, ce que veut la nation qui semble délirer et se hâte en désordre vers un avenir dont elle ignore s'il apportera le salut ou la mort ? Le salut plutôt. Ne perdons pas encore confiance dans le sentiment d'honneur et dans les forces créatrices des peuples de Russie. Ils finiront par trouver leur chemin, mais que de crises à traverser !

La Constituante, rêve de tant de générations, s'apprête à se réunir, — au moment où ces lignes sont écrites, — mais dans des conditions tellement anormales qu'on se demande si elle aura assez de souffle pour faire entendre des paroles de sagesse. Elle nous réserve, sans doute, des surprises. Une seule

séance de cette assemblée peut tout modifier¹.
De quoi demain sera-t-il fait ?

Voici la famine... Le paysan, méfiant, cache son blé, établit et applique ses propres lois, très sommaires. Pillages, incendies, jacqueries, violences, meurtres, les journaux russes les plus avancés les signalent avec terreur. On dirait que la vraie révolution ne fait que commencer... Et les cris : *autonomie, séparation*, deviennent de plus en plus stridents. On ne répétera jamais assez aux nationalités dont est composée la Russie : « Unissez en un puissant concert toutes vos énergies et que chacune, dans l'intime réciprocité d'influence, garde son originalité et son relief, mais ne vous séparez pas ! » Les bons conseils sont rarement suivis. Le temps est sombre pour l'unité de l'État russe.

*
* *

Bien entendu, chaque nationalité évoque ses droits historiques — incontestables, — sa langue, sa littérature. Les Litvaniens, par exemple, prétendent avoir une riche littérature ; je la trouve plutôt pauvre. Il y a trop de vide entre les *Daina* — chants populaires

1. Inaugurée le 5/18 janvier, la Constituante n'a vécu que douze heures. Elle a été dissoute par la violence.

(1829) — de Staniewicz et la trilogie *Pro-bociu Seseljai* (Les Ombres des ancêtres) de Vidūnas, pseudonyme de Storost, poète dramatique contemporain, comparé modestement par ses compatriotes à Shakespeare.

La langue lituanienne s'est conservée à travers les siècles, intacte, sans altération, sans raffinements, sans abstractions logiques ; elle a gardé cette harmonie de formes, cette variété d'intonations qui distinguent les langues anciennes, particulièrement le sanscrit dont elle s'approche le plus ; elle est encore parlée de nos jours par les paysans de Vilna, Grodno et quelques districts des gouvernements limitrophes.

La littérature ukrainienne est plus riche ; le folklore renferme des trésors. La langue petite-russienne est d'une grande beauté. Le peuple ruthène est poète, mais il n'a qu'un seul Chevtchenko¹. Le théâtre malo-russe est curieux par sa naïveté, sa simplicité, mais je ne vois pas de pièce méritant d'être traduite en une langue étrangère, pas même *Nātalka Poltavka* (1819), drame célèbre de Kotlarevsky² (1769-1838), qui demeure encore de nos jours au répertoire du théâtre petit-russien. Les Ruthènes n'ont ni un Griboïedov

1. Voir p. 4.

2. Le père de la renaissance de l'Ukraine.

ni un Ostrovsky. C'est toujours Chevtchenko qui domine la littérature malo-russe. Dans tous les établissements publics de l'Ukraine, le portrait du grand poète est désormais substitué à celui de Nicolas Romanov.

Un autre nom est bien souvent prononcé depuis la révolution : c'est celui de P hetman Bogdan Khmel'nitski, qui délivra l'Ukraine du joug polonais et consentit librement son union à la Moscovie¹. Le traité de Péréiaslev, signé par lui en 1654, assurait l'autonomie de l'Ukraine, autonomie très large, mais détruite peu à peu par les tsars.

Toutes les tentatives de russifier l'Ukraine ont échoué, seule la ville de Kiev est russifiée. Les ukrainophiles préfèrent donc choisir pour leur capitale la paisible et poétique ville de Poltava, mais ils n'abandonnent pas Kiev, la résidence des grands princes jusqu'au milieu du douzième siècle, ville sainte, historique, très pittoresque. Majestueusement assise sur des collines boisées, elle est belle et mystérieuse avec les coupoles dorées de ses églises et de ses monastères, surtout de sa *Lavra*, monastère immense, sorte de petite ville qu'un mur d'enceinte sépare tota-

1. Unanime pour admirer Chevtchenko, l'Ukraine l'est moins dans son admiration pour Khmel'nitski. *Appendice IX.*

lement du monde. Bibliothèque, imprimerie, fonderie de caractères, imagerie, on y trouve de tout, surtout des richesses inouïes, réunies depuis des siècles et qui s'entassent dans des galeries souterraines. A chaque pas on rencontre des grottes, des niches, percées dans la paroi de rochers, renfermant des cercueils avec les restes de saints et qu'on ouvre quelquefois devant le visiteur privilégié. C'est là que se trouve la cellule de saint Nestor (vers 1050-1100), mon illustre devancier : le premier chroniqueur (*liétopissets*) russe ou supposé tel.

A certaines époques de l'année, Kiev, considérée encore de nos jours comme la Jérusalem russe, fourmille de milliers de pèlerins appartenant à toutes les classes de la société et particulièrement de moujiks.

Les Ukrainiens, tout comme les Grands-Russes, peuvent établir sans peine leurs droits historiques sur Kiev, mais ils réclament aussi Odessa, sous prétexte que la ville est incorporée dans le département de Kher-son. Or, Odessa, fondée par oukase de mai 1792, n'a positivement aucun lien de parenté avec l'Ukraine.

Avec son grand port sur la mer Noire, Odessa est l'un des greniers de la Russie et le débouché des richesses agricoles de la

Bessarabie, de l'Ukraine, de la Crimée, de la Pologne. Cité cosmopolite, intellectuelle, véritable capitale du Sud. L'Université de Kiev est plus célèbre que celle d'Odessa, mais Odessa est fière de son théâtre et de sa grande presse : elle n'est cependant pas supérieure à celle de Kiev.

Dans les années 1890, une revue pédagogique paraissait à Odessa : *Chkolnoïé Obozrénie* (Revue des Écoles). Que de souvenirs ce titre évoque dans ma mémoire ! J'avais vingt ans, j'habitais Moscou et je collaborais à cette revue ; c'est là que parut mon travail sur les *Bibliothèques populaires*¹. Les bibliothèques populaires sont nombreuses à présent en Russie, mais la première ne fut inaugurée qu'en 1885, à Moscou, — *Bibliothèque Tourguéniev*, — grâce à la générosité d'une Moscovite, Mme Morozova.

Chkolnoïé Obozrénie, destinée principalement aux instituteurs, comptait parmi ses collaborateurs des personnalités connues : N. Grote, Kripitschnikov, Chelgounov, V. Ostrogorsky, Portougalov, Tschouprov, D. Tikhomirov, etc. Ce dernier vient de mou-

1. *Narodniïa Tschitalni*, Moscou, 1890 (*Goubernskaïa tipografia*). Le grand journal réactionnaire de Moscou — *Moskovskiïa Viédomosti*, 7 mai 1890, n° 124, — journal du fameux panslaviste Katkov, attaqua l'opuscule.

rir, accompagné à sa dernière demeure par tout Moscou scolaire. Fondateur des *Cours pédagogiques* à Moscou, directeur de plusieurs revues pédagogiques, auteur de nombreux manuels, D. Tikhomirov était d'une activité dévorante, désintéressée, bienfaisante ¹.

*
* *

Les hommes comme Tikhomirov ont largement contribué, dans leur domaine, à préparer la révolution, je ne dirai pas autant, bien entendu, qu'Herzen et Lavrov, dont le premier gouvernement provisoire a décidé de transférer de France en Russie les dépouilles. Herzen et Lavrov ont pour eux le prestige auréolé de révoltés, de condamnés, d'exilés. Quand on examine de près leur œuvre écrite, on la trouve vraiment un peu trop clairsemée. Les *Mémoires* d'Herzen, ses

1. Je me souviens d'une conférence faite par Tikhomirov en 1889, à Moscou, à la Société de propagation des connaissances techniques (Musée polytechnique), dans laquelle il conseillait aux familles aisées d'envoyer leurs enfants aux écoles primaires où ils auraient beaucoup à apprendre de leurs camarades du peuple. Voulant consacrer dans le *Journal de Saratov* (*Saratovsky Dnievnik*, 4, IV, 1889, n° 74) mon feuilleton à la conférence de Tikhomirov, celui-ci me confia son manuscrit et ses notes. Avec quel plaisir j'ai revu, en 1897, le sourire paternel de cet aimable pédagogue !

revues *De l'Autre Rive*, la *Cloche*, qui, éditées à l'étranger, eurent une vogue considérable en Russie, n'ont aujourd'hui qu'un intérêt purement historique. L'époque d'Herzen est bien loin de nous. Nous sommes plus près de Lavrov, et il n'y a rien d'étonnant que ses *Lettres historiques* gardent encore quelque valeur documentaire. Son *Histoire de la pensée* — titre formidable — n'a jamais été terminée, ou plutôt à peine est-elle commencée.

Ni Herzen ni Lavrov ne répondent clairement aux questions qu'ils posent ou effleurent, pas plus que Kropotkine, rentré en Russie sans tapage, non sans émotion. N'étant pas revenu pour semer la discorde, il n'a pas trouvé dans son pays que des admirateurs... Il n'y a pas d'homme plus désintéressé, plus idéaliste, plus doux que ce vieux lutteur qui a connu la prison et l'expulsion même dans le pays des Droits de l'homme. C'est Clemenceau, pour la première fois ministre de l'Intérieur (1906), qui, dans un moment de bonne humeur républicaine, raya son nom de la liste des expulsés.

Herzen, Lavrov, Bakounine, Kropotkine sont célèbres, mais ce ne sont ni les idées, ni l'action, ni les particularités de la vie individuelle, ni les travaux personnels qui

mettent en avant un homme, durant son existence ou après sa mort; ce sont les circonstances que nul ne peut prévoir, que très peu savent écarter, organiser ou utiliser¹. La révolution doit beaucoup à Herzen, Lavrov, Bakounine, Kropotkine, c'est évident, mais elle doit une part très large à d'autres, à beaucoup d'autres.

On parle de l'influence de Karl Marx. Certes, mais il ne faut pas oublier les Encyclopédistes, ni les grandes figures de la Révolution française. Saint-Simon, Cabet, Babeuf, Fourier, Proudhon, Louis Blanc, Blanqui, Jaurès ne sont pas non plus des inconnus en Russie. Il serait équitable de prononcer les noms de Michelet, de Renan — de la *Vie de Jésus*, — de Guyau, d'Élisée Reclus — influence toute personnelle, — de George Sand... Ce dernier nom glisse tout seul de ma plume.

On demandait un jour à Ibsen s'il avait lu George Sand. « Non », répondit le poète norvégien, et nous pouvons parfaitement le

1. Sans être fataliste, il est permis d'admettre que la théorie du concours des forces et des circonstances est une théorie logique et concrète. Les progrès de la psycho-pathologie, l'histoire de l'humanité et de la civilisation, l'histoire politique et la philosophie de l'histoire militent fort peu pour la liberté complète de l'individu et des collectivités et la conscience totale de leurs actes.

croire. D'ailleurs, il n'est pas nécessaire de lire un écrivain pour en subir l'influence. Tolstoï a reconnu avoir lu Sand. Quant à Dostoïevsky, écoutez-le : « C'est en apprenant la mort de Sand que j'ai compris seulement toute la place qu'elle occupait dans ma vie, tout l'enthousiasme et toute l'adoration que j'avais voués à ce poète et combien je lui devais de joie et de bonheur !... En exaltant des noms comme celui de Sand et en s'inclinant devant eux, les Russes n'ont fait que remplir leur devoir et acquitter une dette !... » Dans une lettre à Flaubert, Tourguéniev constate que « le public russe a été l'un de ceux sur lesquels Sand a eu le plus d'influence ¹ ».

Je partage l'opinion de Baudelaire ² : « Sand n'a jamais été artiste. Elle a le fameux *style coulant*, cher aux bourgeois. » La bonne dame de Nohant a surtout reflété les idées des hommes dans le commerce desquels elle a vécu : Pierre Leroux, Lamennais, Chopin, etc. Mais l'idée abstraite de justice et d'égalité de ses contemporains se double chez elle de ce rêve passionné, de cette inspiration fré-

1. Ossip-Lourié, *Psychologie des romanciers russes au dix-neuvième siècle*, pp. 133 et 61.

2. *Mon âme mise à nu*, XII. *Œuvres posthumes*, p. 101. Paris, 1887.

missante vers la bonté et la tendresse et aussi — comment dirai-je ? — de cette confusion nébuleuse, dont sont remplies son œuvre et sa vie, et qu'on retrouve chez les anciens nihilistes, comme chez beaucoup de révolutionnaires russes de nos jours.

*
* *

Par le roman, la Russie s'est acquittée — en partie — de la dette qu'elle doit à l'Occident, particulièrement à la France ; par sa révolution, exercera-t-elle une influence salutaire sur la vieille Europe ? Pour le moment, cette influence n'est pas encore sensible.

Il est incontestable que la révolution russe est le plus grand événement des temps modernes ; mais, quand quelques illusions se seront évanouies, je ne crois pas qu'elle nous apparaisse comme capable de guérir les misères de notre civilisation ; tout au plus sera-t-elle en mesure de les éclairer d'une lumière plus intense... Si elle ne dévie pas, si on cesse de la saboter, elle dira son mot quand sonnera l'heure de la constitution de la Société des nations, dont on parle beaucoup en Russie et qui est déjà considérée comme la philosophie de la guerre.

Cette philosophie ne me satisfait pas. Une société des nations ne vaudra que ce que vaudra chaque nation qui y participera et la valeur morale de chaque nation sera, comme toujours, composée des valeurs individuelles. Or, le spectacle qu'offrent certaines cités pendant que des milliers d'êtres s'entre-tuent n'est pas réjouissant.

En Russie, dans les villes surtout, les masses ne mangent pas à leur faim, mais dans les clubs la vie n'est point désagréable. Les objets de luxe aux prix exorbitants trouvent autant d'acquéreurs que les chaussures à 200 roubles la paire. Les théâtres, les cinémas, les grands restaurants sont constamment bondés. A côté des habitués d'hier qui ne paraissent pas avoir beaucoup souffert de la guerre et de la révolution, on voit... les nouveaux parvenus, enrichis dans le sang? — Certes, mais aussi, paraît-il, des représentants de la classe ouvrière dont la modestie était jusqu'à présent exemplaire. La fièvre de la jouissance monte parallèlement avec la fièvre de la liberté.

On voit des agenouillements devant des idoles créées par les circonstances, des injustices envers ceux qui ne les méritent guère, des jugements faux parce que hâtifs, non contrôlés ou intéressés, des campagnes de

presse odieuses. Quand on ne trouve rien de suspect dans la vie d'un adversaire ou d'un homme qu'on jalouse, on invente — à l'euro péenne — des histoires de femme...

Alors, ni la guerre ni la révolution n'auront rien changé dans les mœurs de la vie courante, et nous reverrons demain l'avidité pécuniaire, la laide politique, le désir effréné de paraître, le sourire de béatitude des médiocres, l'arrogance des nullités, et les affamés de succès à tout prix, tout, tout, comme hier ?

A côté de la Société des nations, je souhaiterais de voir se fonder une autre société, une sorte de ligue, sans trop de fracas, qu'on pourrait appeler *Ligue pour la vie simple*, dont chaque membre tâcherait de réaliser dans sa propre vie et autour de lui un peu plus de simplicité, plus de sincérité, plus de franchise, plus de justice, plus d'équité, moins envers l'humanité qu'envers son tout proche.

Si le cataclysme universel, si la révolution russe dont on attend depuis longtemps des merveilles, n'introduisent pas le moindre changement moral dans notre existence, dans les mœurs de la vie courante, c'est vraiment à désespérer des hommes et, en tout cas, malgré la beauté de la vie, plus d'un

de ceux que les événements ont moralement étiolés aura perdu l'élan, l'enthousiasme et ce que les théologiens appellent les *vivendi causæ*, les raisons de vivre. Ils auront tort ; il est si facile de se forger des illusions et de se suggérer des croyances, — esthétiques, scientifiques, philosophiques, même politiques, — et après tout, qui sait ? les faits de ces années éclaireront peut-être bien des consciences, les obligeront à des réflexions, leur imposeront des directions neuves, et il nous sera donné d'assister à la rénovation générale du monde !

Ah ! si la république russe pouvait modifier non seulement les chartes politiques, mais aussi les caractères et les mœurs ! Il faudrait des surhommes. Il est plus facile de démolir un mur vermoulu que d'édifier une vie nouvelle. L'homme ne change pas nécessairement d'un fait historique à un autre, sa vie quotidienne demeure longtemps soumise aux principes et aux habitudes que sa pensée rejette.

A l'heure sombre que nous traversons, la disproportion entre les circonstances, l'œuvre à accomplir et l'ouvrier est partout immense.

Ne demandons pas trop à la jeune démocratie, laissons-la souffrir un peu, espérons

qu'elle se donnera bientôt, librement, des guides dignes d'elle et nous lui adresserons alors le salut de Pouchkine :

... Va par la voie libre

Où t'entraîne ton libre esprit...

APPENDICE

I

(Page 43)

LETTRE AU JOURNAL « LE TEMPS »

Le 22 mars 1915, le journal *le Temps* publiait les lignes suivantes :

« M. Ossip-Lourié a reçu d'une Norvégienne, dont le mari occupe à Christiania une situation importante, une lettre qui constitue un précieux témoignage de sympathie et qu'il veut bien nous communiquer. Nous croyons devoir la reproduire :

« CHER AMI,

« Mon mari vous a écrit plusieurs fois ; moi, la lecture des documents que vous nous avez envoyés sur les atrocités commises par les Allemands en France et en Belgique m'a rendue malade. J'avais des cauchemars ; il me semblait, par moments, voir voltiger autour de moi les ombres des femmes souillées par les Barbares. J'avais envie de crier aux femmes de l'univers : « N'oublions pas le martyr de nos sœurs outragées ! » Je suis encore bouleversée.

« Nous avons distribué toutes vos brochures ; elles passent de mains en mains et font frémir tous d'indignation, de révolte et de mépris pour la kultur capable de produire de tels monstres ! Je ne pourrai plus jamais serrer la main à un Allemand, et combien j'aurais voulu me rencontrer encore une fois avec Ostwald pour lui dire tout ce que je pense de sa conduite ! Et dire que j'ai dîné avec lui chez N... l'année dernière !

« Chez nous, dans notre milieu, tous sont pour les Alliés, ou presque tous. Z..., par exemple, n'est pas fixé ; tantôt il désapprouve Wundt d'avoir signé le manifeste honteux des 93, tantôt il s'enferme dans sa « neutralité » absurde... Je sais, moi aussi, que j'appartiens à un pays neutre, et j'aime ma petite Norvège ; mais je regrette souvent de ne pas avoir de fils, j'aurais été heureuse de l'envoyer se battre à côté des défenseurs de la justice et de la morale. Je déteste cependant la guerre.

« Beaucoup chez nous s'accusent d'avoir trop aimé l'Allemagne et méconnu la belle et noble France, qui se montre maintenant dans toute sa splendeur. Toutes les sympathies vont vers elle et l'admirable Belgique. Et cependant l'Allemagne fait plus pour répandre la calomnie que la France pour la réfuter.

« Avant-hier, nous avons dîné chez des amis : on a fait un peu de musique. Mlle W... a chanté *la Marseillaise* en français : tout le monde était debout, et beaucoup avaient les yeux mouillés. Je connais des mamans qui mettent des rubans aux couleurs françaises et belges dans les cheveux de leurs petites filles... Je ne suis pas catholique, mais après la guerre j'irai m'agenouiller sur les ruines de la cathédrale de Reims... »

On sait qu'avant la révolution l'autocratie russe n'avait pas été tendre pour la Finlande et que nulle part plus qu'en Scandinavie la Finlande ne possède de vrais amis et de vraie sympathie. Cependant, une Scandinave — femme de haute cul-

ture — n'a pas hésité à écrire l'émouvante lettre qu'on vient de lire.

Le fait est que l'impression produite par l'invasion de la Belgique, l'attitude des Allemands dans le nord de la France et le manifeste des 93 a été telle qu'elle a tout effacé, sauf l'image du droit et de la justice ¹.

Certes, il eût été désolant pour l'humanité si, parmi les 120 millions d'Austro-Allemands, il ne s'était pas trouvé un seul homme capable de déplorer sincèrement les horreurs de la guerre et de reconnaître ses vrais coupables. La phrase : « Je ne pourrai plus jamais serrer la main à un Allemand », peut ne pas paraître à tous équitable, mais est-il nécessaire de partager les opinions et les sentiments d'autrui pour les respecter ?

La conscience de l'homme, purifiée peut-être par tant d'épreuves, prononcera, un jour, ses jugements sur les états d'âme et d'esprit, troublés et contradictoires, qui caractérisèrent les heures sinistres que nous avons tous vécues durant le cataclysme universel.

La France a été la première des grandes puissances à reconnaître, après la révolution russe,

1. « ... L'attitude, plus que regrettable, des fameux 93 a tant bouleversé la conscience universelle ! En affirmant, malgré l'évidence, qu'il n'est pas vrai que l'Allemagne ait provoqué la guerre, ait violé la neutralité de la Belgique, etc., les signataires du manifeste se sont solidarisés en tout avec leurs compatriotes qui font la guerre au mépris du droit des gens. Le monde civilisé avait le droit d'attendre autre chose de ceux qui se flattaient de pratiquer la méthode expérimentale et la méthode historique... » (OSSIF-LOURIÉ, *Revue philosophique*, décembre 1915, p. 584.)

l'indépendance de la république finlandaise. Il faut louer le geste prompt du gouvernement français. En récompense, la Finlande se pose comme État vassal de l'Allemagne...

II

(Page 53)

LES RUSSES EN GALICIE

L'invasion de la Galicie et la retraite des Russes amenèrent de véritables désastres dans le pays occupé. Tous les journaux russes, même les plus réactionnaires, ont flétri les horreurs accomplies par les autorités qui contraignaient la population à abandonner les villes et les villages que les troupes russes brûlaient.

L'odyssée des évacués, — les uns expédiés en Sibérie dans des wagons à bestiaux non chauffés, les autres se répandant dans les forêts et sur les routes, traqués et affamés, — est une page sinistre dans l'histoire de la guerre ; elle fait pendant à l'invasion de la Belgique, du nord de la France, de la Pologne russe et de la Lituanie.

III

(Page 66)

FICHTE

Le passage cité ne doit pas me faire considérer comme un admirateur de Fichte. Je suis loin d'attribuer une valeur même approximative à son système philosophique ou d'approuver ses concep-

tions pédagogiques, — sauf en ce qui concerne la coéducation des sexes. Je trouve paradoxale sa théorie, plus politique que linguistique, des langues primitives et des langues dérivées. Son étatisme me paraît téméraire, terriblement dangereux pour l'individu.

Je retiens chez Fichte son goût pour la critique, l'action et l'effort.

IV

(Page 69)

BEETHOVEN ET SCHILLER

Ce n'est pas seulement en Russie que Beethoven fut persécuté pendant la guerre. En octobre 1915, la Société chorale de Leipzig refusa de chanter la finale de la *Neuvième Symphonie*, sur les paroles de l'*Hymne à la joie*, de Schiller, sous prétexte que cet hymne immortel à la fraternité humaine « n'est pas de saison et que le moment est mal choisi pour envoyer *un baiser au monde entier* ».

V

(Page 99)

NIETZSCHE ET TOLSTOÏ

La sentence prononcée par Tolstoï contre Nietzsche est sévère et pas juste : « Le dernier mot de la philosophie est cherché à notre époque dans le bavardage immoral, grossier, emphatique et incohérent de Nietzsche. » (Préface à la traduction russe du

roman de VON POLLENZ, *Büttnerbauer*, p. xi, Moscou, 1902.)

VI

(Page 195)

UNE CHAIRE DE LITTÉRATURE RUSSE

Depuis Miçkiéwicz et Chodzko, professeurs au Collège de France, les langues et les littératures slaves n'avaient pas été enseignées dans les universités françaises par des professeurs d'origine étrangère. En 1902, une chaire de langue et de littérature russe fut vacante à la faculté des lettres d'une université de province. On suggéra à un Russe, habitant Paris et dont les travaux furent remarqués, l'idée de poser sa candidature et de se faire naturaliser Français. X... obtint son parchemin de grande naturalisation pour les services rendus aux lettres françaises, mais la chaire fut donnée à un Français de naissance, grâce surtout au départ inopiné du ministre de l'Instruction publique d'un haut fonctionnaire (un philosophe, appelé à un autre poste). Sur l'initiative de ce dernier, on accorda à X... une distinction honorifique, à titre d'homme de lettres.

VII

(Page 216)

NICOLAS ROMANOV

Au moment où s'impriment ces lignes, l'ex-tsar et sa famille habitent le célèbre couvent d'Abalak, situé à une dizaine de kilomètres de Tobolsk, l'une des plus anciennes villes de la Sibérie. Elle fut fon-

dée au seizième siècle par les cosaques, et en devint, cent ans après, le chef-lieu. Elle compte environ 30.000 habitants et est située à 3.000 kilomètres sud-est de Pétrograd. Le climat de la province — 1.500.000 habitants — est plutôt sévère. La moyenne de la température annuelle est zéro.

VIII

(Page 219)

LES VÊTSCHÉS

Les Vêtschés, assemblées populaires, avaient vécu dans la sphère restreinte des intérêts propres à chaque localité. Nous ne trouvons pas la moindre notion d'une patrie, d'un État chez les populations de ces époques, dispersées sur d'immenses territoires, divisées par de perpétuelles guerres civiles. A mesure que « la terre russe se rassemble », selon l'expression consacrée des historiens russes, et se transforme en État moscovite sous le sceptre autocratique des princes et des tsars, la Vêtsché, dès le quinzième siècle, commence à disparaître.

IX

(Pages 4, 238, 246)

L'UKRAINE

Suivant les plus récentes statistiques (1910), le nombre des Ukrainiens est de 33.810.000 environ. En Russie : 29.050.000; en Autriche : 4.000.000 environ; aux États-Unis : 960.000.

La superficie de l'Ukraine est de 850.000 kilomètres carrés environ ; elle est donc une fois et demie plus grande que la France.

L'agriculture couvre en Ukraine les 53 p. 100 du sol ; les forêts occupent 110.000 kilomètres carrés. La production annuelle de blé représente les deux tiers de la production totale de la Russie.

X

(Page 243)

TRAHISON ET PAIX SÉPARÉE

La paix séparée de l'Ukraine — qui n'est pas encore un État — est une trahison envers la Russie et envers l'Entente. Cet acte criminel commence déjà à avoir des conséquences incalculables sur la marche des événements. Menacé par l'ennemi, qui se trouve aux portes de Pétrograd, de continuer les opérations de guerre, le Conseil des commissaires du peuple capitule, accepte les implacables et féroces conditions de l'Allemagne, lui livre la Russie décomposée, affamée, trahie. Pendant que — le 3 mars 1918 — les émissaires des bolchevikis signent à Brest-Litovsk le traité de paix, sans en examiner les clauses, les Allemands, avec la complicité de la Rada ukrainienne, entrent à Kiev, à Odessa et poursuivent partout ailleurs leur invasion... Il n'existe pas dans l'Histoire de désastre plus complet et plus rapide.

TABLE DES MATIÈRES

I

L'effort vers le progrès, en Russie, et le résultat obtenu. — Tourguéniev. — Le sommeil et le réveil. — Alcoolisme. — L'interdiction de fêter le centenaire de Chevtchenko. — La poésie petite-russienne, Gogol et l'Ukraine. — Centenaire de Lermontov. — Le calme littéraire. — La Russie n'exporte plus de romanciers, mais des danseurs. — Le mouvement philosophique. — Un ouvrage sur Soloviov. — Lettres inédites d'Alexandre Herzen. — La mort de Viroubov. 1

II

La guerre. — Le poète belge Verhaeren en Russie. — Une phrase qui fait couler beaucoup d'encre. — L'union nationale. — Anecdote. — Résurrection de la Pologne ? — Les droits civils et politiques des Israélites. — Un livre sur l'évolution de la Russie. — Curieuse statistique. — Enseignement du français et de l'allemand dans les écoles russes. — Le thaumaturge Raspoutine. — Vœux et souhaits 20

III

La guerre et la vie sociale. — Pétrograd. — La chasse aux Allemands. — Une révolution pacifique. — Élan national et persécutions. — La misère en Pologne. — Voix moscovites en faveur

- des Juifs. — Blessés et prisonniers de guerre.
— Les cosaques. — La vie intellectuelle . . . 36

IV

- Le printemps et la guerre. — Lettres du front. —
Le Mur d'Andréev. — Condamnation de Bourtzev.
— La guerre et les philosophes. — Grote et
Ostwald. — La musique russe et Beethoven . . 54

V

- Tsargrad. — Un peu d'histoire. — Le testament de
Pierre le Grand. — Actualité rétrospective. —
Confédération slave. — L'aigle moscovite et le
croissant ottoman. — La Russie et la théorie du
gigantisme. — Sainte-Sophie 71

VI

- France et Russie. — Moscou et les Moscovites.
— La censure et la presse. — Soldat russe et
soldat français. — *L'art de vaincre* de Souvorov. —
Nitschévo! — La Douma d'État. — Arméniens,
Israélites, Polonais. — La mort du sociologue
E. de Roberty. — Nietzsche jugé par un Russe. —
Zarathustra et Raskolnikov. — La douleur dans
le roman russe et dans le roman allemand . . 86

VII

- Bulgarie et Serbie. — Langues et littératures slaves.
— Desseins des rois et sentiments des peuples.
— Réfugiés et évacués. — *Le Premier Pas*, de Léonide
Andréev. — Le 150^e anniversaire de Karamzine.
— Revues. — Nékrassov, poète et homme
d'affaires. — Mœurs littéraires de jadis 105

VIII

- Stürmer, président du Conseil. — Khvostov et son
œuvre. — Congrès et sociétés. — La réappari-
tion de Raspoutine. — Bourtzev à Pétrograd. —
La paix intérieure. — Et après ? — La Douma
d'État. — Nouveau type de moujik. — La sup-

pression de l'alcoolisme. — Le clergé. — Les instituteurs. — *Vladika*, par Tréniev. — Revues. . . . 122

IX

Entre deux aurores, roman, par Ivan Novikov. — La génération de 1905. — Espoir et déception. — Tchékhouv. — La Russie découvre la Pologne littéraire. — Traduction de *Konrad Wallenrod*, de Miçkiéwicz. — Le 75^e anniversaire de la fondation de la chaire des langues et littératures slaves au Collège de France. — Russes, Polonais et le public européen. — Étudiantes russes. — Susceptibilité et solidarité. — Slovaçki et Krasinski. — Prus et Orzeszko. — Le *yiddisch*. — Péretz et Froug. — Revues : Morozov, Bounine, Zaïtsev. — Nécrologie : E. V. Pavlov et Maxime Kovalovsky. 140

X

Les nouveaux riches et la lutte contre le luxe. — Danse des milliards. — Le pot-de-vin, institution nationale. — Sénèque et Mme Ackermann. — Legs aux universités de Moscou et de Varsovie. — L'École russe des hautes études à Paris. — Programme et méthode. — Utopie et réalité. — La révolution en Russie. — Légende de saint Nicolas et de saint Cassien. — Au jour du grand festin. — La vie intérieure et l'intervention amicale des Alliés. — La mort de Metchnikov. — Shakespeare et Tolstoï 157

XI

La situation littéraire de Gorki et la critique. — Médisance et calomnie. *Trois jours. Incendie. Souvenirs d'enfance*. — La bureaucratie. — La femme russe. — Victoires féministes. — La femme fonctionnaire et ingénieur. — La Russie va atteindre bientôt le chiffre de deux cents millions d'habitants. — Le pourcentage universitaire. — Le comte Ignatiev et M. Protopopov. — Gustave Flaubert, Anatole France et les intellectuels

russes. — Revues. — Mort de la romancière Olga Schapir	173
--	-----

XII

L'après-guerre. — La Russie au dehors. — L'ouvrage de Fletcher. — Enseignement du russe en Angleterre et en France. — L'Institut français à Pétrograd. — Un monument à Raspoutine. — Mordary. — Milioukov et ses idées. — Antinationalisme et impérialisme. — Comment on juge en Russie la bataille de la Marne. — Un mot de Renan. — La révolution.	189
--	-----

XIII

Les origines de la révolution. — La Douma, le gouvernement provisoire, le Conseil des ouvriers et des soldats. — A chacun sa part. — L'œuvre accomplie. — La révolution et la femme. — Retour au bercail. — Listes noires. — Grands-ducs et larbins. — Pastorales dans les prisons. — Tout le monde républicain. — Bases démocratiques de la Russie. — Le <i>mir</i> . — L' <i>artel</i> . — Une république russe au quinzième siècle. — Marfa Possadnitsa. — Ivresse de liberté et d'enthousiasme.	205
---	-----

XIV

La révolution et l'éloquence politique. — Kérensky, Tchkeïdzé. — La littérature de demain. — Le prolétariat intellectuel. — L'Université. — Une requête à la Constituante. — Le travail manuel. — Le partage de la terre. — <i>Zemlia i Volia</i> . — La conférence de Moscou. — Hymne national : ta <i>Complainte des bateliers de la Volga</i> ou la <i>Marseillaise</i> ? — La première traduction russe de l'hymne français : 1850. — Les partis politiques. — <i>Mestschanstvo</i> . — Menaces de séparatisme. — Sionistes, Ukrainiens. — Nécessité de l'union.	222
--	-----

XV

La seconde révolution. — Un mot de Robespierre.
 — La surabondance de génies politiques. — Le
 rouble. — Où va-t-on ? — L'histoire sera sévère
 pour ceux qui n'ont pas convoqué la Constituante
 en temps utile. — L'unité de l'État. — La litté-
 rature lituanienne et ukrainienne. — Le traité de Pé-
 réiaslev. — Kiev. — Le premier chroniqueur russe.
 — Odessa. — La première bibliothèque populaire
 en Russie. — Mme Morozova. — D. Tikhomirov.
 — Le transfert des dépouilles d'Herzen et de La-
 vrov. — Kropotkine et Clemenceau. — Ceux dont
 la révolution a subi l'influence. — Société des
 nations et ligue pour la vie simple. — Salut de
 Pouchkine à la démocratie russe 241

APPENDICE.

I. Lettre au journal *le Temps*. — II. Les Russes
 en Galicie. — III. Fichte. — IV. Beethoven et
 Schiller. — V. Nietzsche et Tolstoï. — VI. Une
 chaire de littérature russe. — VII. Nicolas Roma-
 nov. — VIII. Les Vêtschés. — IX. L'Ukraine. —
 X. Trahison et paix séparée 259

